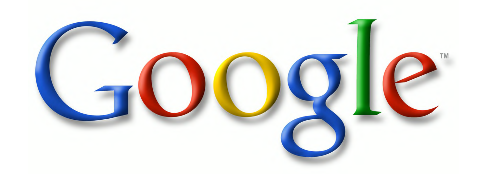






FREDERICH BERGIER



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des Établissemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME SEPTIEME.

TABLEAU DE L'EUROPE.



A LA HAYE,
Chez GOSSE, Fils.

M. DCC. LXXIV.

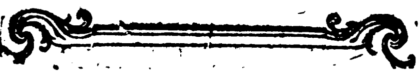
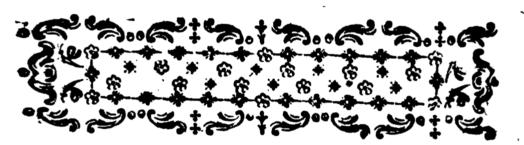


TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce ſeptiéme Volume.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

NOus avons essayé de peindre au commencement de cet ouvrage l'état où étoit le commerce de l'Europe avant la découverte des deux Indes. La marche lente, pénible & tyrannique des établissemens formés dans ces contrées éloignées, a occupé ensuite. Le tableau sera fini, si l'on parvient à déterminer

l'influence que les liaisons avec le nouveau monde ont eue sur les mœurs, les gouvernemens, les arts, les opinions de l'ancien. Commençons par la religion.



CHAPITRE I.

RELIGION.

ELLE est dans l'homme l'effet du sentiment de ses maux, & de la crainte des puissances invisibles.

La plupart des législateurs se sont servi de cette disposition pour conduire les peuples; & plus encore pour les asservir. Quelques-uns ont fait descendre du ciel le droit de commander; & c'est ainsi que s'est établie la théocratie. Si celle des Juifs a eu une origine plus sublime, elle n'a pas toujours été exempte des inconvéniens que l'ambition des prêtres a nécessairement dans le gouvernement théocratique.

Le Christianisme succéda au Judaïsme. L'asservissement d'une république, maîtresse du monde, à des mons-

tres de tyrannie ; la miſere effroyable que le luxe d'une cour & la ſolde des armées répandirent dans un vaſte empire, ſous le regne des Nérons ; les irruptions ſucceſſives des Barbares qui démembrerent ce grand corps ; la perte des provinces qui ſe ſouleverent ou furent envahies : tous ces maux phyſiques avoient préparé les eſprits à une nouvelle religion, & les révolutions de la politique en devoient amener une dans le culte. On ne voyoit plus dans le Paganiſme vieilli que les fables de ſon enfance, l'ineptie ou la méchanceté de ſes dieux, l'avarice de ſes prêtres, l'infamie & les vices des rois qui ſoutenoient ces dieux & ces prêtres. Alors le peuple qui ne connoiſſoit que ſes tyrans ſur la terre, chercha ſon aſyle dans le ciel.

Le Chriſtianiſme vint le conſoler, & lui apprendre à ſouffrir. Tandis que les vexations & les débauches du trône ſappoient le paganiſme avec l'empire, des ſujets opprimés & dépouillés, qui avoient embraſſé les nouveaux dogmes, achevoient cette ruine par l'exemple de toutes les vertus qui accompagnent tou-

jours la ferveur du prosélytisme. Mais une religion née dans les calamités publiques, devoit donner à ceux qui la prêchoient beaucoup d'empire sur les malheureux qui se réfugioient dans son sein. Aussi le pouvoir du clergé naquit-il, pour ainsi dire, dans le berceau de l'évangile.

Du débri des superstitions payennes & des sectes philosophiques, il se forma un corps de rites & de dogmes que la simplicité des premiers Chrétiens sanctifia par une piété vraie & touchante, mais qui laisserent en même temps un germe de disputes & de débats, d'où sortit cette complication de passions qu'on voile & qu'on honore sous le nom de zéle. Ces dissensions enfanterent des écoles, des docteurs, un tribunal, une hiérarchie. Le Christianisme avoit commencé par des pêcheurs qui ne savoient que l'évangile; il fut achevé par des évêques qui formerent l'église. Alors, il gagna de proche en proche, & parvint jusqu'à l'oreille des empereurs. Les uns le tolérerent par mépris ou par humanité; les autres le persécuterent. La persécution hâta les pro-

grès que la tolérance lui avoit ouverts. Le silence & la proscription, la clémence & la rigueur, tout lui devint utile. La liberté naturelle à l'esprit humain, le fit adopter à sa naissance comme elle l'a fait souvent rejetter dans sa vieillesse. Cette indépendance, moins amoureuse de la vérité que de la nouveauté, devoit lui donner des sectateurs dans toutes les conditions, quand il n'auroit pas eu tous les caracteres propres à lui attribuer de la vénération.

Constantin, au lieu d'unir à sa couronne le pontificat quand il se fit Chrétien, comme ils étoient unis dans la personne des Empereurs Payens, accorda au clergé tant de richesses & d'autorité, tant de moyens de les accroître de plus en plus, que cet aveugle abandon fut suivi d'un despotisme ecclésiastique, qui, avec le tems, devint intolérable.

Il étoit porté au dernier excès, quand une partie de l'Europe en secoua le joug. Un moine lui fit perdre presque toute l'Allemagne; un chanoine, la moitié de la France; un roi, pour une femme, la moitié de

l'Angleterre. Dans d'autres états, beaucoup d'esprits hardis se détacherent des dogmes du Chistianisme, & les plus vertueux d'entre eux n'en conserverent qu'un certain attachement à la pureté de sa morale, quoiqu'extérieurement ils pratiquassent ce que prescrivoient les loix de la société où ils vivoient.

Cette maniere de penser ne deviendra jamais générale & populaire, à moins que le magistrat, inspecteur, né de tout ce qui, par sa publicité, peut influer sur la police, ne recouvre ses premiers droits. Les dogmes, soit de théorie, soit de pratique, sont par cette raison soumis à la surveillance du gouvernement: mais son pouvoir, comme son devoir, se borne à éloigner tout ce qui nuit au bonheur des peuples, à permettre tout ce qui n'altere point la paix & l'union des hommes.

Tous les états devroient avoir à-peu-près le même code moral de religion, & livrer le reste, non pas aux disputes des hommes, qu'il faut empêcher quand elles peuvent troubler la tranquillité publique, mais à l'impulsion de la conscience, en accordant une en-

tiere liberté de penser aux théologiens comme aux philosophes. Cette tolérance indéfinie sur tous les dogmes & les opinions qui n'attaqueroient pas le code moral des nations, seroit l'unique moyen de prévenir ou de sapper ce pouvoir, soit temporel, soit spirituel du clergé qui, avec le tems, en fait un corps formidable à l'état, d'éteindre insensiblement l'enthousiasme des ministres & le fanatisme des peuples.

C'est en partie à la découverte du nouveau monde qu'on devra la tolerance religieuse, qui doit s'introduire dans l'ancien. Elle arrivera, cette tolérance. La persécution ne feroit que hâter la chûte des religions dominantes. L'industrie & la lumiere ont pris, chez les nations, un cours, un ascendant qui doit rétablir un certain équilibre dans l'ordre moral & civil des sociétés: l'esprit humain est désabusé de l'ancienne superstition. Si l'on ne profite de cet instant pour le rendre à l'empire de la raison, il doit se livrer à des superstitions nouvelles.

Tout a concouru depuis deux siécles à épuiser cette fureur de zèle qui dévo-

roit la terre. Les déprédations des Espagnols dans toute l'Amérique ont éclairé le monde sur les excès du fanatisme. En établissant leur religion par le fer & par le feu dans les pays dévastés & dépeuplés, ils l'ont rendue odieuse en Europe; & leurs cruautés ont détaché plus de catholiques de la communion Romaine, qu'elles n'ont fait de Chrétiens parmi les Indiens. L'abord de toutes les sectes dans l'Amérique Septentrionale, a nécessairement étendu l'esprit de tolérance au loin, & soulagé nos contrées de guerres de religion. Les missions nous ont délivré de ces esprits inquiets, qui pouvoient incendier leur patrie, & qui sont allés porter les torches & les glaives de l'évangile au-delà des mers. La navigation & les longs voyages ont insensiblement détourné une grande partie du peuple des folles idées de la superstition. La différence des cultes & des nations, a familiarisé les esprits les plus grossiers avec une sorte d'indifférence pour l'objet qui avoit le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les sectes les plus opposées, a refroidi la haine religieuse

qui les divisoit. On a vu qu'il y avoit par-tout de la morale & de la bonne-foi dans les opinions, par-tout du déréglement dans les mœurs, & de l'avarice dans les ames; & l'on en a conclu que c'étoit le climat, le gouvernement & l'intérêt social ou national, qui modifioient les hommes.

Depuis que la communication est établie entre les deux hémisphères de ce monde, on parle & l'on s'occupe moins de cet autre monde, qui faisoit l'espérance du petit nombre, & le tourment de la multitude. La variété, la multiplicité des objets que l'industrie a présentés à l'esprit & aux sens, a partagé les affections de l'homme & affoibli l'énergie de tous les sentimens. Les caracteres se sont émoussés; & le fanatisme a dû s'éteindre comme la chevalerie, comme toutes les grandes manies des peuples désœuvrés. Les causes de cette révolution dans les mœurs, ont influé encore plus rapidement.



CHAPITRE II.

GOUVERNEMENT.

La société vient naturellement de la population, & le gouvernement tient à l'état social. En considérant le peut de besoins que la nature donne à l'homme en proportion des ressources qu'elle lui présente; le peu de secours & de biens qu'il trouve dans l'état civil, en comparaison des peines & des maux qu'il y entasse; son instinct, commun à tous les êtres vivans, pour l'indépendance & la liberté; une multitude de raisons prises de sa constitution physique: on a voulu douter si la sociabilité étoit aussi naturelle à l'espece humaine, qu'on le pense ordinairement.

Mais aussi la foiblesse & la longueur de son enfance; la nudité de son corps sans poil & sans plume; la perfectibilité de son esprit, suite nécessaire de la durée de sa vie; l'amour maternel qui croît avec les soins & les peines, qui, après avoir porté son fruit neuf

mois dans ses entrailles, le porte & l'allaite des années entieres dans ses bras; l'attachement réciproque, né de cette habitude entre deux êtres qui se soulagent & se caressent; la multiplication des signes communicatifs dans une organisation, qui joint aux accens de la voix, communs à tant d'animaux, le langage des doigts & des gestes particuliers à l'espece humaine; les événemens naturels, qui peuvent rapprocher de cent façons, & réunir des individus errans & libres; les accidens & les besoins imprévus qui les forcent à se rencontrer pour la chasse, la pêche, ou même pour leur défense; enfin l'exemple de tant d'especes qui vivent en troupe, telles que les amphibies & les monstres marins, les vols de grue & d'autres animaux, les insectes même qu'on trouve en bande & en essains : tous ces faits & ces raisonnemens semblent prouver que l'homme tend de sa nature à la sociabilité, & qu'il y arrive d'autant plus promptement, qu'il ne sauroit beaucoup peupler sous la Zone Torride, sans se former en hordes errantes ou sedentaires, ni se

répandre ſous les autres Zones, ſans s'aſſocier à ſes ſemblables, pour la proie & le butin qu'exige le beſoin de ſe nourrir & de ſe vêtir.

De la néceſſité de s'aſſocier, dérive celle d'avoir des loix relatives à cet état : c'eſt-à-dire, de former, par la combinaiſon de tous les inſtincts communs & particuliers, une combinaiſon générale, qui maintienne la maſſe & la pluralité des individus. Car ſi la nature pouſſe l'homme vers l'homme, c'eſt ſans doute par une ſuite de cette attraction univerſelle, qui tend à la reproduction & à la conſervation Tous les penchans que l'homme porte dans la ſociété, tous les plis qu'il y prend, devroient être ſubordonnés à cette premiere impulſion. Vivre & peupler étant la deſtination de toutes les eſpeces vivantes; il ſemble que la ſociabilité, ſi c'eſt une des premieres facultés de l'homme, devroit concourir à cette double fin de la nature; & que l'inſtinct qui le conduit à l'état ſocial, devroit diriger néceſſairement toutes les loix morales & politiques, au réſultat d'une exiſtence plus longue & plus

heureuſe pour la pluralité des hommes. Cependant, à ne conſidérer que l'effet, on diroit que toutes les ſociétés n'ont pour principe ou pour ſuprême loi que la *ſûreté de la puiſſance dominante.* D'où vient ce contraſte ſingulier, entre la fin & les moyens ; entre les loix de la nature & celles de la politique ? Une ſeule réponſe ſe préſente à l'eſprit ; & la voici. C'eſt d'abord le hazard qui ébauche les gouvernemens, & la raiſon qui les perfectionne. D'après ce principe, examinons la nature des gouvernemens qui ont mené l'Europe à l'état de police où nous la voyons.

Tous les fondemens de la ſociété actuelle ſe perdent dans les ruines de quelque cataſtrophe, ou révolution phyſique. Par-tout on voit les hommes chaſſés par les feux de la terre ou de la guerre, par un débordement des eaux ou des inſectes dévorans, par la diſette ou par la famine, ſe réunir dans un coin du monde inhabité, ou ſe diſperſer & ſe répandre dans des lieux déjà peuplés. Toujours la police commence par le brigandage, & l'ordre par l'anarchie.

Les Hébreux, que les plaies d'Egypte

ſor rent à tranſmigrer dans l'Arabie Pétrée, furent au moins quarante ans à ſe diſcipliner en corps d'armée, avant d'aller dévaſter la Paleſtine, pour s'y établir comme nation.

La Grèce vit ſes états fondés par des brigands, qui détruiſirent quelques monſtres & beaucoup d'hommes, afin d'être Rois.

Rome fut, dit-on, cimentée des débris échappés aux flammes de Troye, ou ne fut qu'une caverne de bandits de la Grèce & de l'Italie: mais de cette écume du genre humain, ſortit un peuple de héros.

La guerre, qui, des grands peuples de l'Europe n'avoit fait que l'empire des Romains, fit redevenir barbares ces Romains ſi nombreux. Le caractère & les mœurs des conquerans paſſant preſque toujours dans l'ame des vaincus, ceux qui s'étoient éclairés à la lumiere de Rome ſavante, retomberent dans les ténébres des Scythes ſtupides & féroces. Durant des ſiecles d'ignorance, la force faiſant toujours la loi, & le haſard, ou la faim, ayant ouvert aux forces du Nord, les portes du

Midi, le flux & le reflux continuel des émigrations, empêcherent les loix de se fixer nulle part. Comme une foule de petits peuples avoit détruit une grande nation, plusieurs chefs ou tyrans depecerent en fiefs chaque vaste monarchie. Le peuple, qui n'a rien gagné dans le gouvernement d'un seul homme ou de plusieurs, fut toujours écrasé, mutilé, foulé par ces démembremens de l'anarchie féodale. C'étoient de petites guerres continuelles entre des bourgs voisins, au lieu de nos grandes & superbes guerres de nation à nation.

Cependant, une fermentation continuelle conduisoit les nations à prendre une forme, une consistance. Les Rois voulurent s'élever sur les ruines de ces hommes ou de ces corps puissans, qui perpétuoient les troubles ; & ils employerent, pour y réussir, le secours du peuple. On le mania, on le façonna, on le polit, & on lui donna des loix plus raisonnées qu'il n'en avoit eu. La servitude avoit abattu sa vigueur naturelle ; la propriété lui rendit du ressort ; & le commerce, qui suivit la découverte du nouveau monde, augmenta toutes

ſes facultés, en répandant une émulation univerſelle.

A ce mouvement général, s'en joignit un autre. Les monarques n'avoient pu aggrandir leur pouvoir, ſans diminuer celui du clergé, ſans favoriſer ou préparer le diſcrédit des opinions religieuſes. Les novateurs qui oſerent attaquer l'égliſe, furent appuyés du trône. Dès-lors l'eſprit humain prit des forces, en s'exerçant contre les phantômes de l'imagination; & rentré dans le chemin de la nature & de la raiſon, il découvrit les véritables principes du gouvernement. Luther & Colomb étoient nés; l'Univers en trembla, toute l'Europe fut agitée: mais cet orage épura ſon horiſon pour des ſiecles. L'un de ces hommes ranima tous les eſprits, l'autre tous les bras. Depuis qu'ils ont ouvert toutes les routes de l'induſtrie & de la liberté, la plupart des nations de l'Europe travaillent, avec quelque ſuccès, à corriger ou à perfectionner la légiſlation, d'où dépend toutes la félicité des hommes.

Cependant, cet eſprit de lumiere n'eſt pas arrivé juſqu'aux Turcs. Jamais ils

n'ont discontinué d'être fideles aux maximes du despotisme Asiatique. Le cimeterre est toujours à Constantinople, l'interprête de l'Alcoran. Si le serrail ne voit pas le grand-seigneur entrer & sortir, comme le tyran de Maroc, une tête à la main & dégoûtant de sang, une nombreuse cohorte de satellites se charge d'exécuter ces meurtres féroces. Le peuple égorgé par son maître, égorge aussi son bourreau; mais satisfait de cette vengeance momentanée, il ne songe point à la sûreté de l'avenir, au bonheur de sa postérité. C'est trop des soins pour des Orientaux, que de veiller à la sûreté publique, par des loix pénibles, à concevoir, à discuter, à conserver. Si leur tyran pousse trop loin les vexations & les cruautés, on demande la tête du visir, on fait tomber celle du despote, & tout est à sa place. Les Janissaires n'ont point d'autres remontrances. Les hommes même les plus puissants de l'empire, n'ont pas la premiere idée du droit des nations: Comme en Turquie, la sûreté personnelle est le partage d'un état abject, les familles principales tirent vanité du danger qui les menace de la part du gouvernement.

Un pacha vous dira qu'un homme comme lui n'est pas fait pour terminer paisiblement sa carriere dans un lit, comme un homme obscur. On voit souvent des veuves se glorifier de ce que leurs maris, qu'on vient d'étrangler, leur ont été enlevés par un genre de mort convenable.

Les Russes & les Danois n'ont pas les mêmes préjugés, quoique soumis à un pouvoir également arbitraire. Parce que ces deux nations jouissent d'une administration plus supportable, de quelques réglemens écrits; elles osent penser ou dire que leur gouvernement est limité: mais quel homme éclairé ont-elles persuadé? Dès que le prince institue les loix & les abolit, les étend & les restreint, en permet ou suspend l'exercice à son gré; dès que l'intérêt de ses passions est la seule régle de sa conduite; dès qu'il devient un être unique & central où tout aboutit; dès qu'il crée le juste & l'injuste; dès que son caprice devient loi, & que sa faveur est la mesure de l'estime publique: si ce n'est pas là le despotisme, qu'on nous dise quelle espece de gouvernement ce pourroit être.

Dans cet état de dégradation, que sont les hommes ? Leurs régards contraints n'osent se lever vers la voûte des cieux. Ils manquent également, & de lumiere pour voir leurs chaînes, & d'ame pour en sentir la honte. Eteint dans les entraves de la servitude, leur esprit n'a pas assez d'énergie pour saisir les droits inséparables de leur être. On pourroit douter si ces esclaves ne sont pas aussi coupables que les tyrans ; & si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui ont l'insolence de l'envahir, que de l'imbécillité de ceux qui ne la savent pas défendre.

Cependant, vous entendrez dire que le gouvernement le plus heureux, seroit celui d'un despote juste & éclairé. Quella extravagance ! Il pourroit aisément arriver que la volonté de ce maître absolu, fût en contradiction avec la volonté de ses sujets. Alors, malgré toute sa justice & toutes ses lumieres, il auroit tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage. Il n'est jamais permis à un homme, quel qu'il soit, de traiter ses commettans comme un troupeau de bêtes. On force celle-ci

à quitter un mauvais pâturage, pour passer dans un plus gras: mais ce seroit une tyrannie, d'employer la même violence avec une société d'hommes. S'ils disent, nous sommes bien ici s'ils disent, même d'accord, nous y sommes mal, mais nous voulons y rester; il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues saines, par la voie de la persuasion, mais jamais par celle de la force. Le meilleur des princes, qui auroit fait le bien contre la volonté générale, seroit criminel, par la seule raison qu'il auroit outrepassé ses droits. Il seroit criminel pour le présent & pour l'avenir: car s'il est éclairé & juste, son successeur, sans être héritier de sa raison & de sa vertu, héritera sûrement de son autorité, dont la nation sera la victime. Peuple, ne permettez donc pas à vos prétendus maîtres de faire même le bien, contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne, n'est pas autre que celle de ce cacique à qui l'on demandoit s'il avoit des esclaves & qui répondit; *des esclaves? Je n'en con-*

nois qu'un dans toute ma contrée, & cet esclave là, c'est moi.

Entre la Russie & le Dannemark, est la Suede. Voici son histoire; & démêlez-y, si vous pouvez, sa constitution.

Une nation pauvre, est presque nécessairement belliqueuse; parce que sa pauvreté même, dont le fardeau l'importune sans cesse, lui inspire tôt ou tard le desir de s'en délivrer; & ce desir vient, avec le temps, l'esprit général de la nation, & le ressort du gouvernement.

Pour que le gouvernement d'un tel pays passe rapidement de l'état d'une monarchie tempérée à l'état du despotisme le plus illimité, il ne lui faut qu'une suite de souverains heureux à la guerre. Le maître, fier de ses triomphes, se croit tout permis, ne connoît plus de loi que sa volonté; & ses soldats, qu'il a conduits tant de fois à la victoire, prêts à le servir envers & contre tous, deviennent, par leur attachement, la terreur de leurs concitoyens. Les peuples, de leur côté, n'osent refuser leurs bras

à des chaînes qui leur ſont préſentées par celui, qui joint à l'autorité de ſon rang, celle qu'il tient de l'admiration & de la reconnoiſſance.

Le joug impoſé par le monarque victorieux des ennemis de l'état, peſe ſans doute; mais on n'oſe le ſecouer. Il s'appeſantit même ſous des ſucceſſeurs qui n'ont pas le même droit à la patience de leurs ſujets. Il ne faut alors qu'un grand revers, pour abandonner le deſpote à la merci de ſon peuple. Alors, ce peuple indigné de ſa longue ſouffrance, ne manque guère de profiter de l'occaſion pour rentrer dans ſes droits. Mais comme il n'a ni vues, ni projets, il paſſe en un clin d'œil de l'eſclavage à l'anarchie. Au milieu de ce tumulte général, on n'entend qu'un cri; c'eſt liberté. Mais comment s'aſſurer de ce bien précieux? On l'ignore; & voilà la nation diviſée en diverſes factions, mues par différens intérêts.

Entre ces factions, s'il en eſt une qui déſeſpere de prévaloir ſur les autres, elle ſe détache, elle oublie le bien général; & plus jalouſe de nuire à ſes

rivaux que de servir la patrie, elle se range autour du souverain. A l'instant il n'y a plus que deux partis dans l'état, distingués par deux noms, qui, quels qu'ils soient, ne signifient jamais que royalistes & anti-royalistes. C'est le moment des grandes secousses; c'est le moment des complots.

Quel est alors le rôle des puissances voisines? Tel qu'il a toujours été dans tous les temps & dans toutes les contrées; c'est de semer des ombrages entre les peuples & leurs chefs; c'est de suggérer aux sujets tous les moyens d'avilir, d'abaisser, d'anéantir la souveraineté; c'est de corrompre ceux même qui sont rassemblés autour du trône; c'est de faire adopter quelque forme d'administration, également nuisible à tout le corps national, qu'elle appauvrit, sous prétexte de travailler à sa liberté, & au souverain, dont elle réduit toutes les prérogatives à rien.

Alors, le monarque trouve autant d'autorités opposées à la sienne, qu'il y a d'ordres différens dans l'état. Alors,

ſa volonté n'eſt rien, ſans le concours de ces différentes volontés. Alors, il faut qu'il aſſemble, qu'il propoſe, qu'on délibere ſur les choſes de la moindre importance. Alors, on lui donne des tuteurs comme à un pupille imbécille; & ces tuteurs ſont des hommes, ſur la malveillance deſquels il peut compter.

Mais quel eſt alors l'état de la nation? Qu'a produit l'influence des puiſſances voiſines? Elle a tout confondu, tout bouleverſé, tout ſéduit, par ſon argent & par ſes menées. Il n'y a plus qu'un parti; c'eſt le parti de l'étranger. Il n'y a plus que des factionnaires hypocrites. Le royaliſme eſt une hypocriſie; l'anti-royaliſme eſt une autre hypocriſie. Ce ſont deux maſques divers de l'ambition & de la cupidité. La nation n'eſt plus qu'un amas d'ames ſcélérates & vénales.

Ce qui doit arriver alors, n'eſt pas difficile à deviner. Il faut que les puiſſances étrangeres qui ont corrompu la nation, ſoient trompées dans leurs eſpérances Elles ne ſe ſont pas apperçues qu'elles en faiſoient trop; que

que peut-être même elles faisoient tout le contraire de ce qu'une politique plus profonde leur auroit dicté, qu'elles coupoient le nerf national, tandis que leurs efforts ne faisoient que tenir courbé le nerf de la souveraineté, & que ce nerf venant un jour à se détendre avec toute l'impétuosité de son ressort, il ne se trouveroit aucun obstacle capable de l'arrêter; qu'il ne falloit qu'un homme & un instant pour produire cet effet inattendu.

Il est venu, cet instant; il s'est montré, cet homme: & tous ces lâches de la création des puissances ennemies se sont prosternés devant lui. Il a dit à ces hommes qui se croyoient tout: Vous n'êtes rien; & ils ont dit, nous ne sommes rien. Il leur a dit: Je suis le maître; & ils ont dit unanimement, vous êtes le maître. Il leur a dit: Voilà les conditions sous lesquelles je veux vous soumettre; & ils ont dit, nous les acceptons. A peine s'est-il élevé une voix qui ait réclamé. Quelle sera la suite de cette révolution? On l'ignore. Si le maître veut user des circonstances,

jamais la Suede n'aura été gouvernée par un despote plus absolu. S'il est sage; s'il conçoit que la souveraineté illimitée ne peut avoir des sujets, parce qu'elle ne peut avoir des propriétaires; qu'on ne commande qu'à ceux qui ont quelque chose, & que l'autorité cesse sur ceux qui ne possedent rien, la nation reprendra peut-être son premier esprit. Quels que soient ses projets & son caractere, la Suede ne sera jamais plus malheureuse qu'elle l'étoit.

La Pologne, qui, n'ayant qu'un peuple esclave au-dedans, mérite de ne trouver au-dehors que des oppresseurs, conserve pourtant l'ombre & le nom de liberté. Elle est encore aujourd'hui ce qu'étoient tous les états de l'Europe il y a dix siecles, soumise à de grands aristocrates, qui nomment un roi pour en faire l'instrument de leurs volontés. Chaque noble y tient de son chef, qu'il conserve par son épée comme ses ayeux l'acquirent, une autorité personnelle & héréditaire sur ses vasseaux. Le gouvernement féodal y domine, dans tou-

te sa force de son institution primitive. C'est un empire composé d'autant d'états qu'il y a des terres. Ce n'est point à la pluralité, mais par l'unanimité des suffrages, qu'on y fait les loix, qu'on y prend les résolutions. Sur de fausses idées de droit & de perfection, on a supposé qu'une loi n'étoit juste, qu'autant qu'elle étoit adoptée d'un consentement unanime, parce qu'on a cru, sans doute, que tous verroient le bien, & que tous le voudroient; deux choses impossibles dans une assemblée nationale. Mais peut-on même prêter des intentions si pures à une poignée de tyrans? Car cette constitution, qui s'honore du nom de république & qui le profane, qu'est-elle autre chose qu'une ligue de petits despotes contre le peuple? Là, tout le monde a de la force pour empêcher, & personne pour agir. Là, le vœu de chacun peut s'opposer au vœu général; & là seulement, un sot, un méchant, un insensé, est sûr de prévaloir sur une nation entiere.

Aussi ce gouvernement n'a jamais

prospéré ; & la Pologne, qui doit à la jalousie de ses grands la liberté d'élire ses rois, n'a dû qu'à la jalousie de ses voisins, de n'avoir pas un despote héréditaire dans la famille d'un conquérant étranger. Il étoit réservé à nos jours de voir cet état déchiré par trois puissances rivales, qui se sont approprié les provinces qui étoient le plus à leur bienséance. Fasse le ciel que ce crime de l'ambition tourne au bien de l'humanité ; & que, par un acte glorieux de bienfaisance, les usurpateurs brisent les chaînes de la patrie la plus laborieuse de leurs nouveaux peuples ! Leurs sujets seront plus fideles, en étant plus libres, & en cessant d'être des esclaves, ils deviendront des hommes.

Dans une monarchie, toutes les forces, toutes les volontés sont au pouvoir d'un seul homme ; dans le gouvernenent Germanique, chaque membre est un corps. C'est, peut-être, la nation qui ressemble le plus à ce qu'elle fut autrefois. Les anciens Germains, divisés en peuplades par d'immenses forêts, n'avoient pas besoin d'une lé-

giſlation bien raffinée. Mais à meſure que leurs deſcendans ſe ſont multipliés & rapprochés, l'art a maintenu dans cette région ce qu'avoit établi la nature ; la ſéparation des peuples, & leur réunion politique. Les pétits états qui compoſent cette république fédérative, y conſervent l'image des premieres familles. Le gouvernement particulier n'eſt pas toujours paternel, ou les peres des nations n'y ſont pas toujours doux & humains. Mais enfin la raiſon & la liberté qui réuniſſent les chefs, y tempérent la ſévérité de leur caractere & la rigueur de leur autorité. Un prince, en Allemagne, ne peut pas être un tyran avec autant d'impunité que dans les grandes monarchies.

Les Allemands, plus guerriers encore que belliqueux, parce qu'ils poſſedent plus l'art de la guerre qu'ils n'en ont la paſſion, n'ont été conquis qu'une fois ; & ce fut Charlemagne qui put les vaincre, mais non pas les ſoumettre. Ils obéirent à l'homme, dont l'eſprit ſupérieur à ſon ſiecle, ſut en dompter, en éclairer la barbarie ;

mais ils secouerent le joug de ses successeurs. Cependant ils conserverent à leur chef le titre d'empereur ; mais ce n'étoit qu'un nom, puisque la réalité de la puissance résidoit presqu'entiere dans les seigneurs qui possédoient les terres. Le peuple, qui malheureusement, a toujours été par-tout asservi, dépouillé, tenu dans la misere par l'ignorance, & dans l'ignorance par la misere, n'avoit aucune part au bienfait de la législ tion. De ce renversement de l'équilibre social, qui tend, non à l'égalité des conditions & des fortunes, mais à la plus grande répartition des biens, se forma le gouvernement féodal, dont le caractere est l'anarchie. Chaque seigneur vécut dans une entiere indépendance, & chaque peuple, sous la tyrannie la plus absolue. C'étoit l'effet inévitable d'un gouvernement où la monarchie étoit élective. Dans les états où elle étoit héréditaire, les peuples avoient, du moins, une digue, un recours permanent contre l'oppression. L'autorité royale ne pouvoit s'étendre, sans adoucir, pour quelque temps, le sort des

vassaux, en affoiblissant le pouvoir des seigneurs.

Mais, en Allemagne, comme les grands profitoient de chaque interregne pour envahir & pour restreindre les droits de la puissance impériale, le gouvernement ne put que dégénérer. La force décida de tout, entre ceux qui portoient l'épée. Les terres & les hommes ne furent que des instrumens ou des sujets de guerre entre les propriétaires. Les crimes furent les armes de l'injustice. La rapine, le meurtre & l'incendie, passerent non-seulement en usage, mais en droit. La superstition, qui avoit consacré la tyrannie, fut obligée d'y mettre un frein. L'église, qui donnoit un asyle à tous les brigands, établit une treve entre eux. On se mit sous la protection des saints, pour se soustraire à la fureur des nobles. Les cendres des morts pouvoient seules en imposer à la férocité ; tant le tombeau fait peur, même aux ames sanguinaires.

Quand les esprits, toujours effarouchés, furent disposés au calme par la frayeur, la politique, qui se sert

également de la raison & des passions, des ténebres & des lumieres, pour gouverner les hommes, hasarda quelque amélioration dans le gouvernement. D'un côté, l'on affranchit plusieurs habitans dans les campagnes; de l'autre, on accorda des exemptions aux villes. Il y eut par-tout plus d'hommes libres. Les empereurs, qui, pour être choisis même par des princes ignorans & féroces, devoient montrer des talens & des vertus, préparerent les voies à la réforme de la législation.

Maximilien profita de tous les germes de bonheur que le temps & les événements avoient amenés dans son siecle. Il abattit l'anarchie des grands.

En France, en Espagne, on les avoit soumis aux rois; en Allemagne un empereur les soumit aux loix. A la vérité, ces loix établies entre des lions ne sauvent point les agneaux: le peuple est toujours à la merci de ses maîtres, qui ne se sont obligés que les uns envers les autres. Mais comme on ne peut ni violer la paix publique, ni faire la guerre, sans encourir les peines d'un tribunal toujours

ouvert, & appuyé de toutes les forces de l'empire, les peuples sont moins sujets à ces irruptions subites, à ces hostilités imprévues, qui, troublant la propriété des souverains, menaçoient continuellement la vie & la sûreté des sujets. La guerre, qui faisoit le droit, est soumise à des conditions qui tempérent le carnage. Les cris de l'humanité percent jusques dans l'effusion du sang. C'est à l'Allemagne que l'Europe doit les progrès de la législation dans tous les états; des regles & des procédés dans la vengeance des nations; une certaine équité dans l'abus de la force; la modération au sein de la victoire; un frein à l'ambition de tous les potentats; enfin, de nouveaux obstacles à la guerre, & de nouvelles facilités à la paix.

Cette heureuse constitution de l'empire Germanique, s'est perfectionné avec la raison, depuis le regne de Maximilien. Cependant les Allemands eux-mêmes se plaignent, de ce que formant un corps de nation, ayant le même nom, parlant la même langue, vivant sous un même chef, jouissant des mêmes

droits, étant liés par le même intérêt, leur empire ne jouit ni de la tranquillité, ni de la force, ni de la considération qu'il devroit avoir.

Les causes de ce malheur se présentent d'elles-mêmes. La premiere est l'obscurité des loix. Les écrits sur le droit public de l'Allemagne, sont sans nombre; & il n'y a que peu d'Allemands, qui connoissent la constitution de leur patrie. Les membres de l'empire se font tous représenter dans l'assemblée nationale, au lieu qu'ils y siégeoient autrefois eux-mêmes. L'esprit militaire, qui est devenu général, a banni toute application des affaires, tout sentiment généreux de patriotisme, tout amour de ses concitoyens. Il n'y a pas de prince qui n'ait montré la magnificence de sa cour sur un ton plus grand que ses moyens; & qui ne se permette les vexations les plus criantes pour soutenir ce faste insensé. Après tout, rien ne contribue à la décadence de l'empire, autant que l'agrandissement démesuré de quelques uns de ses membres. Ces souverains, devenus trop puissans, détachent leur intérêt parti-

culier de l'intérêt général. Cette désunion mutuelle des états, fait que dans les dangers communs chaque province reste abandonnée à elle-même. Elle est obligée de plier sous la loi du plus fort, quel qu'il soit ; & la constitution Allemande dégénere insensiblement en esclavage ou en tyrannie.

L'Angleterre doit son génie national à sa position géographique, & son gouvernement à son caractere national. La nature l'appelloit à la mer, au commerce, à la liberté. Cette idole des ames fortes, qui les rend féroces dans l'état sauvage, & fieres dans l'état civil, la liberté régna toujours dans le cœur & dans l'esprit des Anglois, lors même qu'ils ignoroient encore ses droits & ses avantages.

C'est la nation qui connut la premiere l'injustice & le néant du pouvoir ecclésiastique, les limites de l'autorité royale, les abus du gouvernement féodal. C'est la nation qui fut la premiere soulever & rejetter ce triple fardeau d'oppression. Jusqu'au regne de Henri VIII, elle n'avoit combattu que pour le choix de ses tyrans ; mais enfin, en

les choisissant elle se préparoit à les abattre un jou , à les punir ou à les chasser.

Cependant ses rois se croyoient encore absolus, parce que tous ceux de l'Europe l'étoient. Le mot de monarchie trompa Jacques I. Il y attachoit une autorité sans limites. Il manifesta cette idée avec une franchise, une aveugle simplicité, qui ne lui permit pas même de se défier assez de ses prétentions, pour les appuyer d'avance par la force. Ses courtisans & son clergé l'entretinrent dans cette illusion flatteuse : il y persévéra jusqu'à la fin. Il mourut plein de l'estime de lui-même, & méprisé de son peuple, qui connoissoit la foiblesse de ce monarque, & prisoit ses propres forces.

Les Anglois, pour mettre fin aux vengeances, aux défiances, qui, après la fin tragique de Charles I, se seroient éternisées entre le trône & la nation, choisirent dans une race étrangere un prince qui dût accepter enfin ce pacte social, que tous les rois héréditaires affectent de méconnoître. Guillaume III reçut des conditions avec

le sceptre, & se contenta d'une autorité établie sur la même base que les droits du peuple.

Sous les Stuarts, le pouvoir & la liberté avoient été balottés par des orages continuels, entre les prérogatives de la couronne & les privileges de la nation. Depuis qu'un titre parlementaire ou national est le seul droit des rois, quelque faction qui tourmente le peuple, la force de la constitution prévaut toujours en sa faveur.

Le gouvernement placé entre la monarchie absolue, qui est une tyrannie; la démocratie, qui penche à l'anarchie; & l'aristocratie, qui, flottant de l'une à l'autre, tombe dans les écueils de tous les deux : le gouvernement mixte des Anglois, saisissant les avantages de ces trois pouvoirs, qui s'observent, se tempérent, s'entr'aident, & se répriment, va de lui-même au bien national. Cette constitution, qui, sans exemple de l'antiquité, devroit servir de modele à la postérité, se soutiendra long-temps; parce qu'elle n'est pas l'ouvrage des mœurs & des opinions passageres, mais du raisonnement & de l'expérience.

Cependant les esprits sont sagement allarmés sur la durée d'un si bon gouvernement. On ne craint pas les usurpations de la couronne. Le concours du prince à la législation est trop foible, pour l'emporter sur les deux chambres du parlement. Son droit de rejetter ou de consentir, n'est aujourd'hui qu'une formalité. Sa plus grande force est dans le pouvoir exécutif, qui réside en lui seul. Mais comme il n'a de pouvoir que le droit & l'exercice, sans en avoir les instrumens & les moyens, il ne peut s'en prévaloir. S'il en abusoit une fois, il risqueroit de le perdre à jamais. L'argent vient des impôts, & les impôts du parlement. La nation donne des subsides au prince, qui rend ses comptes à la nation. Dès-lors, le parlement, sous les yeux duquel passent les revenus & les dépenses, est le véritable législateur. C'est lui qui ordonne les taxes, & qui juge de leur emploi. Mais si le prince est dans la dépendance des communes à cet égard, il a sur elles un grand ascendant; celui des graces & des faveurs.

Dans les monarchies, les rois sont

corrompus ; en Angleterre, ils corrompent. Un écrivain philosophe & politique, qui connoît la constitution de son pays, dit que cette corruption est nécessaire, pour arrêter la pente du gouvernement vers la démocratie ; & que le peuple deviendroit trop puissant, si le roi n'achetoit les communes.

D'un autre côté, si, créant les pairs à sa volonté, le prince élevoit les membres des communes les plus riches à des grands honneurs, il feroit pencher le gouvernement à l'aristocratie. Mais comme il ne sauroit prodiguer la pairie sans l'avilir, & que d'ailleurs le commerce tiendra toujours les richesses dans la plus grande circulation, on ne verra guere les trésors & les dignités s'accumuler & se réunir sur quelques têtes ; & il s'élevera des murmures, des troubles, même des séditions, pour le salut du peuple, avant que ce malheur arrive. L'intérêt de tout le corps dans la chambre des communes, est restreint par l'intérêt de chaque individu. Le prince n'est pas assez riche pour les corrompre tous ; il ne peut les acheter

ouvertement sans les déshonorer, ni les asservir sans déchaîner le peuple. Il se trouvera toujours des Démagogues, & la nation en a besoin pour veiller, accuser, effrayer même le parlement.

Cependant, si les jouissances du luxe venoient à pervertir entiérement les mœurs nationales; si l'amour des plaisirs amolissoit le courage des chefs & des officiers dans les flottes & dans les armées; si l'ivresse des succès momentanés, si les vaines idées d'une fausse grandeur exposoient la nation à des entreprises plus vastes que ses forces; si elle se trompoit dans le choix de ses ennemis ou de ses alliés; si elle perdoit ses colonies à force de les étendre, ou les gêner; si l'amour du patriotisme ne s'exaltoit pas chez elle jusqu'à l'amour de l'humanité: elle seroit tôt ou tard asservie elle-même, & retomberoit dans ce néant des choses & des hommes, d'où elle n'est sortie qu'à travers des torrens de sang, & par les calamités de deux siecles de fanatisme & de guerre. Ce peuple ressembleroit à tant d'autres qu'il méprise, & l'Europe ne pourroit montrer à l'u-

nivers une nation dont elle osât s'honorer. Le despotisme, qui s'appésantit universellement sur les ames affaissées & dégradées, leveroit seul la tête au milieu de la ruine des arts, des mœurs, de la raison & de la liberté.

L'histoire des Provinces-Unies offre de grandes singularités. Le désespoir forma leur union. L'europe, presqu'entiere, favorisa leur établissement. Elles avoient à peine triomphé des longs & puissans efforts de la cour de Madrid, pour les remettre sous le joug, qu'elles mesurerent leurs efforts avec ceux des Bretons, & qu'elles déconcerterent les projets de la France. Elles donnerent ensuite un roi à l'Angleterre, & dépouillerent l'Espagne des provinces qu'elle possédoit en Italie & dans les Pays-Bas, pour les donner à l'Autriche. Depuis cette époque, la Hollande s'est dégoûtée d'une politique militaire. Elle ne s'occupe plus que de sa conservation; mais peut-être avec trop peu d'énergie, de précautions & de vertu.

Son gouvernement, quoique tracé d'avance sur un plan réfléchi, n'est

pas moins défectueux que ceux qui sont l'ouvrage du hasard. Les sept provinces composent une espece d'heptarchie, dont les membres sont trop indépendants l'un de l'autre. Dans la république, chaque province est souveraine; dans les provinces, les villes ne sont point sujettes. Alliances, paix, guerre, subsides; rien ne se fait que par les états-généraux; & ceux ci ne peuvent rien, sans le consentement des états provinciaux, ni cette assemblée, sans la délibération des villes. Une souveraineté trop dispersée, premier vice. Unanimité de suffrages, second vice. Egalité de voix, troisieme défaut. Sans égard à la différence de population & de grandeur, la province de Hollande n'a pas plus de voix que celle d'Overyssel, quoiqu'elle supporte vingt fois plus de charges publiques. Le suffrage d'Amsterdam n'a pas plus de poids que celui de la plus petite ville: source intarissable de discorde. Si l'entêtement d'une seule province trouble l'union, point de médiateur légal pour la rétablir: car le Stadhouder n'en est pas un.

Chargé de terminer les querelles religieuses, ce magistrat a, dès-lors, une influence dangereuse, parce qu'il peut impliquer toutes les affaires de religion dans celles d'état, & toutes les affaires d'état dans celles de religion. Autorisé à décider sur les articles du traité d'union, quand il y a scission ou partage, le pouvoir de finir la discorde lui donne la facilité de la fomenter. Quelle carriere ouverte à son ambition !

Ces dangers firent supprimer le Stadhouderat vers le milieu du siecle dernier. Mais ceux qui renverserent ce phantôme de tyrannie, marchoient insensiblement à une tyrannie réelle. Ils changerent la démocratie en olygarchie. Dès-lors les bourgeois de chaque ville perdirent les privileges de la liberté, avec le droit d'élire leurs magistrats & de former leur sénat Les bourgmestres choisirent leurs échevins, & s'emparerent des finances, dont ils ne rendirent compte qu'à leurs égaux ou à leurs cliens Les sénateurs s'arrogerent le droit de compléter leur corps. Ainsi la magistrature se resserra dans

quelques familles qui s'attribuerent un droit, comme exclusif, de députation aux états-généraux. Chaque province, chaque ville, tomba à la discrétion d'un petit nombre de citoyens, qui, partageant les droits & la dépouille du peuple, avoient l'art d'éluder ses plaintes, ou de prévenir la fureur de son mécontentement.

Ces attentats ont fait rétablir le Stadhouderat dans la maison d'Orange, & on l'a rendu héréditaire, même aux femmes. Mais un Stadhouder n'est qu'un capitaine général. Cependant ce magistrat, pour être utile à la république, devroit être tout entier à l'état. S'il avoit dans l'assemblée générale l'influence qu'il a dans le conseil de guerre, il ne lui restoit d'autres intérêts que ceux de la patrie. Il seroit indifférent pour la guerre comme pour la paix.

Maispeut-être craint-on que le Stadhouderat, réunissant le pouvoir civil à la force militaire, cette dignité ne devînt un jour un instrument d'oppression. Rome est toujours citée pour exemple à tous nos états libres, qui

n'ont rien de commun avec elle. Si le dictateur devint l'oppresseur de cette république, c'est qu'elle avoit opprimé toutes les nations, c'est que sa puissance devoit périr par le glaive qui l'avoit fondée ; c'est qu'une nation composée de soldats ne pouvoit échapper au despotisme du gouvernement militaire. Elle tomba sous le joug, qui le croiroit ! parce qu'elle ne payoit point d'impôts. Les peuples conquis étoient seuls tributaires du fisc. Les revenus publics devant être les mêmes après qu'avant la révolution, la propriété ne paroissoit pas être attaquée ; & le citoyen crut qu'il seroit assez libre, tant qu'il seroit le maître de ses biens.

La Hollande, au contraire, gardera sa liberté, parce qu'elle est sujette à des impôts très-considérables. Elle ne peut conserver son pays qu'à grands frais. Le sentiment de son indépendance lui donne seul une industrie proportionnée au poids de ces contributions, & à la patience d'en soutenir le fardeau. S'il falloit ajouter aux dépenses énormes de l'état, celles qu'exige

le faste d'une cour ; si le prince employoit à soudoyer les suppôts de la tyrannie, ce qu'il doit aux fondemens d'une terre bâtie sur la mer, il pousseroit bientôt les peuples au désespoir.

L'habitant Hollandois, placé sur une montagne, & découvrant au loin la mer s'élevant au-dessus du niveau des terres de dix-huit à vingt pieds, qui la voit s'avancer en mugissant contre ces digues qu'il a élevées, rêve, & se dit secrettement en lui-même : Tôt ou tard, cette bête féroce sera la plus forte. Il prend en dedain un domicile aussi précaire, & sa maison en bois ou en pierre à Amsterdam, n'est plus sa maison ; c'est son vaisseau qui est son son asyle, & peu à peu il prend une indifférence & des mœurs conformes à cette idée. L'eau est pour lui ce qu'est le voisinage des volcans pour d'autres peuples.

Si à ces causes physiques de l'affoiblissement de l'esprit patriotique, se joignoit la perte de la liberté, les Hollandois ne quitteroient-ils pas un pays qui ne peut être cultivé que par des hommes libres ? Ce peuple négo-

ciant porteroit ailleurs son esprit de commerce avec son argent. Ses isles de l'Asie, ses comptoirs d'Afrique, ses colonies du nouveau-monde, tous les ports de l'Europe, lui ouvriroient un asyle. Quel Stadhouder, quel prince révéré chez un tel peuple, voudroit, oseroit en être le tyran?

Les François, avec une autre situation, ont un autre gouvernement. Par quelles vicissitudes a-t-il passé? Toujours attachés à un roi, parce qu'ils furent fondés par un capitaine, l'esprit guerrier les préserva long-tems de l'esclavage politique. Cette franchise de courage, cette horreur de toute espece de lâcheté, ce cœur franc qu'ils tenoient des Germains, leur fit croire ou qu'ils étoient libres, ou qu'ils devoient l'être, même sous des rois. Jaloux de cette idée d'eux-mêmes, la noblesse qui composa, pour ainsi dire, la nation, prétendit être indépendante, non-seulement du monarque, mais de son propre corps. Chaque seigneur forma dans le sein de l'état, comme une république de sa famille & de ses vassaux. La France avoit un gouvernement

militaire impossible à définir, entre l'aristocratie & la monarchie, conservant tous les abus de ces deux polices, sans en avoir les vrais avantages. Une lutte perpetuelle entre les rois & la noblesse, une alternative de prépondérance entre le pouvoir d'un seul & celui de plusieurs, cette sorte d'anarchie dura, presque sans intervalle, jusques vers le milieu du quinzieme siecle.

Alors changea le caractere des François, par une suite d'événemens qui avoient changé la forme du gouvernement. La guerre, que les Anglois, unis ou soumis aux Normands, n'avoient cessé de faire à ce royaume depuis deux ou trois cents ans, y répandit l'allarme, & fit de grands ravages. Les victoires de l'ennemi, la tyrannie des grands, tout fit desirer à la nation que le prince devînt assez puissant pour chasser les étrangers & soumettre les seigneurs. Pendant que des rois sages & belliqueux travailloient à ce grand ouvrage, il naquit une nouvelle génération. Chacun, après le danger, se crut assez riche des droits qui étoient restés à son pere. On ne

remonta pas jusqu'à l'origine du pouvoir des rois, qui dérivoit de la nation; & Louis XI se trouva, sans de grands efforts, plus puissant que ses prédécesseurs.

Avant lui, l'histoire de France offre une complication d'états, tantôt divisés & tantôt unis. Depuis ce prince, c'est l'histoire d'une grande monarchie. L'autorité de plusieurs tyrans est concentrée dans une même main. Le peuple n'en est pas plus libre; mais c'est une autre police. La paix est plus sûre au-dedans, & la guerre plus vigoureuse au-dehors.

Les guerres civiles, qui menent les peuples libres à l'esclavage, & les peuples esclaves à la liberté, n'ont fait en France qu'abaisser les grands, sans relever le peuple. Les ministres, qui seront toujours les hommes du prince, tant que la nation n'influera pas dans le gouvernement, ont tous vendu leurs concitoyens à leur maître; & comme le peuple, qui n'avoit rien, ne pouvoit rien perdre à cet asservissement, les Rois y ont trouvé d'autant plus de facilité, qu'il a toujours été coloré d'un

prétexte de police ou même de soulagement. L'antipathie que produit une excessive inégalité des conditions & des fortunes, a favorisé tous les projets qui devoient aggrandir l'autorité royale. Les Princes ont eu la politique d'occuper la nation, tantôt de guerres au-dehors, tantôt de disputes religieuses au-dedans; de laisser diviser les esprits par les opinions, & les cœurs par les intérêts; de semer & d'entretenir des rivalités entre les divers ordres de l'état; de caresser tour-à-tour chaque ambition par une apparence de faveur, & de consoler l'envie naturelle du peuple par l'humiliation de toutes. La multitude, pauvre, dédaignée, en voyant successivement abattre tous les corps puissants, a du moins aimé dans le Monarque l'ennemi de ses ennemis.

La nation, déchue par son inadvertence du privilége de se gouverner, n'a pas cependant encore subi tous les outrages du despotisme. C'est que la perte de sa liberté n'est pas l'ouvrage d'une révolution orageuse & subite, mais de la lime de plusieurs siecles. Le caractere national, qui a toujours influé dans

l'esprit des principes & des cours, ne fût-ce que par les femmes, a formé comme un balancement de puissance, qui, tempérant par les mœurs l'action de la force & la réaction des volontés, a prévenu ces éclats, ces violences, d'où résulte, ou la tyrannie monarchique, ou la liberté populaire.

L'inconséquence naturelle à l'esprit d'une nation gaie & vive comme les enfants, a heureusement prévalu sur les systêmes de quelques ministres despotes. Les Rois ont trop aimé les plaisirs, & en ont trop bien connu la source, pour ne pas déposer souvent ce sceptre de fer, qui auroit effrayé la société, & dissipé les frivoles amusemens dont ils étoient idolâtres. L'intrigue, qui les a toujours assiégés depuis qu'ils ont appellé les grands à la Cour, n'a point cessé de renverser les gens en place avec leurs projets. Comme le gouvernement s'est altéré d'une maniere insensible, les sujets ont conservé une sorte de dignité, dans laquelle le Monarque même sembloit respecter la source ou l'effet de la sienne propre. Il s'est trouvé long-tems le suprême Législateur,

sans vouloir ou pouvoir abuser de toute sa puissance. Arrêté par le seul nom des loix fondamentales de sa nation, il a craint souvent d'en choquer les maximes. Il a senti qu'on avoit des droits à lui opposer ; en un mot, il n'y a point eu de tyran lors même qu'il n'y avoit plus de liberté.

Tels, & plus absolus encore, ont été les gouvernements d'Espagne & de Portugal, de Naples & de Piémont, toutes les petites principautés d'Italie. Les peuples du Midi, soit paresse d'esprit ou foiblesse de corps, semblent être nés pour le despotisme. L'Espagne, avec beaucoup d'orgueil; l'Italie, malgré tous les dons du génie, ont perdu tous les droits, toutes les traces de la liberté. Par-tout où la monarchie est illimitée, on ne peut assigner la forme du gouvernement, puisqu'elle varie, non-seulement avec le caractere de chaque souverain, mais à chaque âge du même prince. Ces états ont des loix écrites, ont des usages & des corps privilégiés ; mais quand le législateur peut bouleverser les loix & les tribunaux; quand son autorité n'a plus d'autre base que la

force, & qu'il invoque Dieu pour se faire craindre, au lieu de l'imiter pour se faire aimer ; quand le droit originel de la société, le droit inaliénable de la propriété des citoyens, les conventions nationales, les engagements du prince sont en vain reclamés ; enfin, quand le gouvernement est arbitraire, il n'y a plus d'état : ce n'est plus que la terre d'un seul homme.

Dans ces sortes de pays, il ne se formera point des hommes d'état. Loin que ce soit un devoir de s'instruire des affaires publiques, c'est un crime, un danger d'être éclairé sur l'administration. Là, comme dans le ministere de l'Eglise, la vocation s'appelle grace ; on l'obtient par des prieres. La faveur de la cour, le choix du prince, suppléent aux talents. Ce n'est pas qu'ils ne soient utiles ; on en a besoin quelquefois pour servir, jamais pour commander. Aussi, dans ces contrées, le peuple finit par se laisser gouverner, pourvû qu'on le laisse dormir. Une seule législation mérite d'être observée dans ces belles régions de l'Europe ; c'est le gouvernement de Venise.

L'émulation qu'excita l'opulence chez cette nation maritime, la mit en état d'avoir de fortes armées. Le patriotisme, qui est naturel aux républiques, lui fournit des soldats. Le concours de lumieres qui résulte du gouvernement de plusieurs, en fit un peuple politique avant tous les autres. Il sut former des ligues, il sut en détruire, & se maintenir contre les plus formidables puissances. Mais depuis que la décadence de son commerce a diminué son action au dehors, sa vigueur au dedans, la république de Vénise est tombée dans une circonspection pusillanime. Elle a pris, elle a renforcé le caractere national de toute l'Italie ombrageuse & défiante. Avec la moitié des trésors & des veilles que lui a coûté depuis deux siecles sa neutralité, elle se seroit délivrée à jamais des dangers dont, à force de précautions, elle s'environne. Sa plus grande confiance est dans un Inquisiteur, qui rode perpétuellement entre les individus, la hache levée sur le cou de quiconque osera dire ou du bien ou du mal de l'administration. Le grand crime est la satyre ou l'éloge du gouvernement. Le sénateur de

Vénise, caché derriere une grille, dit à son sujet : *Qui es-tu pour oser approuver notre conduite ?* Un rideau se leve ; le pauvre Vénitien, tremblant, voit un cadavre attaché à une potence, & entend une voix redoutable qui lui crie de derriere la grille : *C'est ainsi que nous traitons notre apologiste ; retourne-t-en dans ta maison, & tais-toi.* La république de Vénise se soutient encore par sa finesse. Une autre république en Europe se soutient par son courage : c'est la Suisse.

Les Suisses, connus dans l'antiquité sous le nom d'Helvétiens, ne devoient être subjugués, ainsi que les Gaulois & les Bretons, que par César, le plus grand des Romains s'il eût plus aimé Rome. Ils furent unis à la Germanie, comme province Romaine, sous l'empire d'Honorius. Les révolutions faciles & fréquentes, dans un pays tel que les Alpes, diviserent des peuplades, séparées par de grands lacs ou de grandes montagnes, en différentes seigneuries. La plus considérable, occupée par la maison d'Autriche, s'empara à la longue de toutes les autres. La conquête entraîna la servi-

tude ; l'oppression amena la révolte, & de l'excès de la tyrannie sortit la liberté.

Treize cantons de paysans robustes, qui gardent presque tous les Rois de l'Europe, & n'en craignent aucun ; qui sont mieux instruits de leurs vrais intérêts qu'aucune autre nation ; qui forment le peuple le plus sensé de notre politique moderne : ces treize cantons composent entr'eux, non pas une république comme les sept provinces de la Hollande, ni une simple confédération comme le corps Germanique ; mais plutôt une ligue, une association naturelle d'autant de républiques indépendantes. Chaque canton a sa souveraineté, ses alliances, ses traités à part. La diete générale ne peut faire des loix, ni des reglements pour aucun.

Les trois plus anciens se trouvent liés directement avec chacun des douze autres. C'est par cette liaison de convenance, non de constitution, que si l'un des treize cantons se trouvoit attaqué, tous les autres marcheroient à son secours. Mais il n'y a point d'alliance commune entre tous & chacun d'eux. Ainsi les branches d'un arbre se trouvent liées

entr'elles, sans tenir immédiatement au tronc commun.

Cependant l'union des Suisses fut inaltérable jusqu'au commencement du seizieme siécle. Alors la religion, ce lien de paix & de charité, vint les diviser. La réformation fendit en deux le corps Helvétique. L'état fut scié par l'Eglise. Toutes les affaires publiques se traitent dans les diétes particulieres des deux communions Catholique & Protestante. Les diétes générales ne s'assemblent que pour conserver une apparence d'union. Malgré ce germe de dissension, la Suisse a joui de la paix, bien plus qu'aucun état de l'Europe.

Sous le gouvernement Autrichien, l'oppression & les levées de la milice, empêcherent la population de fleurir. Après la révolution, les hommes se multiplierent trop, en raison de la stérilité des rochers. Le corps Helvétique ne pouvoit grossir, sans crever, à moins qu'il ne fît des excursions au-dehors. Les habitants de ses montagnes devoient comme les fleuves qui en descendent, s'épancher dans les plaines qui bordent les Alpes. Ces peuples se

seroient détruits eux mêmes, s'ils fussent restés isolés. Mais l'ignorance des arts, le manque de matieres pour les fabriques, le défaut d'argent pour attirer chez eux les denrées, ne leur ouvroient aucune issue pour l'aisance & l'industrie. Ils tirerent de leur population même un moyen de subsistance & de richesses, une source & une matiere de commerce.

Le Duc de Milan, maître d'un pays riche, qui étoit ouvert à l'invasion & difficile à défendre, avoit besoin de soldats. Les Suisses, comme ses voisins les plus forts, devoient être ses ennemis, s'ils n'étoient ses alliés, ou plutôt ses gardiens. Il s'établit donc entre ce peuple & le Milanés une sorte de trafic, où la force devint l'échange de la richesse. La nation engagea successivement des troupes à la France, à l'empereur, au pape, au duc de Savoie, à tous les potentats d'Italie. Elle vendit son sang à des puissances éloignées, aux nations les plus ennemies, à la Hollande, à l'Espagne, au Portugal; comme si ses montagnes n'étoient qu'une miniere d'armes & de soldats

ouverte à quiconque voudroit acheter des instruments de guerre.

Chaque canton traite avec la puissance qui lui offre les meilleures capitulations. Il est libre aux sujets du pays d'aller faire la guerre au loin, chez quelque nation alliée. Le Hollandois est par état un citoyen du monde; le Suisse est par état un destructeur de l'Europe. Plus on cultive, plus on consomme de denrées, plus la Hollande gagne; plus il y a de batailles & de carnage, & plus la Suisse prospere.

C'est de la guerre, ce fléau inséparable du genre humain; sauvage ou policé, que les républiques du corps Helvétique sont forcées de vivre & de subsister. C'est par-là qu'elles tiennent au-dedans le nombre des habitants en proportion avec l'étendue & le rapport de leurs terres, sans forcer aucun des ressorts du gouvernement, sans gêner l'inclination d'aucun individu. C'est par ce commerce de troupes avec les puissances belligérantes, que la Suisse s'est préservée de la nécessité des émigrations subites qui font les invasions, & de la tentation des conquêtes qui

eût causé la ruine de la liberté de ces républiques, comme elle perdit toutes les républiques de la Grèce.

Maintenant, si nous revenons sur nos pas, nous trouverons que tous les gouvernemens de l'Europe sont compris sous quelqu'une des formes que nous avons décrites, & qui sont diversement modifiées, par la situation locale, la masse de la population, l'étendue du territoire, l'influence des opinions & des occupations, les rélations extérieures & la vicissitude des événemens qui agissent sur l'organisation des corps politiques, comme l'impression des fluides environnant agit sur les corps physiques.

Ne croyez pas, comme on le dit souvent, que les gouvernemens soient à-peu-près les mêmes, sans autre différence que celle du caractere des hommes qui gouvernent. Cette maxime est peut-être vraie dans les gouvernements absolus, chez les nations qui n'ont pas en elles-mêmes les principes de leur volonté. Elles prennent le pli que le prince leur donne : élevées, fières & courageuses sous un monarque actif,

amoureux de la gloire : indolentes & mornes sous un roi superstitieux: pleines d'espérance ou de crainte, sous un jeune prince : de foiblesse & de corruption sous un vieux despote ; ou plutôt alternativement confiantes & lâches, sous les ministres que l'intrigue suscite. Dans ces états, le gouvernement prend le caractere de l'administration : mais dans les états libres, l'administration prend le caractere du gouvernement.

Quoi qu'il en soit de la nature & du ressort des constitutions qui gouvernent les hommes, l'art de la législation étant celui qui demande le plus de profection est aussi le plus digne d'occuper les meilleurs génies. La science du gouvernement ne contient pas des vérités isolées ; ou plutôt elle n'a pas un seul principe qui ne tienne à toutes les branches d'administration.

L'état est une machine très compliquée, qu'on ne peut monter ni faire agir sans en connoître toutes les pieces. On n'en sauroit presser ou relâcher une seule, que toutes les autres n'en soient dérangées. Tout projet utile pour une classe de citoyens ou pour un moment de crise,

peut devenir funeste à toute la nation, & nuisible pour un long avenir. Détruisez ou dénaturez un grand corps, ces mouvemens convulsifs, qu'on appelle coups d'état, agiteront la masse nationale, qui s'en ressentira peut-être durant des siécles. Toutes les innovations doivent être insensibles, naître du besoin, être inspirées par une sorte de cri public, ou du moins s'accorder avec le vœu général. Anéantir ou créer tout-à-coup, c'est empirer le mal & corrompre le bien. Agir sans consulter la volonté générale, sans recueillir, pour ainsi dire, la pluralité des suffrages dans l'opinion publique, c'est aliéner les cœurs & les esprits, tout décréditer, même le bon & l'honnête.

L'Europe auroit à désirer que les souverains, convaincus de la nécessité de perfectionner la science du gouvernement, voulussent imiter un établissement de la Chine. Dans cet empire, on distingue les ministres en deux classes, celle des *penseurs* & celle des *signeurs*. Tandis que la derniere est occupée du détail & de l'expédition des affaires, la premiere n'a d'autre travail que de

former des projets, ou d'examiner ceux qu'on lui présente. C'est la source de tous ces réglemens admirables, qui font régner à la Chine la législation la plus savante, par l'administration la plus sage. Toute l'Asie est sous le despotisme : mais en Turquie, en Perse, c'est le despotisme de l'opinion par la religion ; à la Chine, c'est le despotisme des loix par la raison. Chez les Mahométans, on croit à l'autorité divine du prince ; chez les Chinois, on croit à l'autorité naturelle de la loi raisonnée. Mais dans ces empires, c'est la persuasion qui meut les volontés.

Dans l'heureux état de police & de lumiere où l'Europe est parvenue, on sent bien que cette conviction des esprits, qui opere une obéissance libre, aisée & générale, ne peut venir que d'une certaine évidence de l'utilité des loix. Si les gouvernemens ne veulent pas soudoyer des *penseurs*, qui peut-être deviendroient suspects ou corrompus dès qu'ils seroient mercénaires ; qu'ils permettent du moins aux esprits supérieurs de veiller en quelque sorte sur le bien public. Tout écrivain de

génie, est magistrat né de sa patrie. Il doit l'éclairer, s'il le peut. Son droit, c'est son talent. Citoyen obscur ou distingué, quels que soient son rang ou sa naissance, son esprit toujours noble, prend ses titres dans ses lumieres. Son tribunal, c'est la nation entiere; son juge est le public, non le despote qui ne l'entend pas, ou le ministre qui ne veut pas l'écouter.

Toutes ces vérités ont leurs limites, sans doute: mais il est toujours plus dangereux d'étouffer la liberté de penser, que de l'abandonner à sa pente, à sa fougue. La raison & la vérité triomphent de l'audace des esprits ardens, qui ne s'emportent que dans la contrainte, & ne s'irritent que de la persécution. Rois & ministres, aimez le peuple; aimez les hommes, & vous serez heureux. Ne craignez alors, ni les esprits libres & chagrins, ni la révolte des méchans. Celle des cœurs est bien plus dangereuse: car la vertu s'aigrit & s'indigne jusqu'à l'atrocité. Caton & Brutus étoient vertueux; ils n'eurent à choisir qu'entre deux grands attentats, le suicide ou la mort de César.

Souvenez-vous que l'intérêt du gouvernement n'est que celui de la nation. Quiconque divise en deux cet intérêt si simple, le connoît mal, & ne peut qu'y préjudicier.

Un bon gouvernement peut quelquefois faire des mécontens : mais quand on fait beaucoup de malheureux sans aucune sorte de prospérité publique, c'est alors que le gouvernement est vicieux de sa nature.

Le genre humain est ce qu'on veut qu'il soit ; c'est la maniere dont on le gouverne qui le décide au bien ou au mal.

Un état ne doit avoir qu'un objet ; & cet objet est la félicité publique. Chaque état a sa maniere d'aller à ce but ; & cette maniere est son esprit, son principe auquel tout est subordonné.

Un peuple ne sauroit avoir d'industrie pour les arts, ni de courage pour la guerre, sans confiance & sans amour pour le gouvernement. Mais dès que la crainte a rompu tous les autres ressorts de l'ame, une nation n'est plus rien, un prince est exposé à mille entreprises au-dehors, à mille dangers au-dedans.

Méprisé de ses voisins, haï de ses sujets, il doit trembler jour & nuit sur le sort de son royaume & sur sa propre vie. C'est un bonheur pour une nation, que le commerce, les arts & les sciences y fleurissent. C'est un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la tyranniser. Rien n'est si facile à conduire que des esprits justes; mais rien ne hait autant qu'eux, la violence & la servitude. Donnez des peuples éclairés aux monarques; laissez les brutes aux despotes.

Le despotisme s'éleve avec des soldats, & se dissout par eux. Dans sa naissance, c'est un lion qui cache ses griffes pour les laisser croître. Dans sa force, c'est un frénetique qui déchire son corps avec ses bras. Dans sa vieillesse, c'est Saturne qui, après avoir dévoré ses enfans, se voit honteusement mutilé par sa propre race.

Le gouvernement peut se diviser en législation & en politique. La législation agit au-dedans, & la politique au dehors.

CHAPITRE III.

POLITIQUE.

LES peuples sauvages & chasseurs ont plutôt une politique qu'une législation. Gouvernement chez eux par les mœurs & l'exemple, ils n'ont des conventions ou des loix que de nation à nation. Des traités de paix ou d'alliance font tout leur code.

Telles étoient à peu-près les sociétés des tems anciens. Séparés par des déserts, sans communication de commerce ou de voyages, ces peuples n'avoient que des intérêts du moment à démêler. Finir une guerre, en fixant les limites d'un état, c'étoit toutes leurs négociations. Comme il s'agissoit de persuader une nation, & non de corrompre une cour par les maîtresses ou les favoris du prince, ils employoient des hommes éloquens; & le nom d'orateur étoit synonyme à celui d'ambassadeur.

Dans le moyen âge, où tout, jusqu'à la justice, se décidoit par la force, où

le gouvernement gothique divisoit par les intérêts tous les petits états qu'il multiplioit par sa constitution ; les négociations n'avoient guére d'influence sur des peuples isolés & farouches, qui ne connoissoient d'autres droits que la guerre, ni des traités, que pour des tréves ou des rançons.

Durant ce long période d'ignorance & de férocité, la politique fut toute concentrée à la cour de Rome. Elle y étoit née des artifices, qui avoient fondé le gouvernement des papes. Comme les pontifes influoient par les loix de la religion & par les regles de la hiérarchie, sur un clergé très-nombreux que le prosélitisme étendoit sans cesse au loin dans tous les états Chrétiens, la correspondance qu'ils entretenoient avec les évêques, établit de bonne-heure à Rome, un centre de communication de toutes ces églises, ou de ces nations. Tous les droits étoient subordonnés à une religion qui dominoit exclusivement sur les esprits ; elle entroit dans presque toutes les entreprises, ou comme motif, ou comme moyen ; & les papes ne manquoient

jamais, par les émissaires Italiens qu'ils avoient placés dans les prélatures de la Chrétienté d'être instruits de tous les mouvemens, & de profiter de tous les événemens. Ils y avoient le plus grand intérêt; celui de parvenir à la monarchie universelle. La barbarie des siécles où ce Projet fut conçu, n'en obscurcit point l'éclat & la sublimité. Quelle audace d'esprit, pour soumettre sans troupes des nations toujours armées! Quel art de rendre respectable & sacrée la foiblesse même du clergé! Quelle adresse à remuer, à secouer les trônes les uns après les autres, pour les tenir tous dans la dépendence! Un dessein si profond & si vaste ne pouvant s'exécuter qu'autant qu'il n'est pas manifesté, ne sauroit convenir à une monarchie héréditaire, où les passions des rois & les intrigues des ministres mettent tant d'instabilité dans les affaires. Ce projet, & le plan général de conduite qu'il exige, ne pouvoient naître que dans un gouvernement électif, où le chef est pris dans un corps toujours animé du même esprit, imbu des mêmes maximes; où une cour

aristocratique gouverne le prince, plutôt qu'elle ne se laisse gouverner par lui.

Pendant que la politique italienne épioit dans toute l'Europe, & saisissoit les occasions d'aggrandir & d'affermir le pouvoir ecclésiastique, chaque souverain voyoit avec indifférence les révolutions qui se passoient au-dehors. La plupart étoient trop occupé à cimenter leur autorité dans leurs propres états, à disputer les branches du pouvoir aux différens corps qui en étoient en possession, ou qui luttoient contre la pente naturelle de la monarchie au despotisme : ils n'étoient pas assez maîtres de leur propre héritage, pour s'occuper des affaires de leurs voisins.

Le quinziéme siécle fit éclorre un autre ordre de choses. Quand les princes eurent rassemblé leurs forces, ils voulurent les mesurer. Jusqu'alors, les nations ne s'étoient fait la guerre que sur leurs frontieres. Le tems de la campagne se passoit à assembler les troupes que chaque baron levoit toujours lentement. C'étoient des scarmouches entre des partis, & non des batailles

les entre des armées. Quand un prince par des alliances ou des héritages eut acquis des domaines en différens états, les intérêts se confondirent, & les peuples se brouillerent. Il fallut des troupes réglées à la solde du monarque, pour aller défendre au loin des possessions qui n'appartenoient pas à l'état. La couronne d'Angleterre cessa d'avoir des provinces au cœur de la France; mais celle d'Espagne acquit des droits en Allemagne, & celle de France forma des prétentions en Italie. Dès-lors toute l'Europe fut dans une alternative perpétuelle de guerre & de négociation.

L'ambition, les talens & les rivalités de Charles-Quint & de François I, donnerent naissance au systême actuel de la politique moderne. Avant ces deux rois, les deux nations Espagnole & Françoise, s'étoient disputé le Royaume de Naples, au nom des maisons d'Arragon & d'Anjou. Leurs querelles avoient excité une fermentation dans toute l'Italie, & la république de Venise étoit l'ame de cette réaction intestine contre deux puissances étran-

geres. Les Allemands prirent part à ces mouvemens, ou comme auxiliaires, ou comme intéressés. L'empereur & le pape s'y engagerent avec presque toute la Chrétienté. Mais François I & Charles-Quint attacherent à leur sort les regards, les inquiétudes & la destinée de l'Europe. Toutes les puissances semblerent se partager entre deux maisons rivales, pour affoiblir tour à tour la dominante. La fortune seconda l'habileté, la force & la ruse de Charles-Quint. Plus ambitieux & moins voluptueux que François I, son caractere emporta l'équilibre, & l'Europe pencha de son côté, mais ne plia pas sans retour.

Philippe II qui avoit bien toutes les intrigues, mais non les vertus militaires de son pere, hérita des projets & des vues de son ambition, & trouva des temps favorables à son agrandissement. Il épuisa son royaume d'hommes & de vaisseaux, même d'argent, lui qui avoit les mines du nouveau monde; & laissa une monarchie plus vaste, mais l'Espagne plus foible qu'elle n'avoit été sous son pere.

Son fils crut renouer les chaînes de

l'Europe, en s'alliant à la branche de sa maison qui régnoit en Allemagne Philippe II s'en étoit détaché par négligence; Philippe III reprit ce fil de politique. Mais il suivit du reste les principes erronés, étroits, superstitieux & pédantesques de son prédécesseur. Au dedans, beaucoup de formalités, mais point de regle, point d'économie. L'église ne cessa de dévorer l'état. L'inquisition, ce monstre informe, qui cache sa tête dans les cieux & ses pieds dans les enfers, tarit la population dans sa racine, tandis que les guerres & les colonies en moissonnoient la fleur. Au dehors, toujours la même ambition, avec des moyens plus mal adroit. Téméraire & précipité dans ses entreprises, lent & opiniâtre dans l'exécution, Philippe III réunit tous les défauts qui se nuisent, & font tout avorter, tout échouer. Il épuisa le peu de vie & de vigueur qui restoit au tronc de la monarchie. Richelieu profita de cette foiblesse de l'Espagne, de la foiblesse du roi qu'il maîtrisoit pour remplir son siecle de ses intrigues, & la postérité de son nom. L'Allemagne & l'Espagne

étoient comme liées par la maison d'Autriche : à cette ligue, il opposa par contrepoids celle de la France avec la Suede. Ce systême auroit été l'ouvrage de son temps, s'il n'avoit pas été celui de son génie. Gustave Adolphe enchaîna tout le Nord à la suite de ses victoires. L'Europe entiere concourut à l'abaissement de l'orgueil Autrichien ; & la paix des Pyrénées fit passer les honneurs de la prépondérance de l'Espagne à la France.

On avoit accusé Charles-Quint d'aspirer à la monarchie universelle ; on accusa Louis XIV de la même ambition. Mais ni l'un ni l'autre ne conçut un projet si haut, si téméraire. Ils avoient tous les deux passionnément à cœur d'étendre leur empire, en élevant leurs familles. Cette ambition est également naturelle aux princes ordinaires nés sans aucun talent, & aux monarques d'un esprit supérieur, qui n'ont point de vertus ou de Morale. Mais ni Charles-Quint, ni Louis XIV n'avoient cette détermination, cette impulsion de l'ame à tout braver, qui fait les héros conquérans : ils n'avoient

rien d'Alexandre. Cependant on prit, l'on sema des allarmes utiles. On ne sauroit les concevoir, les répandre trop tôt, quand il s'éleve des puissances formidables à leurs voisins. C'est entre les nations sur-tout, c'est à l'égard des rois que la crainte opere la sûreté.

Quand Louis XIV voulut regarder autour de lui, peut-être dut-il être étonné de se voir plus puissant qu'il ne croyoit. Sa grandeur venoit en partie du peu de concert qui régnoit entre les forces & les mesures de ses ennemis. L'europe avoit bien senti le besoin d'un lien commun, mais n'en avoit pas trouvé le moyen. En traitant avec ce monarque, fier des succès & vain des éloges, on croyoit gagner beaucoup de ne pas tout perdre. Enfin les insultes de la France multipliées avec ses victoires; la pente de ses intrigues à diviser tout, pour dominer seule; le mépris pour la foi des traités; son ton de hauteur & d'autorité, acheverent de changer l'envie en haine, de répandre l'inquiétude. Les princes même qui avoient vu sans ombrage ou favorisé

l'accroissement de sa puissance, sentirent la nécessité de réparer cette erreur de politique, & comprirent qu'il falloit combiner & réunir entr'eux une masse de forces supérieures à la sienne, pour l'empêcher de tyranniser les nations.

Des ligues se formerent, mais long-temps sans effet. Un seul homme sut les conduire & les animer. Echauffé de cet esprit public, qui ne peut entrer que dans les ames grandes & vertueuses ce fut un prince, mais né dans une république, qui se pénétra pour l'Europe de l'amour de la liberté, si naturel aux esprits justes. Cet homme tourna son ambition vers l'objet le plus élevé, le plus digne du temps où il vivoit. Jamais son intérêt ne put le détourner de l'intérêt public. Avec un courage qui étoit à lui, il sut braver les défaites qu'il prévoyoit; attendant moins de succès de ses talens militaires, qu'une heureuse issue de sa patience & de son activité politique. Telle étoit la situation des choses, lorsque la succession au trône d'Espagne mit l'Europe en feu.

Depui l'empire des Perses & celui des Romains, jamais une si riche proie n'avoit tenté l'ambition. Le prince qui auroit pu la joindre à sa couronne, seroit monté naturellement à cette monarchie universelle, dont le fantôme épouvantoit tous les esprits. Il falloit donc empêcher que ce trône n'échût à une puissance déjà formidable, & tenir la balance égale entre les maisons d'Autriche & de Bourbon, qui seules y pouvoient aspirer par le droit du sang.

Des hommes versés dans la connoissance des mœurs & des affaires de l'Espagne, ont prétendu, si l'on en croit Bolingbrock, que sans les hostilités que l'Angleterre & la Hollande exciterent alors, on eût vu Philippe V aussi bon Espagnol que les Philippes ses prédécesseurs, & que le conseil de France n'auroit eu aucune influence sur l'administration d'Espagne; mais que la guerre faite aux Espagnols pour leur donner un maître, les obligea de recourir aux flottes & aux armées d'une couronne qui seule pouvoit les aider à prendre un roi qui leur convînt. Cette idée profonde & juste a été confirmée par un demi-siecle

d'expérience. Jamais le génie Espagnol n'a pu s'accommoder au goût François. L'Espagne, par le caractere de ses habitans, semble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique.

Cependant les événemens répondirent au vœu général. Les armées & les conseils de la quadruple alliance, prirent un égal ascendant sur l'ennemi commun. Au lieu de ces campagnes languissantes & malheureuses qui avoient éprouvé, mais non rebuté le prince d'Orange, on vit toutes les opérations réussir aux confédérés. La France à son tour, par-tout humiliée & défaite, touchoit à sa ruine, lorsque la mort de l'empereur la releva.

Alors on sentit que l'archiduc Charles venant à hériter de tous les états de la maison d'Autriche, s'il joignoit les Espagnes & les Indes à ce grand héritage, surmonté de la couronne Impériale, auroit dans ses mains cette même puissance exorbitante que la guerre arrachoit à la maison de Bourbon. Les ennemis de la France s'obstinoient cependant à détrôner Philippe V, sans songer à celui qui rempliroit sa place; tandis que les vrais poliques, malgré leurs triomphes, se las-

soient d'une guerre, dont les succès devenoient toujours des maux, quand ils cessoient d'être des remedes.

Cette diversité d'opinions brouilla les alliés ; & cette dissension empêcha que la paix d'Utrecht n'eût pour eux tous les fruits qu'ils devoient se promettre de leurs prospérités. Les meilleures barrieres dont on pouvoit couvrir les provinces des alliés, étoit de découvrir les frontieres de la France. Louis XIV avoit employé quarante ans à les fortifier, & ses voisins avoient vu tranquillement élever ces boulevards qui les menaçoient à jamais. Il falloit les démolir : car toute puissance forte qui se met en défense, projette d'attaquer. Philippe resta sur le trône d'Espagne ; & les bords du Rhin, la Flandre, resterent fortifiés.

Depuis cette époque, aucune occasion ne s'est présentée, pour parer l'imprudence commise à la paix d Utrecht. La France a toujours conservé la supériorité dans le continent : mais la fortune en a souvent diminué les influences. Les bassins de la balance politique ne seront jamais dans un parfait équilibre, ni assez justes pour déterminer les degrés de puis-

sance, avec une exacte précision. Peut-être même ce systême d'égalité n'est-il qu'une chimere! La balance ne peut s'établir que par des traités, & les traités n'ont aucune solidité, tant qu'ils ne sont faits qu'entre des souverains absolus, & non entre des nations. Ces actes doivent subsister entre des peuples, parce qu'ils ont pour objet la paix & la sûreté qui sont leurs plus grands biens: mais un despote sacrifie toujours ses sujets à son inquiétude, & ses engagemens à son ambition.

Mais ce n'est pas uniquement la guerre qui décide de la prépondérance des nations, comme on l'a cru jusqu'à nos jours; depuis un demi-siecle le commerce y a beaucoup plus influé. Tandis que les puissances du continent mesuroient & partageoient l'Europe en portions inégales, que la politique, par ses ligues, ses traités & ses combinaisons, mettoit toujours en équilibre; un peuple maritime formoit, pour ainsi dire, un nouveau systême, & soumettoit par son industrie la terre à la mer; comme la nature l'y a soumise elle-même par ses loix. Elle créoit ou développoit ce vaste commerce

qui a pour base une excellente agriculture, des manufactures florissantes, & les plus riches possessions des quatre parties du monde. C'est cette espece de monarchie universelle que l'Europe doit ôter à l'Angleterre, en redonnant à chaque état maritime la liberté, la puissance qu'il a droit d'avoir sur l'élément qui l'environne. C'est un systême de bien public, fondé sur l'équité naturelle. Ici la justice est l'expression de l'intérêt général. On ne sauroit trop avertir les peuples de reprendre toutes leurs forces, & d'employer les ressources que leur offrent le climat & le sol qu'ils habitent, pour acquérir l'indépendance nationale & individuelle où ils sont nés.

Si les lumieres étoient assez répandues en Europe, & que chaque nation connût ses droits & ses vrais biens, ni le continent, ni l'Océan ne se feroient mutuellement la loi : mais il s'établiroit une influence réciproque entre les peuples de la terre & de la mer, un équilibre d'industrie & de puissance, qui les feroit tous communiquer ensemble pour l'utilité générale. Chacun cultiveroit & recueilliroit sur l'élément qui lui est pro-

pre. Les divers états auroient cette liberté d'exportation & d'importation qui doit régner entre les provinces du même empire.

Une grande erreur domine dans la politique moderne: c'est celle d'affoiblir, autant qu'on peut, ses ennemis. Mais aucune nation ne peut travailler à la ruine des autres, sans préparer & avancer son asservissement. Sans doute, il est des momens où la fortune offre tout-à-coup un grand accroissement de puissance à un peuple; mais une prospérité subite est peu durable. Souvent il vaudroit mieux soutenir des rivaux, que de les opprimer. Sparte refusa de rendre Athènes esclave; & Rome se repentit d'avoir détruit Carthage.

Cette élévation de sentiment qui convient encore plus à des nations qu'à des rois, épargneroit bien des crimes & des mensonges à la politique; des épines & des tortures d'esprit aux négociateurs. Aujourd'hui, la complication des affaires a rendu les négociations très-difficiles. La politique, semblable à l'insecte insidieux qui fabrique ses filets dans l'obscurité, a tendu sa toile au milieu de

l'Europe, & l'a comme attachée à toutes les cours. On ne peut toucher à un seul fil, sans les tirer tous. Le moindre souverain a quelque intérêt caché, dans les traités entre les grandes puissances. Deux petits princes d'Allemagne peuvent faire l'échange d'un fief ou d'un domaine, sans être croisés ou secondés par les cours de Vienne, des Versailles ou de Londres. Il faut négocier des années entieres dans tous les cabinets, pour un léger arrondissement de terrein. Le sang des peuples est la seule chose qu'on ne marchande pas. Une guerre est décidée en deux jours, une paix traîne des années entieres. Cette lenteur dans les négociations, qui vient de la nature des affaires, tient encore au caractere des négociateurs.

La plupart sont des ignorans, qui traitent avec quelques hommes instruits. Il y a peut-être deux ou trois cabinets sages & judicieux en Europe. Tout le reste est livré à des intriguans, parvenus au maniement des affaires par les passions & les plaisirs honteux d'un maître & de ses maîtresses. Un homme arrive à l'administration, sans la connoître; prend

le premier systême qu'on offre à son caprice; le suit sans l'entendre, avec d'autant plus d'entêtement qu'il y apporte moins de lumieres; renverse tout l'édifice de ses prédécesseurs, pour jetter les fondemens du sien qu'il n'ira pas à hauteur d'appui. Le premier mot de Richelieu ministre, fut : *le conseil a changé de maximes.* Ce mot qui se trouva bon une fois dans la bouche d'un seul homme, peut-être n'est-il pas un des successeurs de Richelieu qui ne l'ai dit ou pensé. Tous les hommes publics ont la vanité, non-seulement de mesurer le faste de leur dépense, de leur ton & de leur air, à la hauteur de leur place; mais aussi d'enfler l'opinion qu'ils ont de leur esprit, par l'influence de leur autorité.

Quand une nation est grande & puissante, que doivent être ceux qui la gouvernent? La cour & le peuple le disent, mais en deux sens bien opposés. Les ministres ne voient dans leur place, que l'étendue de leurs droits; le peuple n'y voit que l'étendue de leur devoirs. Le peuple a raison; parce qu'enfin les devoirs & les droits de chaque gouverne-

ment, devroient être réglés par les besoins & les volontés de chaque nation. Mais ce principe de droit naturel n'est point applicable à l'état social. Comme les sociétés, quelle que soit leur origine, sont gouvernées presque toute par l'autorité d'un seul homme, les mesures de la politique sont subordonnées au caractere des princes.

Qu'un roi soit foible & changeant, son gouvernement variera comme ses ministres, & sa politique avec son gouvernement. Il aura tour à tour des ministres aveugles, éclairés, fermes, légers, fourbes ou sinceres, durs ou humains, enclins à la guerre ou à la paix; tels en un mot que la vicissitude des intrigues les lui donnera. Un tels gouvernement n'aura ni systême, ni suite dans sa politique. Avec un tel gouvernement, tous les autres ne pourront asseoir des vues & des mesures constantes. La politique alors ne peut qu'aller selon le vent du jour & du moment; c'est-à-dire, selon l'humeur du prince. On ne doit avoir que des intérêts momentanés & des liaisons subordonnées à l'instabilité

du ministere, sous un regne foible & changeant.

Mais le sort des nations & l'intérêt politique sont bien différens dans les gouvernemens républicains. Là, comme l'autorité réside dans la masse ou dans le corps du peuple, il y a des principes & des intérêts publics qui dominent dans les négociations. Il ne faut pas alors borner l'étendue d'un systême à la durée d'un ministere, ou à la vie d'un seul homme. L'esprit général qui vit & se perpétue dans la nation, est la seule regle des négociations. Ce n'est pas qu'un citoyen puissant, un démagogue éloquent, ne puisse entraîner quelquefois une gouvernement populaire dans un écart politique; mais on en revient aisément. Là, les fautes sont des leçons, comme les succès. Ce sont de grands événemens, & non des hommes, qui font époque dans l'histoire des républiques. Il est inutile de vouloir surprendre un traité de paix ou d'alliance par la ruse ou par l'intrigue, avec un peuple libre. Ses maximes le ramenent toujours à ses intérêts permanens, & tous

les engagemens y cedent à la loi suprême. Là, c'est le salut du peuple qui fait tout, tandis qu'ailleurs c'est le bon plaisir du maître.

Ce contraste de maximes politiques a rendu suspectes ou odieuses les constitutions populaires à tous les souverains absolus. Ils ont craint que l'esprit républicain n'arrivât jusqu'à leurs sujets, dont tous les jours ils appésantissent de plus en plus les fers. Aussi s'apperçoit-on d'une conspiration secrette entre toutes les monarchies, pour détruire & sapper insensiblement les états libres. Mais la liberté naîtra du sein de l'oppression. Elle est dans tous les cœurs: elle passera, par les écrits publics, dans les ames éclairées; & par la tyrannie, dans l'ame du peuple. Tous les hommes sentiront enfin, & le jour du réveil n'est pas loin, ils sentiront que la liberté est le premier don du ciel, comme le premier germe de la vertu. Les instrumens du despotisme en deviendront les destructeurs; & les ennemis de l'humanité, ceux qui semblent aujourd'hui n'être armés que pour la combattre, combattront pour sa défense.

CHAPITRE IV.

Guerre.

La guerre est de tous les tems & de tous les pays, comme la société; mais l'art militaire ne se trouve que dans certains siecles & chez quelques peuples. Les Grecs l'instituerent, & vainquirent toutes les forces de l'Asie. Les Romains le perfectionnerent, & conquirent le monde. Ces deux nations, dignes de commander à toutes les autres, puisqu'elles s'éleverent par le génie & la vertu, durent leur supériorité à l'infanterie, où l'homme seul est dans toute sa force. Les phalanges & les légions menerent par-tout la victoire sur leurs pas.

Lorsque la mollesse, plutôt que l'industrie, eut fait prévaloir la cavalerie dans les armées, Rome perdit de sa gloire & de ses succès. Malgré la discipline de ses troupes, elle ne put résister à des nations barbares qui combattoient à pied.

Cependant ces hommes demi-sauvages, qui avec les seules armes & les seu-

les forces de la nature, avoient soumis l'empire le plus étendu & le plus policé de l'univers, ne tarderent pas à changer aussi leur infanterie en cavalerie. Celle-ci fut proprement appellée *la bataille*, ou l'armée. Toute la noblesse, qui possédoit seule les terres & les droits, ces apanages de la victoire, voulut monter à cheval; & la populace esclave fut laissée à pied, presque sans armes & sans honneur.

Dans un temps où le cheval faisoit la distinction du gentilhomme; où l'homme n'étoit rien, & le chevalier étoit tout, où les guerres n'étoient que des irruptions, & les campagnes qu'une journée; où l'avantage étoit dans la célérité des marches: alors la cavalerie décidoit du sort des armées. Durant le treizieme & le quatorzieme siécles, l'Europe n'avoit, pour ainsi dire, que de la cavalerie. L'adresse & la force des hommes ne se montroient plus à la lutte, au ceste, dans l'exercice des bras & dans tous le muscles du corps; mais dans les tournois, à manier un cheval, à pousser un lance au galop. Ce genre de guerre, plus convenable à des tartares errans qu'à

des sociétés fixes & sédentaires, étoit un des vices du gouvernement féodal. Une race de conquérans, qui portoit par-tout ses droits dans son épée; qui mettoit sa gloire & son mérite dans ses armes, qui n'avoit d'autre occupation que la chasse, ne pouvoit guère aller qu'à cheval, avec tout cet attirail d'orgueil & d'empire dont un esprit grossier devoit la surcharger. Mais des troupes qu'une cavalerie pesamment armée, que pouvoient-elles pour attaquer & défendre des châteaux & des villes, où l'un étoit gardé par des murs & de eaux.

C'est cette imperfection de l'art militatre qui fit durer pendant des siecles une guerre sans interruption, entre la France & l'Angleterre. C'est faute de combattans qu'on combattoit sans cesse. Il falloit des mois pour assembler, pour armer, pour mener en campagne des troupes qui n'y devoient rester que des semaines. Les rois ne pouvoient convoquer qu'un certain nombre de vassaux, & à des temps marqués. Les seigneurs n'avoient droit d'appeller à leur banniere que quelques tenanciers,

à de certaines conditions. Les formes & les regles emportoient tout le temps à la guerre, comme elles consument tout l'argent dans les tribunaux de justice. Enfin les François, las d'avoir éternellement à repousser les Anglois, semblables au cheval qui implore le secours de l'homme contre le cerf, se laisserent imposer le joug & le fardeau qu'ils portent aujourd'hui. Les rois leverent, à leur solde, des troupes toujours subsistantes. Charles VII, après avoir chassé les Anglois avec des mercénaires, quand il licencia son armée, conserva neuf mille hommes de cavalerie & seize mille hommes d'infanterie.

Ce fut-là l'origine de l'abaissement de la noblesse, & de l'accroissement de la monarchie; de la liberté politique de la nation au-dehors, mais de sa servitude civile au-dedans. Le peuple ne sortit de la tyrannie féodale, que pour tomber un jour sous le despotisme des rois: tant le genre humain semble né pour l'esclavage! Il fallut assigner des fonds à la solde d'une milice; & les impôts devinrent arbitraires, illimités, comme le nombre des soldats.

Ceux-ci furent distribués dans les differentes places du royaume, sous prétexte de couvrir les frontieres contre l'ennemi; mais, au fond, pour contenir & opprimer les sujets. Les officiers, les commandans, les gouverneurs, furent des instrumens toujours armés contre la nation même. Ils cesserent de se regarder, eux & leurs soldats, comme des citoyens de l'état, dévoués uniquement à la défense des biens & des droits du peuple. Ils ne connurent plus dans le royaume que le roi, prêts à égorger, en son nom, leurs peres & leurs freres. Enfin la milice nationale ne fut plus qu'une milice royale.

L'invention de la poudre, qui demanda de grandes dépenses & de grands préparatifs, des forges, des magasins, des arsenaux, mit plus que jamais les armes dans la dépendance des rois, & acheva de donner l'avantage à l'infanterie sur la cavalerie. Celle-ci prêtoit au feu de l'autre le flanc de l'homme & du cheval. Un cavalier démonté, étoit un homme nul ou perdu; un cheval sans guide, portoit le trouble & le désordre par tous les rangs. L'ar-

tillerie & la mouſqueterie faiſoient dans les eſcadrons, un ravage plus difficile à réparer que dans les battaillons. Enfin les hommes pouvoient s'acheter & ſe diſcipliner à moins de frais que les chevaux : c'eſt ce qui fit que les rois eurent aiſément des ſoldats.

C'eſt ainſi que l'innovation de Charles VII, funeſte à ſes ſujets, du moins pour l'avenir, préjudicia, par ſon exemple, à la liberté de tous les peuples de l'Europe. Chaque nation eut beſoin de ſe tenir en défenſe contre une nation toujours armée. La politique, s'il y en eût eu dans un temps où les arts, les lettres & le commerce n'avoient point encore ouvert la communication entre les peuples, la politique étoit que les Princes euſſent attaqué tous à la fois celui qui s'étoit mis dans un état de guerre continuel. Mais au lieu de l'obliger à poſer les armes, ils les prirent eux-mêmes. Cette contagion gagna d'autant plus vîte, qu'elle paroiſſoit le ſeul remede au danger d'une invaſion, le ſeul garant de la ſécurité des nations.

Cependant on manquoit par-tout des

connoissances nécessaires pour discipliner une infanterie, dont l'importance commençoit à se faire sentir. La maniere de combattre que les Suisses avoient employée contre les Bourguignons, les avoit rendus aussi fameux que formidables. Avec de pesantes épées & de longues hallebardes, ils avoient toujours renversé les chevaux & les hommes de la milice féodale. Impénétrables eux-mêmes, marchant en colonnes épaisses, ils abattoient tout ce qui les attaquoit, tout ce qu'ils rencontroient. Chaque Puissance voulut avoir des soldats. Mais les Suisses sentant le besoin qu'on avoit de leurs bras, & se faisant acheter trop cher, il fallut se résoudre à s'en passer, & composer par-tout une infanterie nationale, pour ne pas dépendre de ces troupes auxiliaires.

Les Allemands furent les premiers à recevoir une discipline qui ne demandoit que la force du corps & la subordination des esprits. Sortis d'une terre féconde en hommes & en chevaux, ils atteignirent presque à la réputation de l'infanterie Suisse, sans perdre l'avantage de leur cavalerie.

Les

Les François, plus vifs, adopterent avec plus de peine & de lenteur un genre de milice qui contraignoit tous les mouvemens, & qui sembloit exiger plus de patience que de fougue. Mais le goût de l'imitation & de la nouveauté prévalut chez une nation légere, sur cette vanité qui est amoureuse de ses usages.

Les Espagnols, malgré l'orgueil qu'on leur reproche, enchérirent sur les Suisses, en perfectionnant la discipline de ce peuple guerrier. Ils composerent une infanterie qui fut tour à tour la terreur & l'admiration de l'Europe.

A mesure que l'infanterie augmentoit, cessoient par-tout l'usage & le service de la milice féodale, & la guerre s'étendoit de plus en plus. La constitution nationale n'avoit guere permis durant des siecles aux différens peuples, de franchir les barrieres de leurs états pour aller s'égorger. La guerre ne se faisoit que sur les frontieres, entre les peuples limitrophes. Quand la France & l'Espagne eurent essayé leurs armes à l'extrémité la plus reculée de l'Italie, il ne fut plus possible de convoquer le ban & l'arriere-ban des nations, parce que ce n'étoient

pas réellement les peuples qui se faisoient la guerre, mais les rois avec leurs troupes, pour la gloire de leur personne ou de leur famille, sans aucun égard au bien de leurs sujets. Ce n'est pas que les princes ne tâchassent d'engager dans leurs querelles l'orgueil national des peuples; mais uniquement pour affoiblir ou pour soumettre cette indépendance, qui luttoit encore dans quelques corps, contre l'autorité absolue où ils s'étoient élevés par degrés.

Toute l'Europe fut en combustion. On vit les Allemands en Italie, les Italiens en Allemagne; les François dans l'une & l'autre de ces régions; les Turcs devant Naples & devant Nice; les Espagnols tout à la fois en Afrique, en Hongrie, en Italie, en Allemagne, en France, & dans les Pays-Bas. Toutes ces nations, en aiguisant, en trempant leurs mains dans leur sang, se formerent dans la science de se battre & de se détruire avec un ordre, une mesure infaillibles.

La religion mit aux prises les Allemands contre les Allemands, les François contre les François, mais sur-tout la Flandre avec l'Espagne. C'est dans les

marais de la Hollande qu'échoua toute la fureur d'un roi bigot & despote, d'un prince superstitieux & sanguinaire, de deux Philippes & d'un duc d'Albe. C'est dans les Pays-bas qu'on vit une république sortir des gibets de la tyrannie & des bûchers de l'inquisition. Après que la liberté eut rompu ses chaînes, qu'elle eut trouvé son asyle dans l'Océan, elle éleva ses ramparts sur le continent. Les Hollandois imaginerent les premiers l'art de fortifier les places, tant le génie & la création appartiennent aux ames libres. Leur exemple fut imité par-tout. Les grands états n'avoient besoin que de fortifier leurs frontieres. L'Allemagne & l'Italie, partagées entre plusieurs princes, furent hérissées d'un bout à l'autre de fortes citadelles. On n'y voyage point sans trouver chaque soir des portes fermées & des ponts-levis à l'entrée des villes.

Tandis que la Hollande avoit perfectionné l'art de bâtir, d'attaquer & de défendre des places, la Suede formoit, pour ainsi dire, la science militaire des campagnes. Gustave Adolphe posséda supérieurement l'art de la guerre, que les

autres nations ont possédé par intervalle, mais que les Allemands ont toujours conservé comme un apanage de leur climat. Ailleurs il reste encore des soldats; mais l'Allemagne seule a des généraux.

Louis XIV avança singuliérement cet art, qui s'exerçoit depuis cent ans. L'esprit humain doit à ce Monarque l'usage des habits uniformes, de porter la bayonnette au bout du fusil, de servir l'artillerie avec avantage, de donner enfin au fer & au feu l'action la plus meurtriere.

Le Roi de Prusse a créé seul un nouvel art de discipliner les armées, de commander des batailles, & de les gagner lui-même. Ce prince, qu'une autre nation auroit encore mieux servi, & sans doute mieux loué qu'il n'a pu l'être de la sienne; ce roi, qui, depuis Alexandre, n'a point eu son égal dans l'histoire pour l'étendue & la variété des talens; lui qui, sans avoir été formé par des Grecs, a su former des Lacédémoniens; enfin, ce roi qui mérita, plus que tout autre, d'attacher son nom à son siecle, comme un titre de grandeur & de rivalité avec les plus beaux siecles; le Roi

de Prusse a changé les principes de la guerre, en donnant, en quelque sorte, l'avantage aux jambes sur les bras; c'est-à-dire, que par la rapidité de ses évolutions & la célérité de ses marches, il a toujours surpassé ses ennemis, lors même qu'il ne les a pas vaincus. Toutes ces nations de l'Europe ont été forcées de prendre ses leçons pour ne pas subir son joug. Il aura la gloire, puisque ç'en est une, d'avoir élevé la guerre à un degré de perfection, dont elle ne peut heureusement que descendre.

Ce n'est pas à lui, c'est à Louis XIV qu'il faut attribuer cette excessive multiplication de troupes, qui nous offrent le spectacle de la guerre jusques dans le sein de la paix. A l'exemple de ce Monarque, qui tint toujours sur pied de nombreuses levées, tous les princes de l'Europe, grands ou petits, ont eu des corps de troupes, souvent plus onéreux aux sujets par les frais de leur solde, qu'utiles pour la défense de l'état. Quelques-uns des plus habiles ont mis ces troupes à la solde des grandes puissances; &, par un double avantage, ils ont su tirer beaucoup d'argent pour un sang

qui étoit toujours vendu ſans être jamais verſé.

On parle des ſiecles de barbarie du gouvernement féodal ; & cependant la guerre étoit alors un état violent, un temps d'orage : aujourd'hui, c'eſt preſque un état naturel. La plupart des gouvernements ſont ou deviennent militaires. La perfection même de la diſcipline en eſt une preuve. La ſûreté dans les campagnes, la tranquillité dans les villes, ſoit que les troupes y paſſent ou qu'elles y ſéjournent ; la police qui regne autour des camps & dans les places de garniſon, annoncent bien que les armes ont un frein, mais que tout eſt ſoumis au pouvoir des armes.

Si l'on réprime la licence & le brigandage du ſoldat, les peuples paient cher cette ſécurité, par la levée des taxes & des milices. Ce n'eſt pas uniquement par les batailles que les guerres ſont funeſtes : un million d'hommes tués ou perdus eſt peu de choſe auprès de cent millions d'ames que peut contenir l'Europe. Mais ce million eſt la fleur de la population, l'élite de la jeuneſſe, l'ame de la réproduction, le nerf de l'in-

dustrie & du travail. Mais pour entretenir & recruter ce million de soldats, il faut surcharger toutes les classes de la société qui, refoulant les unes sur les autres, écrasent la derniere, la plus nécessaire, celle des cultivateurs. L'accroissement des impôts & la difficulté des recouvremens, font mourir de faim & de misere ces mêmes familles, qui sont les meres & les nourrices des atteliers & des armées.

Second inconvénient : augmentation de soldats, diminution de courage. Peu d'hommes naissent propres à la guerre. Si l'on en excepte Lacédémone & Rome, où des citoyens, des femmes libres enfantoient des soldats ; où les enfants s'endormoient & s'éveilloient au bruit des fanfares & des chansons guerrieres ; où l'éducation dénaturoit les hommes, faisoit d'eux des êtres d'une nouvelle espece, tous les peuples n'ont jamais eu qu'un petit nombre de braves. Aussi, moins on en leve, plus ils valent. Autrefois chez nos peres, moins policés & plus forts que nous, les armées étoient beaucoup moins nombreuses que les nôtres, & les guerres plus décisives. Il fal-

loit être noble ou riche pour faire le service militaire. C'étoit un droit, un honneur que de prendre les armes. On ne voyoit ſous les drapeaux que des volontaires. Les engagements finiſſoient avec la campagne. Un homme qui n'auroit pas aimé la guerre pouvoit s'en retirer. D'ailleurs, il y avoit plus de cette chaleur de ſang & de cette fierté de ſentimens qui fait le vrai courage. Aujourd'hui, quelle gloire de ſervir des Deſpotes qui meſurent les hommes à la toiſe, les priſent par leur paie, les enrôlent par force ou par ſubtilité, les retiennent, les congédient comme ils les ont pris, ſans leur conſentement! Quel honneur d'aſpirer au commandement des armées, ſous la maligne influence des Cours, où l'on donne & l'on ôte tout pour rien, où l'on éleve & l'on dégrade par caprice des hommes ſans mérite & ſans crimes! Auſſi, hormis les empires naiſſans & les momens de criſes, plus il y a de ſoldats dans un état, plus la nation s'affoiblit; & plus un état s'affoiblit, plus on multiplie les ſoldats.

Troiſieme inconvénient : la multiplication de la milice achemine au deſpo-

tisme. Les troupes nombreuses, les places fortes, les magasins & les arsenaux peuvent empêcher les invasions; mais en préservant un peuple des irruptions d'un conquérant, ils ne le sauvent pas des attentats d'un despote. Tant de soldats ne font que tenir à la chaîne des esclaves tout faits. L'homme le plus foible est alors le plus fort. Comme il peut tout, il veut tout. Par les seules armes, il brave l'opinion & force les volontés. Avec des soldats, il leve des impôts; avec des impôts, il leve des soldats. Il croit exercer & manifester sa puissance en détruisant ce qu'il a créé; mais il travaille dans le néant & pour le néant. Il refond perpétuellement sa milice, sans jamais retrouver une force nationale. C'est en vain qu'il arme des bras toujours levés sur la tête du peuple; si ses sujets tremblent devant ses troupes, ses troupes fuiront devant l'ennemi. Mais alors la perte d'une bataille est celle d'un royaume. Tous les cœurs aliénés volent d'eux-mêmes sous un joug étranger, parce qu'avec un conquérant il reste de l'espérance, & qu'avec un despote on ne sent que la crainte. Quand les progrès du

gouvernement militaire ont amené le despotisme, alors il n'y a plus de nation. Les troupes sont bientot insolentes & détestées ; les familles se dessechent & dépérissent dans la stérilité de la misere & du libertinage. L'esprit de désunion & de haine gagne entre tous les états, alternativement corrompus & flétris. Les corps se trahissent, se vendent, se dépouillent, & se livrent tour-à-tour les uns les autres aux verges du despote. Il les crible tous, il les vanne, il les pressure dans sa main, les dévore & les anéantit. Telle est la fin de cet art de la guerre, qui mene au gouvernement militaire. Voyons quelle est l'influence de la marine.



CHAPITRE V.

MARINE.

LES anciens nous ont transmis presque tous les arts, qui sont ressuscités avec les lettres ; mais nous l'emportons sur eux dans la marine militaire. Tyr &

Sydon, Carthage & Rome, n'ont presque vu que la Méditerrannée; & pour courir cette mer, il ne falloit que des radeaux, des galeres & des rameurs. Les combats alors pouvoient être sanglans; mais l'art de la construction & de l'armement des flottes ne devoit pas être savant. Pour traverser de l'Europe en Afrique, il ne falloit, pour ainsi dire, que des bateaux plats, qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains, car ce furent presque les seuls peuples qui rougirent la mer de leur sang Les Athéniens & les républiques de l'Asie firent heureusement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuses eurent laissé la terre & la mer à des brigands & à des pirates, la marine resta durant douze siecles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces essaims de barbares, qui dévorerent le cadavre & le squelette de Rome, vinrent de la mer Baltique, sur des radeaux ou des pirogues, ravager & piller nos côtes de l'Océan, mais sans s'écarter du continent. Ce n'étoient point des voyages, mais des descentes qui se renouvelloient

chaque jour. Les Danois & les Normands n'étoient point armés en course, & ne savoient guere se battre que sur terre.

Enfin, le hasard ou la Chine donna la boussole à l'Europe, & la boussole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée, montrant aux navigateurs de combien ils s'approchoient ou s'éloignoient du Nord, les enhardit à tenter les plus longues courses, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie & l'astronomie apprirent à mesurer la marche des astres, à fixer par eux les longitudes, & à estimer à-peu-près de combien on avançoit à l'Est ou à l'Ouest. Dès-lors on devoit savoir à quelle hauteur, à quelle distance on se trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoissance des longitudes soit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes, l'une & l'autre eurent bientôt assez hâté les progrès de la navigation, pour faire éclore l'art de la guerre navale. Cependant, elle débuta par des galeres qui étoient en possession de la Méditerranée. La plus fameuse bataille de la marine moderne fut celle de Lépante, qui fut

livrée il y a deux cents ans entre deux cents cinquante galeres des Chrétiens & deux cents soixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé & n'a rien gardé, l'Italie seule avoit construit ce prodigieux armement ; mais alors elle avoit le double du commerce, des richesses, de la population qui lui restent aujourd'hui. D'ailleurs, ces galeres n'étoient ni si longues, ni si larges que celles de nos jours, comme l'attestent encore d'anciennes carcasses qui se conservent dans l'arsenal de Venise. La chiourme consistoit en cent cinquante rameurs, & les troupes n'étoient que de quatre-vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Venise a de plus belles galeres, & moins de puissance sur cette mer qu'elle épouse, & que d'autres sillonnent & labourent.

Mais les galeres étoient bonnes pour des forçats ; il falloit de plus forts vaisseaux pour des soldats. L'art de la construction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II, roi de toutes les Espagnes & des deux Indes, employa tous les chantiers d'Espagne & de Portugal, de Naples & de Sicile, qu'il possédoit

alors, à construire des navires d'une grandeur, d'une force extraordinaires; & sa flotte prit le nom de l'*invincible armada*. Elle étoit composée de cent trente vaisseaux, dont près de cent étoient les plus gros qu'on eût encore vus sur l'Océan. Vingt caravelles, ou petits bâtiments, suivoient cette flotte, voguoient & combattoient sous ses aîles. L'enflure Espagnole du seizieme siecle, s'est prodigieusement appesantie sur une description exagérée & pompeuse de cet armement si formidable. Mais ce qui répandit la terreur & l'admiration il y a deux siecles, serviroit de risée aujourd'hui. Les plus grands de ces vaisseaux ne seroient que du troisieme rang dans nos escadres. Ils étoient si pesamment armés & si mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient presque se remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manœuvre dans des temps orageux. Les matelots étoient aussi lourds que les vaisseaux étoient massifs, les pilotes presqu'aussi ignorants que les matelots.

Les Anglois, qui connoissoient déjà toute la foiblesse & le peu d'habileté de

leurs ennemis sur la mer, se reposerent du soin de leur défaite sur leur inexpérience. Contens d'éviter l'abordage de ces pesantes machines, ils en brûlerent une partie. Quelques-uns de ces énormes galions furent pris, d'autres désemparés. Une tempête survint. La plupart avoient perdu leurs ancres ; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, & jettés, les uns sur les côtes Occidentales de l'Ecosse, les autres sur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette invincible flotte put retourner en Espagne, où son délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une consternation dont la nation ne se releva plus : abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit coûté trois ans de préparatifs, où ses forces & ses revenus s'étoient comme épuisés.

La chûte de la marine Espagnole fit passer le sceptre de la mer aux mains des Hollandois. L'orgueil de leurs anciens tyrans ne pouvoit être mieux puni, que par la prospérité d'un peuple forcé, par l'oppression, à briser le joug des rois. Lorsque cette république levoit la tête hors de ses marais, le reste de l'Europe

étoit plongé dans les guerres civiles par le fanatisme. Dans tous les états, la persécution lui préparoit des citoyens. L'inquisition que la maison d'Autriche vouloit étendre dans les pays de sa domination; les bûchers que Henri II allumoit en France ; les émissaires de Rome que Marie appuyoit en Angleterre : tout concourut à donner à la Hollande un peuple immense de refugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moissons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une subsistance par mer dans le monde entier. Lisbonne, Cadix & Anvers faisoient presque tout le commerce de l'Europe sous un même souverain, que sa puissance & son ambition rendoient l'objet de la haine & de l'envie. Les nouveaux républicains, échappés à sa tyrannie, excités par le ressentiment & le besoin, se firent corsaires, & se formerent une marine aux dépens des Espagnols & des Portugais, qu'ils détestoient. La France & l'Angleterre, qui ne voyoient que l'humiliation de la maison d'Autriche dans les progrès de la république naissante, l'aiderent à garder des conquêtes & des dépouilles dont elles ne connoissoient pas encore

tout le prix. Ainsi les Hollandois s'assurerent des établissements par-tout où ils voulurent porter leurs armes, s'affermirent dans leurs acquisitions avant qu'on pût en être jaloux, & se rendirent insensiblement les maîtres de tout le commerce par leur industrie, & de toutes les mers par la force de leurs escadres.

Les troubles domestiques de l'Angleterre favoriserent quelque temps cette prospérité, sourdement acquise dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwel éveilla dans sa patrie la jalousie du commerce. Elle étoit naturelle à un peuple insulaire. Partager avec lui l'empire de la mer, c'étoit le lui céder. Les Hollandois résolurent de le garder. Au lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils s'exposerent courageusement à la guerre. Ils combattirent long-temps avec des forces inégales; & cette opiniâtreté contre les revers leur conserva du moins une honorable rivalité. La supériorité dans la construction, dans la forme des vaisseaux, donna souvent la victoire à leurs ennemis; mais les vaincus ne firent point de pertes décisives.

Cependant, ces longs & terribles

combats avoient épuisé, du moins rallenti la vigueur des deux nations, lorsque Louis XIV, voulant profiter de leur affoiblissement réciproque, aspira à l'empire des mers. En prenant les rênes de son Royaume, ce prince n'avoit trouvé dans ses ports que huit ou neuf vaisseaux demi-pourris, encore n'étoient-ils ni du premier, ni du second rang. Richelieu avoit su jetter une digue devant la Rochelle, mais non créer une marine, dont Henri IV & son ami Sully devoient pourtant avoir conçu le projet; mais tout ne pouvoit naître à la fois que dans le beau siecle de la nation Françoise. Louis, qui saisissoit, du moins, toutes les idées de grandeur qu'il n'enfantoit pas, établit un conseil de construction dans chacun des cinq ports qu'il ouvrit à la marine royale ou militaire. Il créa des chantiers & des arsenaux. En moins de vingt ans, la France eut cent vaisseaux de ligne.

Ses forces s'essayerent d'abord contre les barbaresques, qui furent châtiés. Ensuite elles firent baisser le pavillon à l'Espagne. De-là, se mesurant avec les flottes, tantôt séparées, tantôt combi-

nées, de l'Angleterre & de la Hollande, presque toujours elles remporterent l'honneur & l'avantage du combat. La premiere défaite mémorable qu'essuya la marine Françoise, en 1692, lorsqu'avec quarante vaisseaux, elle attaqua, vis-à-vis de la Hogue, quatre-vingt-dix vaisseaux Anglois & Hollandois, pour donner à l'Angleterre un roi qu'elle ne vouloit pas, & qui ne souhaitoit pas trop de l'être. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II sentit un plaisir involontaire, en voyant triompher le peuple qui le repoussoit; comme si dans ce moment, l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans son cœur, sur l'ambition du trône. Depuis cette journée, la France vit décliner ses forces navales, qui ne se sont pas rétablies.

L'Angleterre prit dès-lors une supériorité, qui l'a portée au comble de la prospérité. Une nation, qui se voit aujourd'hui la premiere sur toutes les mers, s'imagine aisément qu'elle y a eu toujours de l'empire. Tantôt elle fait remonter sa puissance maritime jusqu'au temps de César; tantôt elle veut avoir

régné ſur l'Océan, du moins au neuvieme ſiecle. Peut-être un jour les Corſes, qui ne ſont rien, quand ils ſeront devenus un peuple maritime, écriront & liront dans leurs faſtes, qu'ils ont toujours dominé ſur la Méditerranée. Telle eſt la vanité de l'homme; il a beſoin d'aggrandir ſon néant dans le paſſé comme dans l'avenir. La vérité ſeule, qui vit avant & après les nations, dit qu'il n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ere Chrétienne juſqu'au ſeizieme ſiecle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas beſoin, tant qu'ils furent les maîtres de la Normandie & des côtes de la France.

Lorſque Henri VIII voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaiſſeaux de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick, mais ſur-tout de Genes & de Véniſe, qui ſavoient ſeules conſtruire & conduire une marine; qui fourniſſoient les navigateurs & les amiraux; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verezani, ces hommes divins, par qui le monde eſt devenu ſi grand. Eliſabeth eut beſoin d'une force navale contre l'Eſpagne. Elle

permit à des citoyens d'armer des vaisseaux, pour courir sur les ennemis de l'état. Cette permission forma des soldats matelots. La reine alla voir un vaisseau qui avoit fait le tour du monde ; elle y embrassa Drake, en le créant chevalier. Elle laissa quarante-deux vaisseaux de guerre à ses successeurs. Jacques I & Charles I, ajouterent quelques navires aux forces navales qu'ils avoient reçues avec le trône ; mais les commandans de cette marine étoient pris dans la noblesse, qui, contente des honneurs, laissoit les travaux à des pilotes. L'art ne faisoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuarts avoit peu de nobles. Les vaisseaux de ligne furent donnés à des capitaines d'une naissance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnerent, ils illustrerent la marine Angloise.

Charles II, en remontant sur le trône, la trouva forte de cinquante-six vaisseaux. Elle s'augmenta sous son regne jusqu'au nombre de quatre-vingt trois bâtimens, dont cinquante huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers

les derniers jours de ce prince. Mais Jacques II, son frere, la rétablit dans son premier éclat, l'éleva même à plus de splendeur. Grand amiral avant d'être roi, il avoit inventé l'art de commander la manœuvre sur les flottes par les signaux des pavillons. Heureux, s'il avoit mieux entendu l'art de gouverner un peuple libre! Quand le prince d'Orange, son gendre, prit sa couronne, la marine Angloise étoit composée de cent soixante-trois vaisseaux de toute grandeur, armés de sept mille canons, & montés par quarante-deux mille hommes d'équipage. Cette force doubla pendant la guerre pour la succession d'Espagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre se croit en état de balancer seule par ses forces navales toute la marine de l'Univers. Cette puissance est sur mer ce qu'étoit Rome sur terre, quand elle tomba de sa grandeur.

La nation Angloise regarde sa marine comme le rempart de sa sûreté, comme la source de ses richesses. C'est, dans la paix comme dans la guerre, le pivot de ses espérances. Aussi leve-t-elle & plus volontiers & plus promptement une

flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépense, aucune ressource de politique pour avoir des hommes de mer.

Elle y emploie d'abord l'attrait des récompenses. Le Parlement, en 1744, déclara que toutes les prises que feroit un vaisseau de guerre, appartiendroient aux officiers & à l'équipage du navire vainqueur. Il accorda de plus cinq livres sterlings de gratification à chaque Anglois qui, dans le combat, se seroit élancé sur le navire ennemi, pris ou coulé à fond. A l'appât du gain, le gouvernement ajoute les voies de la force, si la nécessité l'exige. Dans les temps de guerre, on enleve les matelots de la marine marchande.

Rien n'est plus contraire en apparence à la liberté nationale, que ces coups d'autorité qui frappent à la fois sur les hommes & sur le commerce. Cependant quand ces actes de violence n'ont lieu qu'en conséquence des besoins de la république, on ne peut les regarder comme des attentats contre la liberté, parce qu'ils ont pour objet la sûreté publique, l'intérêt particulier de ceux-mê-

me qui paroissent en être les victimes, que l'état de société exige que chaque volonté particuliere soit soumise à la volonté générale. D'ailleurs, les mariniers reçoivent du gouvernement la même paye qu'ils obtiendroient du négociant; ce qui acheve de justifier cette voie de contrainte, voie qui est toujours la plus utile à l'état. Le matelot n'est à la charge du public que lorsqu'il le sert. Les expéditions en sont plus secrettes & plus promptes; les équipages ne sont jamais oisifs. Enfin, fût-ce un inconvénient, est-il pire que la servitude perpétuelle où les classes tiennent les matelots de toute l'Europe?

La marine est un nouveau genre de puissance, qui doit changer la face du monde. Elle a fait tomber l'ancien système d'équilibre. L'Allemagne, qui tenoit la balance entre les maisons d'Autriche & de Bourbon, l'a cédée à l'Angleterre. C'est cette isle qui dispose aujourd'hui du continent. Comme elle est voisine, par ses vaisseaux, de tous les pays qui tiennent à la mer, elle peut faire du bien & du mal à plus d'états. Elle a donc plus d'alliés, plus de considération

dération & d'influence. C'est elle qui domine en Amérique; parce qu'elle y possede des hommes & des arts, au lieu d'or & de matieres de luxe. Elle seule est le lévier du monde. Voyez comme elle prépare les révolutions, comme elle promene sur ses flottes le destin des nations! On l'accuse de vouloir être seule maîtresse de la mer & du commerce. Cet empire, dont elle pourroit s'emparer pour un moment peut-être, entraîneroit sa perte. La monarchie universelle des mers n'est pas un projet moins vain que celle de la terre.

La France crie & répete qu'il faut établir un équilibre de puissance sur mer; mais on la soupçonne de n'y vouloir point de maîtres, pour n'avoir plus de rivaux sur le continent; du moins elle n'a persuadé jusqu'à présent que l'Espagne. C'est un bonheur pour l'Europe que les forces de la mer fassent une diversion à celles de la terre. Une puissance qui a des côtes à garder, ne peut aisément franchir les barrieres de ses voisins. Il lui faut des préparatifs immenses, des troupes innombrables, des arsénaux

de toute espece ; une double provision de moyens & de ressources, pour exécuter des projets de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande sécurité au-dedans, d'une influence prépondérante au-dehors. Ses guerres ne sont peut-être, ni moins fréquentes, ni moins sanglantes ; mais elle en est moins ravagée, moins affoiblie. Les opérations y sont conduites avec plus de concert, de combinaison, & moins de ces grands effets qui dérangent tous les systêmes. Il y a plus d'efforts, & moins de secousses. Toutes les passions des hommes y sont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés physiques & morales. Quel est-il ? Le commerce.



CHAPITRE VI.

COMMERCE.

SI la navigation eſt née de la pêche, comme la guerre de la chaſſe ; la marine eſt ſortie du commerce. On a d'abord voyagé ſur mer, pour poſſéder ; on a conquis un monde, pour enrichir l'autre. Cet objet de conquête a fondé le commerce ; & pour ſoutenir le commerce, il a fallu des forces navales, qui ſont elles-mêmes le produit de la navigation marchande. Les Phéniciens, ſitués ſur les bords de la mer aux confins de l'Aſie & de l'Afrique, pour recevoir & répandre toutes les richeſſes de l'ancien monde ; les Phéniciens ne fonderent des colonies, ne bâtirent des villes que pour le commerce. A Tyr, ils étoient les maîtres de la Méditerranée ; à Carthage, ils jetterent les fondemens d'une république qui commerça par l'O-

céan sur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs succéderent aux Phéniciens; les Romains aux Carthaginois & aux Grecs : ils furent les maîtres de la mer comme de la terre; mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux en Italie toutes les richesses de l'Afrique, de l'Asie & du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna, pour ainsi dire, à sa source vers l'Orient. C'est là qu'il se fixa, tandis que les Barbares inondoient l'Europe. L'empire fut divisé : les armes & la guerre resterent dans l'Occident; mais l'Italie conserva du moins une communication avec le Levant, où couloient toujours les trésors de l'Inde.

Les croisades épuiserent en Asie toutes les fureurs de zele & d'ambition, de guerre & de fanatisme qui circuloient dans les veines des Européens: mais elles rapporterent en Europe le goût du luxe Asiatique; & elles racheterent par un germe de commerce

& d'industrie, le sang & la population qu'elles avoient coûté. Trois siecles de guerres & de voyages en Orient donnerent à l'inquiétude de l'Europe un aliment dont elle avoit besoin pour ne pas périr d'une sorte de consomption interne : ils préparerent cette effervescence de génie & d'activité qui, depuis, s'exhala & se déploya dans la conquête & le commerce des Indes Orientales & de l'Amérique.

Les Portugais tenterent de doubler l'Afrique, mais pas à pas. Ils s'emparerent successivement de toutes les pointes, de tous les ports qui devoient les conduire au cap de Bonne-Espérance. Ils employerent quatre-vingts ans à se rendre maîtres de toute la côte Occidentale, où finit ce grand cap. En 1497, Vasco de Gama franchit cette barriere; & remontant la côte Occidentale de l'Afrique, il alla, par un trajet de douze cents lieues, aboutir à la côte de Malabar, où devoient fondre les trésors des plus riches pays de l'Asie. Ce fut là le théa-

ure des conquêtes des Portugais.

Tandis que cette nation avoit les marchandises, l'Espagne s'emparoit de ce qui les achete, des mines d'or & d'argent. Ces métaux devinrent non-seulement un véhicule, mais encore une matiere de commerce. Ils attirerent d'abord tout le reste, & comme signe, & comme marchandise. Toutes les nations en avoient besoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouissances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe & de l'argent du Midi de l'Europe changea la face & la direction du commerce, en même temps qu'il en étendit les limites.

Cependant les deux nations conquérantes des deux Indes négligerent les arts & la culture. Pensant que l'or devoit tout leur donner, sans songer au travail qui seul attire l'or; elles apprirent un peu tard, mais à leurs dépens, que l'industrie qu'elles perdoient valoit mieux que les richesses qu'elles acquéroient; & ce fut la Hol-

lande qui leur fit cette dure leçon.

Les Espagnols devinrent ou resterent pauvres avec tout l'or du monde; les Hollandois furent bientôt riches, sans terres & sans mines. C'est une nation au service de toutes les autres, mais qui s'est louée à très-haut prix. Dès qu'elle se fut réfugiée au sein de la mer, avec l'industrie & la liberté, qui sont ses dieux tutélaires, elle s'apperçut qu'elle n'avoit pas même assez de terre pour nourrir le sixieme de sa population. Alors elle jetta les yeux sur la face du globe, se dit à elle-même : » mon domaine est le monde entier; » j'en jouirai par ma navigation & mon » commerce; toutes les terres fourni» ront à ma subsistance; tous les peu» ples à mon aisance. » Entre le Nord & le Midi de l'Europe, elle prit la place de la Flandre, dont elle s'étoit détachée, pour n'appartenir qu'à elle-même. Bruges & Anvers avoient attiré l'Italie & l'Allemagne dans leurs ports; la Hollande devint à son tour l'entrepôt de toutes les puissances, riches ou

pauvres, mais commerçantes. Non contente d'appeller les autres nations, elle alla chez elles acheter de l'une ce qui manquoit à l'autre; apporter au Nord les subsistances du Midi; vendre aux Espagnols des navires pour des cargaisons; échanger sur la Baltique du vin pour du bois. Elle imita les intendans & les fermiers des grandes maisons, qui, par le gain & les profits qu'ils y font, se mettent en état de les acheter tôt ou tard. C'est, pour ainsi dire, aux frais de l'Espagne & du Portugal, que la Hollande vint à bout d'enlever à ces puissances une partie de leurs conquêtes dans les deux Indes, & presque tout le profit de leurs colonies. Elle sut endormir la paresse de ces conquérans superbes, & par son activité, sa vigilance, surprendre la clef de leurs trésors dont elle ne leur laissoit que la cassette qu'elle avoit soin de vuider à mesure qu'ils la remplissoient. C'est ainsi qu'un peuple roturier ruina des peuples gentilshommes, mais au jeu le plus honnête & le plus légitime.

ſoit dans les combinaiſons de la fortune.

Tout favoriſa la naiſſance & les progrès du commerce de la république : ſa poſition ſur les bords de la mer, à l'embouchure de pluſieurs grandes rivieres : ſa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe : ſes liaiſons naturelles avec l'Angleterre & l'Allemagne, qui la défendoient contre la France : le peu d'étendue & de fertilité de ſon terrein qui forçoit ſes habitans à devenir pêcheurs, navigateurs, courtiers, banquiers, voituriers, commiſſionnaires : à vivre, en un mot, d'induſtrie au défaut de domaine. Les cauſes morales ſe joignirent à celles du climat & du ſol, pour établir & hâter ſa proſpérité. La liberté de ſon gouvernement, qui ouvrit un aſyle à tous les étrangers mécontents du leur ; la liberté de ſa religion, qui laiſſoit à toutes les autres un exercice public & tranquille, c'eſt-à dire, l'accord du cri de la nature avec celui de la conſcience, des intérêts avec les

devoirs; en un mot, la tolérance, cette religion universelle de toutes les ames justes & éclairées, amies du ciel & de la terre, de Dieu comme leur pere, des hommes comme leurs freres. Enfin la république commerçante sut tourner à son profit tous les événemens, & faire concourir à son bonheur les calamités & les vices des autres nations; les guerres civiles que le fanatisme allumoit chez un peuple ardent, que le patriotisme excitoit chez un peuple libre; l'ignorance & l'indolence que le bigotisme nourrissoit chez deux peuples soumis à l'empire de l'imagination.

Cette industrie de la Hollande, où se mêla beaucoup de cette finesse politique qui seme la jalousie & les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres puissances. L'Angleterre fut la premiere à s'appercevoir qu'on n'avoit pas besoin de l'entremise des Hollandois pour trafiquer. Cette nation, chez qui les attentats du despotisme avoient enfanté la liberté, parce

qu'ils précéderent la corruption & la mollesse, voulut acheter les richesses par le travail qui en est le contrepoison. Ce fut elle qui la premiere envisagea le commerce, comme la science & le soutien d'un peuple éclairé, puissant & même vertueux. Elle y vit moins une acquisition de jouissances, qu'une augmentation d'industrie; plus d'encouragement & d'activité pour la population, que de luxe & de magnificence pour la représentation. Appellée à commercer par sa situation, ce fut là l'esprit de son gouvernement & le levier de son ambition. Tous ses ressorts tendirent à ce grand objet. Mais dans les autres monarchies, c'est le peuple qui fait le commerce; dans cette heureuse constitution, c'est l'état où la nation entiere: toujours sans doute avec le desir de dominer qui renferme celui d'asservir, mais du moins avec des moyens qui font le bonheur du monde, avant de le soumettre. Par la guerre, le vainqueur n'est guere plus heureux que le vaincu; puisqu'il ne

s'agit entr'eux que de sang & de plaies : mais par le commerce, le peuple conquérant introduit nécessairement l'industrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis, si elle y avoit été, ou qu'il ne garderoit pas, si elle n'y étoit point entrée avec lui. C'est sur ces principes que l'Angleterre a fondé son commerce & sa domination, & qu'elle a réciproquement, & tour à tour, étendu l'un par l'autre.

Les François, situés sous un ciel & sur un sol également heureux, se sont long-tems flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, & presque rien à leur demander. Mais Colbert sentit que, dans la fermentation où se trouvoit de son tems toute l'Europe, il y auroit un gain évident pour la culture & les productions d'un pays qui travailleroit sur celles du monde entier. Il ouvrit des manufactures à tous les arts. Les laines, les soieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or & d'argent acquirent dans les mains des François un rafinement de luxe &

de goût, qui les fit rechercher par-tout de cette noblesse qui possede les plus riches fonds de terre. Pour augmenter le produit des arts, il fallut posséder les matieres premieres, & le commerce direct pouvoit seul les fournir. Les hasards de la navigation avoient donné des possessions à la France dans le nouveau-monde, comme à tous les brigands qui avoient couru la mer. L'ambition de quelques particuliers y avoit formé des colonies, qui s'étoient nourries d'abord & même aggrandies par le commerce des Hollandois & des Anglois. Une marine nationale devoit rendre à la métropole cette liaison naturelle avec ses colons. Le gouvernement éleva donc ses forces navales à l'appui de sa navigation commerçante. La nation dût faire alors un double profit sur la matiere & l'art de ses manufactures. Elle poussa cette branche précaire & momentanée avec une vigueur, une émulation qui devoit laisser long-tems ses rivaux en arriere; & la France jouit encore de sa supé-

riorité sur les autres nations dans tous les arts de luxe & de décoration qui attirent les richesses à l'industrie.

La mobilité naturelle du caractere national, sa frivolité même a valu des trésors à l'état, par l'heureuse contagion de ses modes. Semblable à ce sexe délicat & léger, qui nous montre & nous inspire le goût de la parure, le François domine dans les cours, au moins par la toilette; & son art de plaire est un des secrets de sa fortune & de sa puissance. D'autres peuples ont maîtrisé le monde par ces mœurs simples & rustiques, qui font les vertus guerrieres; lui seul y devoit régner par ses vices. Son empire durera, jusqu'à ce qu'avili sous les pieds de ses maîtres par des coups d'autorité sans principes & sans bornes, il devienne méprisable à ses propres yeux. Alors, avec sa confiance en lui-même, il perdra cette industrie, qui est une des sources de son opulence & des ressorts de son activité. Bientôt il n'aura plus ni

manufactures, ni colonies, ni commerce.

Cette nouvelle ame du monde moral s'est insinuée de proche en proche, jusqu'à devenir comme essentielle à l'organisation ou à l'existence des corps politiques. Le goût du luxe & des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des états. A la vérité, les occupations sédentaires des arts mécaniques rendent les hommes plus sensibles aux injures des saisons, moins propres au grand air, qui est le premier aliment de la vie. Mais enfin, on est encore plus heureux d'énerver l'espece humaine sous les toits des atteliers, que de l'aguerrir sous les tentes, puisque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'est plus un peuple pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force est aujourd'hui du côté des richesses, parce qu'elles ne sont plus le fruit de la conquê-

te, mais l'ouvrage des travaux assidus & d'une vie entiérement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les ames oisives qui jouissent des délices du luxe, au séjour des intrigues & des bassesses, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du peuple; mais ils excitent dans les campagnes, à reproduire, dans les villes maritimes, à naviguer; dans le centre d'un état, à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme est aux prises avec la nature: sans cesse il la modifie, & sans cesse il en est modifié. Les peuples sont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amollissent & dégradent l'espece, elle s'endurcit & se repare dans d'autres. S'il est vrai que l'art la dénature, du moins elle ne se repeuple pas pour se détruire, comme chez les nations barbares des tems héroïques. Sans doute, il est facile, il est beau de peindre les Romains avec le seul art de la guerre, subjuguant tous les autres arts, toutes

les nations voisines ou commerçantes, policées ou féroces; brisant ou méprisant les vases de Corinthe, plus heureux sous les dieux d'argile qu'avec les statues d'or de leurs empereurs de boue. Mais il est encore plus doux & plus beau peut-être de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuses, qui roulent sans cesse autour du globe, pour le défricher & l'approprier à l'homme; agiter par le souffle vivifiant de l'industrie tous les germes reproductifs de la nature; demander aux abymes de l'Océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux soutiens, ou de nouvelles jouissances; remuer & soulever la terre avec tous les leviers du génie; établir entre les deux hémispheres, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volans de communication, qui rejoignent un continent à l'autre; suivre toutes les routes du soleil, franchir les barrieres annuelles, ou passer des tropiques aux poles sous les aîles des vents; ouvrir, en un mot, toutes les sour-

ces de la population & de la volupté, pour les verser par mille canaux sur la face du monde. C'est alors, peut-être, que la divinité contemple avec plaisir son ouvrage, & ne se repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle est l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même esprit qu'avoit Newton pour calculer la marche des astres, il l'emploie à suivre la marche des peuples commerçans qui fécondent la terre. Ses problêmes sont d'autant plus difficiles à résoudre, que les conditions n'en sont pas prises dans les loix invariables de la nature, comme les hypotheses du géometre; mais dépendent des caprices des hommes & de l'instabilité de mille événemens. Cette justesse de combinaisons que devoient avoir Cromwel & Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le despotisme des rois, il la possede, & va plus loin : car il embrasse les deux mondes dans son coup d'œil, & dirige les opérations sur une infinité de rap-

ports, qu'il n'est donné que rarement à l'homme d'état, ou même au philosophe, de saisir & d'apprécier. Rien ne doit échapper à sa vue. Il doit prévoir l'influence des saisons, sur l'abondance, la disette, la qualité des denrées, sur le départ ou le retour des vaisseaux; l'influence des affaires politiques sur celles du commerce; les révolutions que la guerre ou la paix doivent opérer dans le prix & le cours des marchandises, dans la masse & le choix des approvisionnemens, dans la fortune des places & des ports du monde entier; les suites que peut avoir sous la zone torride l'alliance des deux nations du Nord; les progrès, soit de grandeur ou de décadence, des différentes compagnies de commerce; le contre-coup que portera sur l'Afrique & sur l'Amérique la chûte d'une puissance d'Europe dans l'Inde; les stagnations que produira dans certains pays l'engorgement de quelques canaux d'industrie; la dépendance réciproque entre la plupart des branches de com-

merce, & le secours qu'elles se prêtent par les torts passagers qu'elles semblent se faire; le moment de commencer, & celui de s'arrêter dans toutes les entreprises nouvelles: en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la sienne, & de faire sa fortune avec celle de sa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la prospérité générale des hommes. Tels sont les objets qu'embrasse la profession de négociant.

C'est à lui, sur-tout, qu'il appartient d'approfondir le cœur humain, & de traiter avec ses égaux, en apparence, comme s'ils étoient de bonne-foi, mais au fond, comme s'ils n'avoient point de probité. Le commerce est une science qui demande, à la fois, la connoissance des hommes & des choses. La difficulté de la science vient, il faut l'avouer, moins encore de la multiplicité des objets, que de l'avidité de ceux qui la pratiquent. Si l'émulation augmente, le concours des efforts, la jalousie en arrête le succès.

Si l'intérêt est le vice rongeur des professions, que doit-il être pour celle qu'il enfante ? Sa propre faim le dévore lui-même. La passion de l'argent répand dans le commerce une avarice qui rétrécit tout, jusqu'aux moyens d'amasser.

Faut-il accuser ici les commerçans de cette rivalité des gouvernemens, qui gêne l'industrie générale par des prohibitions réciproques; ou la tyrannie de l'autorité, qui, pour gagner sans commerce, gêne toutes les classes de l'industrie par des corporations ? Oui, tous ces corps étouffent l'ame du commerce : la liberté ! Ordonner à l'homme indigent de payer pour travailler, c'est le condamner en même tems à l'oisiveté par l'indigence, à l'indigence par l'oisiveté; c'est diminuer la masse du travail national; c'est appauvrir le peuple pour enrichir le fisc; c'est les anéantir l'un & l'autre.

La jalousie du commerce n'est, entre les états, qu'une conspiration secrette de se ruiner tous, sans qu'au-

cun s'enrichisse. Ceux qui gouvernent les peuples, mettent la même adresse à se défendre de l'industrie des nations, qu'à se garantir des souplesses des grands. Un seul homme, bas & méchant, suffit pour introduire cent contraintes en Europe. Les chaînes s'y multiplient comme les armes destructives. L'art des prohibitions dans le commerce, l'art des extorsions de la finance, ont fait les contrebandiers & les forçats, les douanes & les monopoles, les corsaires & les maltotiers. La terre & l'eau sont couvertes de guérites & de barrieres. Le voyageur n'a point de repos, le marchand point de propriété; l'un & l'autre sont exposés à tous les pieges d'une législation artificieuse, qui seme les crimes avec les défenses, les peines avec les crimes. On se trouve coupable, sans le savoir ni le vouloir: on est arrêté, dépouillé, taxé, sans cesser d'être innocent. Le droit des gens est violé par ses protecteurs; le droit du citoyen par le citoyen; l'homme du prince ne

cesse de tourmenter l'homme de l'état, & le traitant vexe le négociant. Tel est le commerce en temps de paix. Que reste-t-il à dire des guerres de commerce ?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'Ourse, arrache le fer aux entrailles de la terre, qui lui refuse la subsistance ; & qu'il aille le glaive à la main couper les moissons d'un autre peuple ; la faim, qui n'ayant point de loix, n'en peut violer aucune, semble excuser ses hostilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, & peut faire subsister plusieurs états du superflu de ses richesses, quel intérêt l'excite à déclarer la guerre à d'autres nations industrieuses ; à les empêcher de naviguer & de travailler ; en un mot, à leur défendre de vivre sous peine de mort ? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche exclusive de commerce, un droit de péche & de navigation à titre de propriété, comme si la mer devoit

être divisée en arpens de même que la terre ? Sans doute on voit le motif de ces guerres ; on sait que la jalousie de commerce n'est qu'une jalousie de puissance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même, & d'en condamner une autre à l'oisiveté, parce qu'elle s'y dévoue ?

Des guerres de commerce : quel mot contre nature ! Le commerce alimente, & la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guerre ; mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une nation gagne sur une autre dans le commerce, est un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux : dans la guerre, c'est une perte pour l'une & pour l'autre ; car le pillage, & le fer, & le feu, n'engraissent ni les terres, ni les hommes. Les guerres de commerce sont d'autant plus funestes, que par l'influence actuelle de la mer sur la terre, & de l'Europe sur les trois autres parties du monde, l'embrasement

ment devient général ; & que les dissensions de deux peuples maritimes répandent la discorde chez tous leurs alliés, & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes & toutes les mers rougies de sang & couvertes de cadavres ; les foudres de la guerre tenant d'un pole à l'autre, entre l'Afrique, l'Asie & l'Amérique, sur l'Océan qui nous sépare du nouveau-monde, sur la vaste étendue de la mer Pacifique : voilà ce qu'on a vu dans les deux dernieres guerres, où toutes les puissances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des secousses & frappé de grands coups. Cependant la terre se dépeuploit de soldats, & le commerce ne la repeuploit pas ; les campagnes étoient desséchées par les impôts, & les canaux de la navigation n'arrosoient pas l'agriculture. Les emprunts de l'état ruinoient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices usuraires pronostics des banqueroutes. Les nations même victorieuses succomboient sous

le faix de conquêtes ; & s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver, s'anéantissoient, pour ainsi dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres, qui vouloient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie ; recevoient & souffroient des insultes plus flétrissantes que les défaites d'une guerre ouverte.

Quel systême insensé que ces guerres de commerce, également nuisibles à toutes les puissances qui les font, sans être avantageuses aux états qui n'y sont point compris ; que ces guerres où les matelots sont changés en soldats, & les vaisseaux marchands en corsaires ; où les métropoles & les colonies souffrent de l'interruption de leurs échanges, & de la cherté réciproque de leurs denrées !

Quelle source d'abus politiques que ces traités de commerce, qui deviennent autant de semences de guerre ! ces privileges exclusifs qu'une nation obtient chez une autre pour un trafic de luxe, ou pour un approvisionne-

ment de subsistance ! La liberté générale de l'industrie & du commerce : voilà le seul traité qu'une nation maritime devroit établir chez elle, & négocier chez les autres. Ce peuple seroit le bienfaiteur du genre humain. Plus il y auroit de travail sur la terre, de vaisseaux sur la mer, plus il lui reviendroit de ces jouissances qu'il recherche & par des traités & par des guerres. Car il n'y a point de progrès de richesses dans un pays, s'il n'y a point d'industrie chez ses voisins. Ceux-ci ne peuvent acquérir que par des matiéres d'échange, ou qu'avec de l'or & de l'argent. Mais on n'a ni métaux, ni ouvrages précieux, sans commerce & sans industrie ; ni ces deux sources de richesses, sans liberté. L'oisiveté d'une nation nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de travail, ou parce qu'elle les prive des productions d'un pays. L'ordre est interverti par le systême actuel du commerce & de l'industrie.

On retrouve les belles laines d'Espagne dans les troupeaux de l'Angleterre, & les soieries de l'Italie sont cultivées jusques dans l'Allemagne. Le Portugal pourroit perfectionner ses vins, sans le commerce exclusif qu'il en donne à une compagnie protégée. Les montagnes du Nord & du Midi suffiroient pour approvisionner l'Europe de bois ou de métaux, & les plaines en produiroient plus de grains & de fruits. Les manufactures s'éleveroient dans les terres arides, si la circulation y versoit l'abondance des choses communes. On ne laisseroit pas des provinces incultes au milieu d'un état, pour fertiliser des marais mal sains, où, quand la terre vous substante, l'air & la mer vous consument. On ne verroit pas toutes les richesses du commerce dans quelques villes d'un grand royaume, comme on y voit tous les droits & tous les biens du peuple dans quelques familles. La circulation seroit plus vive, & la consommation plus abon-

dante. Chaque province cultiveroit sa production favorite, & chaque famille son petit champ. Sous chaque toit, il naîtroit un enfant de plus pour la navigation & pour les arts. L'Europe deviendroit, comme la Chine, un essaim innombrable de population & d'industrie. Enfin, la liberté du commerce ameneroit insensiblement cette paix universelle, qu'un roi guerrier, mais humain, ne croyoit pas chimérique. L'esprit de calcul & d'intérêt fonderoit le systême du bonheur des nations sur le développement de la raison, qui seroit une sauve-garde des mœurs plus sûre que les fantômes de la superstition. Ces spectres s'envolent à l'âge des passions; mais la raison croît & mûrit avec elles.



CHAPITRE VII.

AGRICULTURE.

LE commerce, qui sort naturellement de l'agriculture, y revient par sa pente & sa circulation : ainsi les fleuves retournent à la mer, qui les a produits par l'exalaison de ses eaux en vapeurs, & par la chûte de ses vapeurs en eaux. La pluie d'or qu'attirent le transport & la consommation des fruits de la terre, retombe enfin sur les campagnes, pour y reproduire tous les alimens de la vie & les matieres de commerce. Sans la culture des terres, tout commerce est précaire, parce qu'il manque des premiers fonds, qui sont les productions de la nature. Les nations qui ne sont que maritimes ou commerçantes, ont bien les fruits du commerce ; mais l'arbre en appartient aux peuples agricoles. L'agriculture est donc la premiere & la véritable richesse d'un état.

C'est ce qu'avoient oublié les Romains, dans l'ivresse de ces conquêtes qui leur avoient donné toute la terre sans la cultiver. C'est ce qu'avoient ignoré les Barbares, qui détruisant par le fer un empire établi par le fer, laisserent à des esclaves la culture des terres, dont ils se réservoient les fruits & la propriété. C'est ce qu'on avoit méconnu, même dans le siecle qui suivit la découverte des deux Indes; soit qu'en Europe on fût trop occupé de guerres, d'ambition ou de religion; soit qu'en effet les conquêtes faites par le Portugal & par l'Espagne au-delà des mers, nous ayant rapporté des trésors sans travail, on se fût contenté d'en jouir par le luxe & les arts, avant de songer à perpétuer ces richesses.

Mais le temps vint, où le pillage cessa faute de pâture. Après qu'on se fut disputé & partagé les terres conquises dans le nouveau monde; il fallut les défricher, & nourrir les colons de ces établissemens. Comme c'étoient des Européens, ils cultivoient pour l'Europe des productions qu'elle n'avoit pas, & lui

demandoient en retour des alimens auxquels l'habitude les avoit naturalisés. A mesure que les colonies se peuplerent, & que leurs productions multiplierent les navigateurs & les manufacturiers, nos terres dûrent fournir un surcroît de subsistance pour un surplus de population; une augmentation de denrées indigenes, pour des objets étrangers d'échange & de consommation. Les travaux pénibles de la navigation, l'altération des alimens par le transport, occasionnant une plus grande déperdition de substances & de fruits; on fut obligé de solliciter, de remuer la terre, pour en tirer une surabondance de fécondité. La consommation des denrées de l'Amérique, loin de diminuer celle des productions d'Europe, ne fit que l'accroître & l'étendre sur toutes les mers, dans tous les ports, dans toutes les villes de commerce & d'industrie. Ainsi les nations les plus commerçantes, dûrent devenir en même tems les plus agricoles.

L'Angleterre eut les premieres idée de ce nouveau systême. Elle l'établit &

le perfectionna par des honneurs & des prix proposés aux cultivateurs. Une médaille fut frappée & adjugée au duc de Bedfort, avec cette inscription : POUR AVOIR SEMÉ DU GLAND. Triptoléme & Cérès ne furent adorés dans l'antiquité, qu'à des titres semblables ; & l'on érige encore des temples & des autels à des moines fainéans ! O Dieu de la nature, tu veux donc que les hommes périssent ! Non : tu as gravé dans les ames généreuses, dans tous les esprits sublimes, dans le cœur des peuples & des rois éclairés, que le travail est le premier devoir de l'homme, & que le premier travail est celui de la terre. L'éloge de l'agriculture est dans sa récompense, dans la satisfaction de nos besoins. *Si j'avois un homme qui me produisît deux épis de bled au lieu d'un*, disoit un monarque, *je le préférerois à tous les génies politiques.* Pourquoi faut-il que ce roi, que ce mot, ne soient qu'une fiction du philosophe Swif! Mais une nation qui produisit de tels écrivains, devoit réaliser cette belle sentence. L'Angleterre doubla le produit de sa culture.

A son exemple, toutes les nations qui connoissoient le prix de l'industrie, la rappellerent à son origine, à sa premiere destination. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, les François, qui, sous le ministere de trois cardinaux, n'avoient guere pu s'occuper d'idées publiques, oserent enfin écrire sur des matieres solides, & d'un intérêt sensible. L'entreprise d'un dictionnaire universel des sciences & des arts, mit tous les grands objets sous les yeux, tous les bons esprits en action. L'esprit des loix parut, & l'horison du génie fut agrandi. L'histoire naturelle d'un Pline François, qui surpassa la Grece & Rome dans l'art de connoître & de peindre la physique; cette histoire, hardie & grande comme son sujet, échauffa l'imagination des lecteurs, & les attacha fortement à des contemplations dont un peuple ne sauroit descendre sans retomber dans la barbarie. En moins de vingt ans, la nation Françoise fut éclairée sur ses intérêts. Elle ouvrit les yeux au gouvernement, & l'agriculture fut, si-non en-

couragée par les récompenſes, du moins protégée par quelques miniſtres.

L'Allemagne a ſenti les bénignes influences de cet eſprit de lumiere qui féconde la terre, & multiplie ſes habitans. Tout le Nord s'eſt mis en mouvement pour faire valoir ſes terres. L'Eſpagne même s'eſt remuée; & faute d'habitans, elle a, du moins, attiré des laboureurs étrangers dans les provinces en friche.

Il eſt ſingulier, & pourtant naturel, que les hommes ne ſoient revenus au premier des arts, qu'après avoir parcouru tous les autres. C'eſt la marche de l'eſprit humain, de ne rentrer dans le bon chemin, que lorſqu'il s'eſt épuiſé dans les fauſſes routes. Il va toujours en avant, & comme il eſt parti de l'agriculture pour ſuivre la carriere du commerce & du luxe, il fait rapidement le tour du cercle, & ſe retrouve enfin dans le berceau de tous les arts, où il s'attache par ce même eſprit d'intérêt qui l'en avoit fait ſortir. Tel homme avide & curieux qui s'expatrie dans ſa jeuneſſe, las de courir le monde, re-

vient vivre & mourir sous le toît de sa naissance.

Tout, en effet, dépend & résulte de la culture des terres. Elle fait la orce intérieure des états; elle y attire les richesses du dehors. Toute puissanee qui vient d'ailleurs que de la terre, est artificielle & précaire, soit dans le physique, soit dans le moral. L'industrie & le commerce qui ne s'exercent pas en premier lieu sur l'agriculture d'un pays sont au pouvoir des nations étrangeres, qui peuvent, ou les disputer par émulation, ou les ôter par envie; soit en établissant la même industrie chez elle; soit en supprimant l'exportation de leurs matieres en nature, ou l'importation de ces matieres en œuvre. Mais un état bien défriché, bien cultivé, produit les hommes par les fruits de la terre, & les richesses par les hommes. Ce ne sont pas les dents du dragon qu'il seme pour enfanter des soldats qui se détruisent, c'est le lait de Junon qui peuple le ciel d'une multitude innombrable d'étoiles.

Le gouvernement doit donc sa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. Les unes sont des meres & des nourrices toujours fécondes ; les autres ne sont que des filles souvent ingrates & stériles. Les villes ne peuvent guère subsister que du superflu de la population & de la reproduction des campagnes. Les places même & les ports de commerce, qui, par leurs vaisseaux semblent tenir au monde entier, qui répandant plus de richesses qu'elles n'en possédent, n'attirent cependant tous les trésors qu'elles versent, qu'avec les productions des campagnes qui les environnent. C'est donc à la racine qu'il faut arroser l'arbre. Les villes ne seront florissantes, que par la fécondité des champs.

Mais cette fertilité dépend moins encore du sol que de ses habitans. l'Espagne & l'Italie même, quoique situées sous le climat le plus favorable à l'agriculture, produisent moins que la France & l'Angleterre, parce que le gouvernement y étouffe la na-

ture de mille manieres. Par-tout où la nation est attachée à sa patrie par la propriété, par la sûreté de ses fonds & de ses revenus, les terres fleurissent & prospérent. Par-tout où les priviléges ne seront pas pour les villes, & les corvées pour les campagnes, on verra chaque propriétaire, amoureux de l'héritage de ses peres, l'accroître & l'embellir par une culture assidue, y multiplier ses enfans à proportion de ses biens, & ses biens à proportion de ses enfans.

L'intérêt du gouvernement est donc de favoriser les cultivateurs, avant toutes les classes oiseuses de la société. La noblesse n'est qu'une distinction odieuse, quand elle n'est pas fondée sur des services réels & vraiment utiles à l'état, comme celui de défendre la nation contre les invasions de la conquête, & contre les entreprises du despotisme. Elle n'est que d'un secours précaire & souvent ruineux, quand après avoir mené une vie molle, licencieuse dans les villes, elle va prêter

une foible défense à la patrie sur les flottes & dans les armées, & revient à la cour mendier pour recompense de ses lâchetés, des places & des honneurs outrageans & onéreux pour les peuples. Le clergé n'est qu'une profession au moins stérile pour la terre, lors même qu'il s'occupe à prier. Mais quand, avec des mœurs scandaleuses, il prêche une doctrine que son exemple & son ignorance rendent doublement incroyable, impraticable, quand, après avoir déshonoré, décrié, renversé la religion par un tissu d'abus, de sophismes, d'injustices & d'usurpations, il veut l'étayer par la persécution : alors ce corps privilégié, paresseux & turbulent, devient le plus cruel ennemi de l'état & de la nation. Il ne lui reste de sain & de respectable, que cette classe de pasteurs, la plus avilie & la plus surchargée, qui, placée parmi les peuples des campagnes, travaille, édifie, conseille, console & soulage une multitude de malheureux.

Les cultivateurs méritent la préfé-

rence du gouvernement, même sur les manufactures & les arts, soit méchaniques, soit libéraux. Honorer & protéger les arts de luxe, sans songer aux campagnes, source de l'industrie qui les a créés & les soutient, c'est oublier l'ordre des rapports de la nature & de la société. Favoriser les arts & négliger l'agriculture, c'est ôter les pierres des fondements d'une pyramide pour enlever le sommet. Les arts méchaniques attirent assez de bras par les richesses qu'ils procurent aux entrepreneurs, par les commodités qu'ils donnent aux ouvriers, par l'aisance, les plaisirs & les commodités qui naissent dans les cités où sont les rendez-vous de l'industrie. C'est le séjour des campagnes qui a besoin d'encouragement pour les travaux les plus pénibles, de dédommagement pour les ennuis & les privations. Le cultivateur est éloigné de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curiosité. Il vit séparé des honneurs & des agrémens de la société. Il ne peut, ni

donner à ses enfans une éducation civile sans les perdre de vue, ni les mettre dans une route de fortune qui les distingue & les avance. Il ne jouit point des sacrifices qu'il fait pour eux lorsqu'ils sont élévés loin de ses yeux. En un mot, il a toutes les peines de la nature; mais en a-t-il les plaisirs, s'il n'est pas soutenu par les soins paternels du gouvernement? Tout est onéreux & humiliant pour lui, jusqu'aux impôts, dont le nom seul rend quelquefois sa condition méprisable à toutes les autres.

Les arts libéraux attachent par le talent même, qui en fait une sorte de passion; par la considération qu'ils réfléchissent sur ceux qui s'y distingue. On ne peut admirer les ouvrages qui demandent du génie, sans estimer & rechercher les hommes doués de ce don précieux de la nature. Mais l'homme champêtre, s'il ne jouit en paix de ce qu'il possede & qu'il recueille; s'il ne peut cultiver les vertus de son état, parce qu'on lui en ôte les dou-

ceurs; si les milices, les corvées & les impôts viennent lui arracher son fils, ses bœufs & ses grains, que lui restera-t-il, qu'à maudire le ciel & la terre qui l'affligent? Il abandonnera son champ & sa patrie.

Un gouvernement sage ne sauroit donc, sans se couper les veines, refuser ses premieres attentions à l'agriculture. Le moyen le plus prompt & le plus actif de la feconder, c'est de favoriser la multiplication de toutes les especes de productions, par la circulation la plus libre & la plus illimitée.

Une liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend en même tems un peuple agricole & commerçant; elle étend les vues du cultivateur sur le commerce, les vues du négociant sur la culture; elle lie l'un à l'autre par des rapports suivis & continus. Tous les hommes tiennent ensemblent aux campagnes & aux villes, les provinces se connoissent & se fréquentent. La circulation des denrées

amene vraiment l'âge d'or, où les fleuves de lait & de miel coulent dans les campagnes. Toutes les terres sont mises en valeur. Les prés favorisent le labourage, par les bestiaux qu'ils engraissent; la culture des bleds encourage celle des vins, en fournissant une subsistance toujours assurée à celui qui ne seme, ni ne moissonne; mais plante, taille & cueille.

Prenez un systême opposé. Entreprenez de régler l'agriculture & la circulation de ses produits par des loix particulieres: que des calamités! L'autorité voudra non-seulement tout voir, tout savoir, mais tout faire, & rien ne se fera. Les hommes seront conduits comme leurs troupeaux & leurs grains; ils seront ramassés en tas, & dispersés au gré d'un despote, pour être égorgés dans les boucheries de la guerre, ou pour dépérir inutilement sur les flottes & dans les colonies. La vie d'un état en deviendra la mort. Ni les terres, ni les hommes ne pourront prospérer; & les états marche-

ront promptement à leur dissolution, à ce démembrement, qui est toujours précédé du massacre des peuples & des tyrans. Que deviendront alors les manufactures ?



CHAPITRE VIII.

MANUFACTURES.

LEs arts naissent de l'agriculture, lorsqu'elle est portée à ce dégré d'abondance & de perfection, qui laisse aux hommes le loisir d'imaginer & de se procurer des commodités ; lorsqu'elle produit une population assez nombreuse pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre. Alors il faut nécessairement qu'un peuple devienne ou soldat, ou navigateur, ou fabricant. Dès que la guerre a émoussé la rudesse & la férocité d'une nation robuste ; dès qu'elle a circonscrit à-peu-près l'étendue d'un empire, les bras qu'elle exerçoit aux armes doivent manier la rame, les cordages,

le ciseau, la navette, tous les outils, en un mot, du commerce & de l'industrie : car la terre qui nourrissoit tant d'hommes sans leur secours, n'a pas besoin qu'ils reviennent à la charrue. Comme les arts ont toujours une contrée, une asyle, où ils s'exercent & fleurissent en paix, il est plus aisé d'aller les y rechercher & de les attirer, que d'attendre chez soi leur naissance & leurs progrès de la lenteur des siécles & de la faveur du hasard qui préside aux découvertes du génie. Aussi toutes les nations industrieuses de l'Europe ont-elles pris la plus riche partie de leurs arts en Asie. C'est là que l'invention paroît être aussi ancienne que le genre humain.

La beauté, la fécondité du climat y engendra de tous tems, avec l'abondance de tous les fruits, une population nombreuse. La stabilité des empires y fonda les loix & les arts, enfans du génie & de la paix. La richesse du sol y produisit le luxe, créateur des jouissances de l'industrie.

L'Inde & la Chine, la Perse & l'Egypte posséderent avec tous les trésors de la nature, les plus brillantes inventions de l'art. La guerre y a souvent détruit les monuments du génie ; mais ils y renaissent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces essaims laborieux, que l'aquillon des hivers fait périr dans les ruches, & qu'on voit se reproduire au printems avec le même amour du travail & de l'ordre ; certains peuples de l'Asie, malgré les invasions & les conquêtes des Tartares, ont toujours conservé les arts du luxe avec ses matériaux.

Ce fut dans un pays successivement conquis par les Scythes, les Romains & les Sarrasins, que les nations de l'Europe, qui n'avoient pu être civilisées ni par le christianisme, ni par les siécles, retrouverent les sciences & les arts qu'ils ne cherchoient point. Les croisés épuiserent leur fanatisme, & perdirent leur barbarie à Constantinople. C'est en allant au tombeau de leur Dieu, né dans une crêche & mort sur une croix,

qu'ils prirent le goût de la magnificence, du faste & des richesses. Ils rapporterent la pompe Asiatique dans les cours de l'Europe. L'Italie, d'où la religion dominoit sur les autres contrées, adopta la premiere une industrie utile à ses temples, aux cérémonies de son culte, à ces spectacles qui nourrissent la dévotion par les sens, quand elle s'est une fois emparée de l'ame. Rome chrétienne, qui avoit emprunté ses rites de l'Orient, devoit en tirer ce qui les soutient, l'éclat des richesses.

Venise, qui avoit des vaisseaux sous l'étendart de la liberté, ne pouvoit manquer d'industrie. Les Italiens éleverent des manufactures, & furent long-tems en possession de tous les arts, même quand la conquête des deux Indes eut fait déborder en Europe les trésors du monde entier. La Flandre tira ses métiers de l'Italie, l'Angleterre eut les siens de la Flandre, & la France emprunta son industrie de toutes les nations. Elle

acheta des Anglois le métier à bas, qu'il travaille dix fois plus vîte que l'aiguille. Les doigts que ce métier faisoit reposer, se consacrerent à la dentelle qu'on déroba aux Flamands. Paris surpassa les tapis de Perse & les tentures de Flandre, par ses desseins & ses teintures; les glaces de Venise par la transparence & la grandeur. La France apprit à se passer de l'Italie, pour une partie de ses soies; & de l'Angleterre, pour les draps. L'Allemagne a gardé, avec les mines de fer & de cuivre, la supériorité dans l'art de fondre, de tremper & de travailler ces métaux. Mais l'art de polir & de façonner toutes les matieres qui peuvent entrer dans les decorations du luxe & dans les agrémens de la vie, semble appartenir aux François; soit qu'ils trouvent dans la vanité de plaire, les moyens d'y réussir par tous les dehors brillans, soit qu'en effet la grace & l'aisance accompagnent partout un peuple vif & gai, qui possède le goût par un instinct naturel.

Toute

Toute nation agricole doit avoir des arts pour employer ses matieres, & doit augmenter ses productions pour entretenir ses artisans. Si elle ne connoissoit que les travaux de la terre, son industrie seroit bornée dans ses causes, ses moyens & ses effets. Avec peu de desirs & de besoins, elle feroit peu d'efforts, elle employeroit moins de bras, travailleroit moins de tems. Elle ne sauroit accroître ni perfectionner la culture. Si cette nation avoit à proportion plus d'arts que de matieres, elle tomberoit à la merci des étrangers, qui ruineroient ses manufactures, en faisant baisser le prix de son luxe & monter le prix de sa subsistance. Mais quand un peuple agricole réunit l'industrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de son existence & de sa conservation, tous les germes de sa grandeur & de sa prospérité. C'est à ce peuple qu'il est donné de pouvoir tout ce qu'il veut, & de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'est plus favorable à la liber-

té, que les arts. Elle est leur élément, & ils sont, par leur nature, cosmopolites. Un habile artiste peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les talens fuyent par-tout l'esclavage, que des soldats trouvent par-tout. Les protestans chassés de la France par l'intolérance ecclésiastique, s'ouvrirent un refuge dans tous les états civilisés de l'Europe; & des prêtres bannis de leur patrie, n'ont eu d'asyle nulle part, pas même dans l'Italie, berceau du monachisme & de l'intolérance.

Les arts multiplient les moyens de fortune, & concourent, par une plus grande distribution de richesses, à une meilleure répartition de la propriété. Alors cesse cette inégalité excessive, fruit malheureux de l'oppression, de la tyrannie & de l'engourdissement de toute une nation.

Les manufactures contribuent au progrès des lumieres & des sciences. Le flambeau de l'industrie éclaire à la fois un vaste horison. Aucun art n'est

isolé ; la plupart ont des formes, des modes, des instruments, des élémens qui leur sont communs. La méchanique seule a dû prodigieusement étendre l'étude des mathématiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des sciences, se sont développées avec les progrès des arts& des métiers. Les mines, les moulins, les draperies, les teintures, ont agrandi la sphere de la physique & de l'histoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir, qui dépend tout entier des arts libéraux. Dès que l'architecture admet des ornemens au-dehors, elle attire la décoration au-dedans. La sculpture & la peinture travaillant aussi-tôt à l'embellissement à l'agrément des édifices. L'art du dessin s'empare des habits & des meubles. Le crayon, fertile en nouveautés, varie à l'infini ses traits & ses nuances sur les étoffes & les porcelaines. Le génie de la pensée & de la parole, médite à loisir les chef-d'œuvres de la poésie & de l'éloquence, ou ces heureux systêmes de la politique &

de la philosophie, qui rendent aux peuples tous leurs droits, aux souverains toute leur gloire, celle de régner sur les esprits & sur les cœurs, sur l'opinion & sur la volonté par la raison & l'équité.

C'est alors que les arts enfantent cet esprit de société, qui fait le bonheur de la vie civile, qui délasse des travaux sérieux par des repas, des spectacles, des concerts, des entretiens par toute sorte de divertissemens agréables. L'aisance donne à toutes les jouissances honnêtes, un air de liberté qui lie & mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaisirs qui font sa récompense. Chaque citoyen, assuré de sa subsistance par le produit de son industrie, vaque à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie, avec ce repos de l'ame qui mene au doux sommeil. Ce n'est pas que la cupidité ne fasse beaucoup de victimes; mais encore moins que la guerre ou que la superstition, fléaux continuels des peuples oisifs.

Après la culture des terres, c'est donc celle des arts qui convient le plus à l'homme. L'une & l'autre font aujourd'hui la force des états policés. Si les arts ont affoibli les hommes, ce sont donc les peuples foibles qui subjuguent les forts; car la balance de l'Europe est dans les mains des nations artistes.

Depuis que l'Europe est couverte de manufactures, l'esprit & le cœur humain semblent avoir changé de pente. Le desir des richesses est né par-tout de l'amour du plaisir. On ne voit plus de peuple qui consente à être pauvre, parce que la pauvreté n'est plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire? les arts tiennent lieu de vertus sur la terre. L'industrie peut enfanter des vices; mais, du moins elle bannit ceux de l'oisiveté, qui sont mille fois plus dangereux. Les lumieres étouffant par degrés toute espece de fanatisme, tandis qu'on travaille par besoin de luxe on ne s'égorge point par superstition. Le sang humain, du moins, n'est jamais versé sans une apparence

d'intérêt; & peut-être la guerre ne moissonne-t-elle que ces hommes violens & féroces, qui, dans tous les états, naissent ennemis & pertubateurs de l'ordre, sans autre talent, sans autre instinct que celui de détruire. Les arts contiennent cet esprit de dissension, en assujettissant l'homme à des travaux assidus & réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens & des espérances de jouir, même aux plus basses une sorte de considération & d'importance, par l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier, à l'âge de quarante ans, a plus valu d'argent à l'état, qu'une famille entiere de serfs cultivateurs n'en rendoit autrefois au gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aisance dans un village, que vingt châteauxde vieux barons chasseurs ou guerriers n'en rendoient dans une province.

S'il est vrai que dans l'état actuel du monde, les peuples les plus industrieux doivent être les plus heureux & les plus puissans; soit que dans des guerres

inévitables, ils fournissent par eux-mêmes, ou qu'ils achetent par leurs richesses, plus de soldats, de munitions & de forces maritimes ou terrestres; soit qu'ayant un plus grand intérêt à la paix, ils évitent ou terminent les querelles par des négociations; soit que dans les défaites, ils réparent plus promptement leurs pertes à force de travail; soit qu'ils jouissent d'un gouvernement plus doux, plus éclairé, malgré les instruments de corruption & de servitude que la mollesse du luxe prête à la tyrannie; si les arts, en un mot, civilisent les nations, un état doit chercher tous les moyens de faire fleurir les manufactures.

Ces moyens dépendent du climat qui, dit Polybe, forme la figure, la couleur & les mœurs des nations. Le climat le plus tempéré, doit être le plus favorable à l'industrie sédentaire. S'il est trop chaud, il s'oppose à l'établissement des manufactures qui demandent le concours de plusieurs hommes réunis au même ouvrage; il exclut

tous les arts qui veulent des fourneaux ou beaucoup de lumiere. S'il est trop froid, il ne peut admettre les arts qui cherchent le grand air. Trop loin ou trop près de l'Equateur, l'homme est inhabile à différens travaux qui semblent propres à une température douce. Pierre-le-Grand alla vainement chercher dans les états les mieux policés de l'Europe, tous les arts qui pouvoient humaniser sa nation; depuis cinquante ans, aucun de ces germes de vie n'a pu prendre racine au milieu des glaces de la Russie. Tous les artistes y sont étrangers, & meurent bientôt avec leur talent & leur travail, s'ils veulent y sejourner. En vain les Protestans que Louis XIV perfécuta dans sa vieillesse, comme si cet âge étoit celui des prescriptions, apporterent les arts & les métiers chez tous les peuples qui les accueilloient; ils ne purent y faire les mêmes ouvrages qu'en France. L'art dépérit ou déclina dans leurs mains également actives & laborieuses; parce qu'il n'étoit plus

échauffé ou éclairé des mêmes rayons du soleil.

A la faveur du climat pour l'encouragement des manufactures, doit se réunir l'avantage de la situation politique d'un état. S'il est d'une étendue qui ne lui laisse rien à craindre ou à desirer pour sa stabilité : s'il est voisin de la mer, pour l'abord des matieres & l'issue des ouvrages, entre des puissances à mines de fer pour exercer son industrie, & des états à mines d'or pour la payer ; s'il a des nations à droite & à gauche, des ports & des chemin ouverts de toutes parts : cette état aura tous les dehors qui peuvent exciter un peuple à ouvrir des manufactures.

Mais un avantage plus essentiel encore, c'est la fertilité du sol. Si la culture demande trop de bras, elle ne pourra fournir des ouvriers, ou les campagnes se trouveront dépeuplées par les atteliers ; & dès-lors la cherté des denrées diminuera le nombre des métiers, en haussant le prix des ouvrages.

Au defaut de la fécondité des terres, les manufactures veulent au moins la frugalité des hommes. Une nation qui conſommeroit beaucoup de ſubſiſtances, abſorberoit tout le gain de ſon induſtrie. Quand le luxe monte plus vîte & plus haut que le travail, il dépérit dans ſa ſource, il flétrit & deſſeche la ſeve. Quand l'ouvrier veut ſe nourrir & ſe vêtir comme le fabriquant qui l'emploie, la fabrique eſt bientôt ruinée. La frugalité que les républicains obſervent par vertu, les manufacturiers doivent la garder par avarice. C'eſt pour cela peut-être que les arts, même de luxe, conviennent mieux aux républiques qu'aux monarchies : car la pauvreté du peuple dans un état monarchique, n'eſt pas toujours un vif aiguillon d'induſtrie. Le travail de la faim eſt toujours borné comme elle ; mais le travail de l'ambition croît avec ce vice même.

Le caractere national influe beaucoup ſur le progrès des arts de luxe & d'ornement. Un certain peuple eſt pro-

pte à l'invention, par la légéreté même qui le porte à la nouveauté. Ce même peuple est propre aux arts par sa vanité, qui le porte à la parure. Une autre nation moins vive, a moins de goût pour les choses frivoles, & n'aime pas à changer de mode. Plus mélancolique, elle a plus de pente aux débauches de la table, à l'ivrognerie qui la délivre de ses ennemis. L'une de ces nations doit mieux réussir que sa rivale dans les arts de décoration, elle doit primer sur elle chez tous les autres peuples qui recherchent les mêmes arts.

Après la nature, c'est le gouvernement qui fait prospérer les fabriques. Si l'industrie favorise la liberté nationale, à son tour la liberté doit favoriser l'industrie. Les privileges exclusifs sont les ennemis des arts & du commerce, que la concurrence seule peut encourager. C'est encore une espece de monopole que le droit d'apprentissage & le prix des maîtrises. Cette sorte de privilege qui favorise les corps de métier, c'est-à-dire, de petites com-

munautés aux dépens de la grande, est nuisible à l'état. En ôtant aux gens du peuple la liberté de choisir la profession qui leur convient, on remplit toutes les professions de mauvais ouvriers. Celles qui demandent le plus de talent, sont exercées par les mains qui ont le plus d'argent; les plus viles & les moins cheres, tombent souvent à des gens nés pour exceller dans un art distingué. Les uns & les autres, dans un métier dont ils n'ont pas le goût, négligent l'ouvrage & perdent l'art: les premiers, parce qu'ils sont au-dessous: les seconds, parce qu'ils se sentent au-dessus. Mais l'exemption des maîtrises produit la concurrence des ouvriers, & dès-lors l'abondance & la perfection des ouvrages.

On peut mettre en question, s'il est utile de rassembler les manufactures dans les grandes villes, ou de les disperser dans les campagnes? Le fait a décidé la question. Les arts de premiere nécessité, sont restés où ils sont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de

la matiere. Les forges sont près des mines, les toiles près des chanvres. Mais les arts compliqués d'industrie & de luxe, ne sauroient habiter les campagnes. Dispersez dans un vaste territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, & vous perdez Genève avec tous ses métiers qui la font vivre. La perfection des étoffes veut qu'elles se fabriquent dans une ville, où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux desseins, l'art de filer les laines, les soies, à l'art de tirer l'or & l'argent. S'il faut dix-huit mains pour former une épingle, par combien d'arts & de métiers a dû passer un habit galonné, une veste brodée ? Comment trouver au fond d'une province intérieure & centrale, l'attirail immense des arts qui servent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une cour ? Reléguez donc, ou retenez dans les campagnes les arts innocens & simples qui vivent isolés; fabriquez dans les provinces les draps communs qui habillent le peuple. Etablissez

entre la capitale & les autres villes une dépendance réciproque de besoins ou de commodités; des matieres & des ouvrages. Mais encore n'établissez rien, n'ordonnez rien; laissez agir les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'industrie: vous aurez des manufactures; vous aurez une grande population.



CHAPITRE IX.

POPULATION.

LE monde a-t-il été plus peuplé dans un temps que dans autre? C'est ce qu'on ne peut savoir par l'histoire; parce que la moitié du globe habité n'a point eu d'historiens, & que la moitié de l'histoire est pleine de mensonges. Qui jamais a fait ou pu faire le dénombrement des habitans de la terre? Elle étoit, dit-on, plus féconde dans sa jeunesse. Mais où est-ce siecle d'or? Est-ce quand un sable aride

sort du lit des mers, & vient s'épurer aux rayons du soleil? est-ce alors que le limon produit les végétaux, & l'animal & l'homme? Mais toute la terre doit avoir été successivement couverte par l'Océan. Elle a donc toujours eu, comme l'individu de toutes les especes, une enfance foible & stérile, avant de parvenir à l'âge de sa fécondité. Tous les pays ont été long-temps morts sous les eaux, incultes sous les sables & les marécages déserts, sous les ronces & les forêts, jusqu'à ce que le germe de l'espece humaine ayant par hasard été jettée dans ces frontieres & ces solitudes sauvages, ait défriché, changé, peuplé la terre. Mais toutes les causes de la population étant subordonnées aux loix physiques qui gouvernent le monde, aux influences du sol & de l'atmosphere qui sont sujettes à mille fléaux; elle a dû varier avec les périodes de la nature, contraires ou favorables à la multiplication des hommes. Cependant, comme le sort de chaque espece semble avoir été

résigné, pour ainsi dire, à ses facultés ; c'est dans l'histoire du développement de l'industrie humaine, qu'il faut chercher en général l'histoire des populations de la terre. D'après cette base de calcul, on doit au moins douter que le monde fût autrefois plus habité, plus peuplé qu'aujourd'hui.

Laissons l'Asie sous le voile de cette antiquité, qui nous la montre de tous tems couverte de nations innombrables, & d'essaims si prodigieux, que, malgré la fertilité d'un sol qui n'a besoin que d'un regard du soleil pour engendrer toutes sortes de fruits, les hommes ne faisoient qu'y paroître, & les générations s'y succédoient par torrens, engloutis par la famine, par la peste, ou par la guerre. Arrêtons-nous à l'Europe, qui semble avoir pris la place de l'Asie, en donnant à l'art tout le pouvoir de la nature.

Pour décider si notre continent étoit anciennement plus habité que de nos jours, il suffit d'examiner s'il étoit plus cultivé. Reste-t-il parmi nous quelque

race de plantations abandonnées? Quelle côte abordable, quelle terre accessible n'a pas aujourd'hui ses habitans? Si l'on découvre quelques ruines d'anciennes villes, c'est sous les fondemens des villes aussi grandes. Mais quandmême l'Italie&l'Espagne auroient beaucoup déchu de leur antique population, combien tous les autres états de l'Europe n'ont-ils pas augmenté le nombre de leurs habitans. Cette multitude de peuples que César comptoit dans la Gaule, qu'étoit-ce autre chose que des especes de nations sauvages, plus redoutables par leurs noms que par leur nombre? Tous ces Bretons, qui furent subjugués dans leur isle, par deux légions Romaines, étoient-ils beaucoup plus nombreux, que les Corses actuels? A la vérité la Germanie devoit être, ce semble, extrêmement peuplée, puisqu'elle soumit seule, dans l'espace de trois ou quatre siécles, la plus belle moitié de l'Europe. Mais observez que ce fut la population d'un terrein décuple, qui s'empara d'un pays rempli, de nos jours, par trois ou quatre nations;

que ce ne fut point par le nombre de ses vainqueurs, mais par la défection de ses sujets, que l'empire Romain fut détruit & subjugué. Dans cette étonnante révolution, croyez que les nations conquérantes ne firent jamais la vingtieme partie des nations conquises; parce que les unes attaquoient avec la moitié de leur population, & les autres ne se défendoient qu'avec le centieme de leurs habitants. Mais un peuple qui combat tout entier pour lui-même, plus fort que dix armées de princes ou de rois.

Au reste, ces guerres longues & cruelles, qui remplissent l'histoire ancienne, détruisent l'excessive population qu'elles semblent annoncer. Si, d'un côté, les Romains travailloient à réparer au-dedans les vuides que la victoire faisoit dans leurs armées, cet esprit de conquête, dont ils étoient dévorés, consumoit au moins les autres nations. A peine les avoient-ils soumises, qu'ils les incorporoient dans leurs armées, & les minoient doublement

par les recrues & les tributs. On ſait avec quelle rage les peuples anciens faiſoient la guerre ; que ſouvent, dans un ſiége, une ville ſe jettoit dans les flammes, hommes, femmes, enfans, plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur ; que, dans les aſſauts, tous les habitans étoient paſſés au fil de l'épée ; que, dans les combats, on aimoit mieux périr les armes à la main, que d'être conduit en triomphe dans un eſclavage éternel. Ces uſages barbares de la guerre, ne s'oppoſoient-ils pas à la population ? Si l'eſclavage des vaincus conſervoit des victimes, comme on ne peut en diſconvenir, il étoit, d'un autre côté, peu favorable à la multiplication des hommes, en établiſſant, dans un état, cette extrême inégalité des conditions entre des êtres égaux par la nature. Si la diviſion des ſociétés, en petites peuplades ou républiques, étoit propre à multiplier les familles par la diviſion des terres, elle brouilloit auſſi plus ſouvent les nations entr'elles : & comme ces petits états ſe

touchoient, pour ainsi dire, par une infinité de points, il falloit, pour les défendre, que tous les habitants prissent les armes. Les grands corps résistent au mouvement par leur masse; les petits sont dans un choc perpétuel qui les brise.

Si la guerre détruisoit les populations anciennes, la paix ne les rétablissoit pas toujours. Autrefois, tout étoit sous le despotisme ou l'aristocratie; & ces deux sortes de gouvernemens ne multiplient pas l'espece humaine. Les villes libres de la Grece avoient des loix si compliquées, qu'il en résultoit une dissension continuelle entre les citoyens. La populace même, qui n'avoit point droit de suffrage, ne laissoit pas de faire la loi dans les assemblées publiques, où l'homme de génie avec la parole, pouvoit remuer tant de bras. Et puis, dans ces états, la population tendoit à se concentrer dans la ville, avec l'ambition, le pouvoir, les richesses, tous les fruits & les ressorts de la liberté. Ce n'est pas que les campa-

gnes ne dussent être bien cultivées & bien peuplées, sous un gouvernement démocratique, mais il y avoit peu de démocraties; & comme elles étoient toutes ambitieuses, sans autre moyen de s'agrandir que la guerre, si l'on en excepte Athènes, qui ne parvint encore au commerce que par les armes, la terre ne pouvoit long-tems fleurir & produire des hommes. Enfin, la Grece & l'Italie furent au moins, les seuls pays de l'Europe mieux peuplés qu'aujourd'hui.

Après la Grece, qui repoussa, contint & subjugua l'Asie; après Carthage, qui parut un moment sur les bords de l'Afrique, & retomba dans le néant; après Rome, qui soumit & détruisit tous les peuples connus: où vit-on une population comparable à celle qu'un voyageur trouve aujourd'hui sur toutes les côtes de la mer, le long des grands fleuves, & sur la route des capitales? Que de vastes forêts changées en guérets? Que de moissons flottantes à la place des joncs qui couvroient des marais? Que de peuples policés, qui vi-

vent de poiſſons ſéchés & de viandes boucanées ?

On trouve dans la police, la morale & la politique modernes, des cauſes de propagation qui n'étoient pas chez les anciens : mais on y voit auſſi des obſtacles qui peuvent empêcher ou diminuer, parmi nous, cette ſorte de progrès, qui, dans notre eſpece, doit être le comble de ſa perfectibilité. Car jamais les hommes ne ſeront plus nombreux, s'ils ne ſont plus heureux.

La population dépend beaucoup de la diſtribution des biens-fonds. Les familles ſe multiplient comme les poſſeſſions ; & quand elles ſont trop vaſtes, leur étendue démeſurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire, ne travaillant que pour lui ſeul, conſacre une moitié de ſes terres à ſes revenus, & l'autre à ſes plaiſirs. Tout ce qu'il donne à la chaſſe, eſt doublement perdu pour la culture ; parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrein des hommes, au lieu de nourrir des hommes dans le terrein des bêtes. Il faut des

bois dans un pays, pour la charpente & le chauffage : mais il faut tant d'allées dans un parc ; & des parterres, des potagers ſi grands pour un château? Ici, le luxe, qui, dans ſon étalage, alimente les arts, favoriſe-t-il autant la population des hommes, qu'il pourroit la feconder par un meilleur emploi des terres ? Trop de grandes terres, & trop peu de petites ; premier obſtacle à la population.

Second obſtacle, les domaines inaliénables du clergé. Lorſque tant de propriétés ſeront éternelles dans la même main, comment fleurira la population, qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés ? Quel intérêt a le bénéficier de faire valoir un fonds qu'il ne doit tranſmettre à perſonne ; de ſemer ou de planter pour une poſtérité qui ne ſera pas la ſienne ? Loin de retrancher ſur ſes revenus pour augmenter ſa terre, ne riſquera-t-il pas de détériorer ſon bénéfice, pour augmenter des rentes qui ne ſont pour lui que viageres.

Les substitutions des biens nobles, ne sont pas moins nuisibles à la propagation de l'espece. Elles diminuent à la fois, & la noblesse & les autres conditions. De même que la primogéniture, chez les nobles, sacrifie plusieurs cadets à l'aîné d'une maison, les substitutions immolent plusieurs familles à une seule. Presque toutes les terres substituées tombent en friche, par la négligence d'un propriétaire, qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut disposer, qu'on ne lui a cédés qu'à regret, & qu'on a donnés d'avance à ses successeurs, qui ne doivent pas être ses héritiers, puisqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture & de substitution, est donc une loi qu'on diroit faite à dessein de diminuer la population de l'état.

Des deux premiers obstacles qu'un vice de législation apporte à la multiplication des hommes, en naît une troisieme, qui est la pauvreté du peuple. Par-tout où les paysans n'ont point de propriété fonciere, leur vie est misérable

ble & leur sort précaire. Mal assurés d'une subsistance qui dépend de leur santé, comptant peu sur des forces qu'ils sont obligés de vendre, maudissant le jour qui les a vu naître; ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain croit-on qu'il naît beaucoup d'enfants à la campagne comme il en meurt chaque année autant & plus qu'on n'en voit naître. Les travaux des peres & le lait des meres, sont perdus pour eux & pour leurs enfans. Ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge, à la maturité, qui récompense, par des fruits, toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre, la mere pourroit nourrir son enfant & cultiver son champ, tandis que le pere augmentoit au dehors, du prix de son travail, l'aisance de sa famille. Sans propriété, ces trois êtres languissent du peu que gagne un seul; ou l'enfant périt des travaux de sa mere.

Que de maux naissent d'une législation vitieuse ou défectueuse! Les vices & les fléaux ont une filiation immense;

ils se reproduisent pour tout dévorer, & croissent les uns des autres jusqu'au néant. L'indigence des campagnes produit la multiplication des troupes; fardeau ruineux par sa nature, destructeur des hommes durant la guerre, & des terres durant la paix. Oui, les soldats ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas; parce que chacun d'eux prive l'état d'un laboureur, & le surcharge d'un consommateur oisif ou stérile. Il n'est le défenseur de la patrie, en temps de paix, que par systême funeste, qui, sous prétexte de défense, rend tous les peuples agresseurs. Si tous les états vouloient, & ils le pourroient, laisser à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice; la population, en peu de temps, augmenteroit considérablement dans toute l'Europe, de laboureurs & d'artisans. Toutes les forces de l'industrie humaine s'employeroient à seconder les bienfaits de la nature, à vaincre ses difficultés : tout concourroit à la création, & non à la destruction.

Les déserts de la Russie seroient dé-

frichés, & les champs de la Pologne ne seroient point ravagés. La vaste domination des Turcs seroit cultivée, & la bénédiction de leur prophete se répandroit sur une immense population. L'Egypte, la Syrie & la Palestine, redeviendroient ce qu'elles furent du temps des Phéniciens, des rois pasteurs, des juifs heureux & pacifiques sous des juges. Les montagnes arides de la Sierra-Morena, seroient fécondées, les landes de l'Aquitaine se purgeroient d'insectes & se couvriroient d'hommes.

Mais le bien général est un doux rêve des ames débonnaires. O tendre pasteur de Cambrai ! ô bon abbé de Saint-Pierre ! Vos ouvrages sont faits pour peupler les déserts, non pas de solitaires qui fuient les malheurs & les vices du monde ; mais de familles heureuses, qui chanteroient la magnificence de Dieu sur la terre, comme les astres l'annoncent dans le firmament. C'est dans vos écrits vraiment inspirés, puisque l'humanité est un présent du ciel,

que se trouve la vie & l'humanité. Soyez aimés des rois, ils le seront des peuples.

Un des moyens de favoriser la population, faut-il le dire, c'est de supprimer le célibat du clergé séculier & régulier. L'institution monastique tient à deux époques remarquables dans l'histoire du monde. Environ l'an sept cent de Rome, une nouvelle religion naquit en Orient avec le Messie, & l'empire Romain déclina promptement avec le paganisme. Deux ou trois cents ans après la mort du Messie, l'Egypte & la Palestine se remplirent de moines. Environ l'an sept cent de l'ere chrétienne, une nouvelle réligion parut en Orient, avec Mahomet, & le christianisme refoula dans l'Europe pour s'y concentrer. Trois ou quatre cents ans après s'éleverent une foule d'ordres religieux. Au tems de la naissance du Christ, les livres de David & ceux de la Sybille, annoncerent la chûte du monde, un déluge, ou plutôt un incendie universel, un jugement de tous

les hommes ; & tous les peuples, foulés par la domination des Romains, souhaiterent & crurent la dissolution de toutes choses. Mille ans après l'ére chrétienne, les livres de David & ceux de la Sybille, annoncerent encore le jugement dernier ; & des pénitens féroces & barbares, dans la piété comme dans le crime, vendirent leurs biens pour aller vaincre & mourir sur le tombeau de leur rédempteur. Les nations foulées par la tyrannie du gouvernement féodal, desirerent & crurent encore à la fin du monde.

Tandis qu'une partie des chrétiens frappés de terreur, alloit périr dans les croisades, une autre partie s'ensevelissoit dans les cloîtres. Voilà l'origine de la vie monastique en Europe. L'opinion fit les moines; l'opinion les détruira. Leurs biens resteront dans la société, pour y engendrer des familles. Toutes les heures perdues à des prieres sans ferveur, seront consacrées à leur destination primitive, qui est le travail. Le clergé se souviendra que dans ses

livres sacrés, Dieu dit à l'homme innocent : *procreez & multipliez* ; que Dieu dit à l'homme pécheur : *laboure & travaille*. Si les fonctions du sacerdoce semblent interdire au prêtre les soins d'une famille & d'une terre, les fonctions de la société proscrivent encore plus hautement le célibat. Si les moines défricherent autrefois les déserts qu'ils habitoient, ils dépeuplent aujourd'hui les villes où ils fourmillent. Si le clergé a vécu des aumônes du peuple, il réduit à son tour les peuples à l'aumône. Parmi les classes oiseuses de la société, la plus nuisible est celle qui, par ses principes, doit porter tous les hommes à l'oisiveté ; qui consume à l'autel & l'ouvrage des abeilles & le salaire des ouvriers ; qui allume durant le jour, les lumiéres de la nuit, & fait perdre dans les temples le tems que l'homme doit aux soins de sa maison ; qui fait mander au ciel une subsistance que la terre seule donne ou rend au travail.

C'est encore une des causes de la dépopulation de certains états, que cette

intolérance, qui persécute & proscrit toute autre religion que celle du prince. C'est un genre d'oppression & de tyrannie particulier à la politique moderne; que celui qui s'exerce sur les pensées & les consciences; que cette piété cruelle qui, pour des formes extérieures de culte, anéantit, en quelque sorte Dieu même, en détruisant une multitude de ses adorateurs; que cette impiété plus barbare encore, qui pour des choses aussi indifférentes que doivent paroître des cérémonies de religion, anéantit une chose aussi essentielle que doit l'être la vie des hommes & la population par états. Car on n'augmente point le nombre ni la fidélité des sujets, en exigeant des sermens contraires à la conscience, en contraignant à des parjures secrets, ceux qui s'engagent dans les liens du mariage ou dans les diverses professions du citoyen. L'unité de religion n'est bonne que lorsqu'elle se trouve naturellement établie par la persuasion. Dès que la conviction cesse, un moyen de rendre aux esprits la tranquillité, c'est

de leur laisser la liberté. Lorsqu'elle est égale, pleine & entiere pour tous les citoyens, elle ne peut jamais trouver la paix des familles.

Après le célibat ecclésiastique & le célibat militaire, l'un de profession, l'autre d'usage; il en est un troisiéme de convenance, introduit par le luxe: c'est celui des rentiers viagers. Admirez ici la chaîne des causes. En même tems que le commerce favorise la population par l'industrie de mer & de terre, par tous les objets & les travaux de la navigation, par tous les arts de culture & de fabrique; il diminue cette même population par tous les vices qu'amene le luxe. Quand les richesses ont pris un ascendant général sur les ames, alors les opinions & les mœurs s'altérent par le mélange des conditions. Les arts & les talens agréables, en polissant la société, la corrompent. Les sexes venant à se rapprocher, à se séduire mutuellement; le plus foible entraîne le plus fort dans ses goûts frivoles de parure & d'amusement. La femme devient en-

ſant, & l'homme devient femme. On ne parle, on ne s'occupe que de jouir. Les exercices mâles & robuſtes, qui diſciplinoient la jeuneſſe & la préparoient aux profeſſions graves & périlleuſes, font place à l'amour des ſpectacles, où l'on prend toutes les paſſions qui peuvent efféminer un peuple, quand on n'y voit pas un certain eſprit de patriotiſme. L'oiſiveté gagne dans les conditions aiſées; le travail diminue dans les claſſes occupées. L'accroiſſement des arts multiplie les modes; les modes augmentent les dépenſes; le luxe devient un beſoin; le ſuperflu prend la place du néceſſaire; on s'habille mieux, on vit moins bien; l'habit ſe fait aux dépens du corps. L'homme du peuple connoît la débauche avant l'amour, & ſe mariant plus tard a moins d'enfans, ou des enfans plus foibles; le bourgeois cherche une fortune avant une femme, & perd d'avance, l'une & l'autre dans le libertinage. Les gens riches, mariés ou non, vont ſans ceſſe corrompant les femmes

de tout états, ou débauchant les filles pauvres. La difficulté de soutenir les dépenses du mariage; & la facilité d'en trouver les plaisirs sans en avoir les peines, multiplient les célibataires dans toutes les classes. L'homme qui renonce à être pere de famille, consomme son patrimoine; & d'accord avec l'état, qui lui en double la rente par des emprunts ruineux, il fond plusieurs générations dans une seule; il éteint sa postérité, celle des femmes dont il est payé, & celle des filles qu'il paye. Tous les genres de prostitution s'attirent à la fois. On trahit son honneur & son devoir dans toutes les conditions. La déroute des femmes ne fait que précéder celle des hommes.

Une nation galante ou plutôt libertine, ne tarde pas à être défaite au-dehors, & subjuguée au-dedans. Plus de noblesse, plus de corps qui défende ses droits, ni ceux du peuple; parce que tout se divise & qu'on ne songe qu'à soi. Nul homme ne veut périr seul. L'amour des richesses étant l'unique

appât, l'homme honnête craint de perdre sa fortune, & l'homme sans honneur veut faire la sienne. L'un se retire, l'autre se vend, & l'état est perdu. Tels sont les progrès infaillibles du commerce dans une monarchie. On sait, par l'histoire ancienne, quels sont ses effets dans une république. Cependant il faut, aujourd'hui, porter les hommes au commerce, parce que la situation actuelle de l'Europe, est favorable au commerce, & que le commerce est lui-même favorable à la population.

Mais on demandera si la grande population est utile au bonheur du genre humain? Question oiseuse. Il ne s'agit pas, en effet, de multiplier les hommes pour les rendre heureux; mais il suffit de les rendre heureux, pour qu'ils se multiplient. Tous les moyens qui concourent à la prospérité d'un état, aboutissent d'eux-mêmes à la propagation de ses citoyens. Un législateur qui ne voudroit peupler que pour avoir des soldats, avoir des sujets que pour

soumettre ses voisins, seroit un monstre ennemi de la nature humaine ; puisqu'il ne créeroit que pour détruire. Mais celui qui comme Solon, feroit éclore une république, dont les essaims iroient peupler les côtes désertes de la mer ; celui qui, comme Penn, ordonneroit la cultivation de sa colonie & lui défendroit la guerre : celui-là, sans doute, seroit un Dieu sur la terre. Quand même il ne jouiroit pas de l'immortalité de son nom, il vivroit heureux & mourroit content ; sur-tout s'il pouvoit se promettre de laisser des loix assez sages, pour garantir à jamais les peuples de la vexation des impôts.

CHAPITRE X.

IMPOTS.

L'Impôt peut être défini, le sacrifice d'une partie de la propriété, pour la conservation de l'autre. Il suit de-là qu'il ne doit y avoir d'impôt ni chez les peuples esclaves, ni chez les peuples

sauvages ; parce que les uns n'ont plus de propriété, & que les autres n'en ont pas encore.

Mais lorsqu'une nation jouit d'une propriété qui mérite d'être gardée ; que sa fortune est assez fixe, assez considérable pour exiger des dépenses de gouvernement ; qu'elle a des possessions, un commerce, des richesses capables de tenter la cupidité de ses voisins, pauvres ou ambitieux : alors, pour garantir ses frontieres ou ses provinces, pour protéger sa navigation & maintenir sa police, il lui faut des forces & un revenu. Il est juste & indispensable que les citoyens occupés de quelque maniere que ce soit au bien public, soient entretenus par tous les autres ordres de la confédération.

Il y a eu des pays & des temps où l'on assignoit une portion du territoire pour les dépenses communes du corps politique. Le gouvernement ne pouvant faire valoir, lui-même, des possessions si étendues, étoit obligé de confier ce soin à des administrateurs,

qui les négligeoient ou qui s'en appro-prioient le revenu. Cet usage entraînoit de plus grands inconvéniens encore. Ou le domainedu roi étoit trop considérable pendant la paix, ou il étoit insuffisant pour les temps de guerre. Dans le premier cas, la liberté de la république étoit opprimée par le chef de l'état, & dans le second par les étrangers. Il a donc fallu recourir aux contributions des citoyens.

Ces fonds furent peu considérables dans les premiers temps. La solde n'étoit alors qu'un simple dédommagement donné par l'état à ceux que son service détournoit des travaux & des soins nécessaires à leur subsistance. La récompense consistoit dans cette jouissance délicieuse que nous éprouvons par le sentiment intime de notre vertu, & la vue des hommages qui lui sont rendus par les autres hommes. Ces richesses morales étoient les plus grands trésors des sociétés naissantes; c'étoit une sorte de monnoie qu'il importoit dans l'ordre politique,

autant que dans l'ordre moral, de ne pas altérer.

L'honneur ne tint guere moins lieu d'impôts dans les beaux jours des Grecs que dans les sociétés naissantes. Ceux qui servoient la patrie, ne se croyoient pas en droit de la dévorer. L'imposition mise par Aristide sur toute la Grece, pour soutenir la guerre contre la Perse, fut si modérée, que les contribuables la nommerent eux-mêmes, *l'heureux sort de la Grece.* Quel tems & quels pays, où les taxes faisoient le bonheur des peuples !

Les Romains marcherent à la domination, sans presqu'aucun secours de la part du fisc. L'amour des richesses les eût détournés de la conquête du monde. Le service public fut fait avec désintéressement, après même que les mœurs se furent corrompues.

Sous le gouvernement féodal, il n'y eut point d'impôts. Où les auroit-on pris ? L'homme & la terre étoient la propriété du maître. C'étoit une servitude réelle & une servitude personnelle.

Lorsque le jour commença à luire sur l'Europe, les nations s'occuperent de leur sûreté. Elles fournirent volontairement des contributions, pour réprimer les ennemis domestiques & étrangers : mais ces tributs furent modérés, parce que les princes n'étoient pas encore assez absolus pour les détourner au gré de leurs caprices, ou au profit de leur ambition.

Le nouveau-monde fut découvert, & la passion des conquêtes s'empara de tous les peuples. Cet esprit d'agrandissement ne pouvoit se concilier avec la lenteur des assemblées populaires ; & les souverains réussirent, sans beaucoup d'efforts, à s'approprier plus de droits qu'ils n'en avoient eus. L'imposition des taxes fut la plus importante des usurpations. C'est celle dont les suites ont été les plus funestes.

On n'a pas craint d'imprimer le sceau de la servitude sur le front des hommes, en taxant leur tête. Indépendamment de l'humiliation, est-il rien de plus arbitraire qu'un pareil impôt ?

L'asseoira-t-on sur des déclarations ? Mais il faudroit, entre le monarque & les sujets, une conscience morale qui les liât l'un à l'autre par un mutuel amour du bien général ; ou du moins, une conscience publique qui les rassurât l'un envers l'autre par une communication sincere & réciproque de leurs lumieres & de leurs sentimens. Or, comment établir cette conscience publique, qui serviroit de flambeau, de guide & de frein dans la marche des gouvernemens ?

Percera-t-on dans le sanctuaire des familles, dans le cabinet du citoyen, pour surprendre & mettre au jour, ce qu'il ne veut pas révéler ; ce qu'il lui importe même souvent de ne pas révéler ? Quelle inquisition ! quelle violence révoltante ! Quand même on parviendroit à connoître les ressources de chaque particulier, ne varient-elles pas d'une année à l'autre, avec les produits incertains & précaires de l'industrie ? Ne diminuent-elles pas avec la multiplication des enfans, avec le dépérisse-

ment des forces par les maladies, par l'âge & par le travail? Les facultés de l'humanité, utiles & laborieuses, ne changent-elles pas avec les vicissitudes, que le temps apporte dans tout ce qui dépend de la nature & de la fortune? La taxe personnelle est donc une vexation individuelle, sans utilité commune. La capitation est un esclavage affligeant pour l'homme, sans profit pour l'état.

Après s'être permis l'impôt, qui est la preuve du despotisme, ou qui y conduit un peu plutôt, un peu plus tard, on s'est jetté sur les consommations. Les souverains ont affecté de regarder ce nouveau tribut comme volontaire, en quelque sorte, puisque sa quantité dépend des dépenses que tout citoyen est libre d'augmenter ou de diminuer, au gré de ses facultés & de ses goûts, la plupart factices.

Mais si la taxe porte sur les denrées de premier besoin, c'est le comble de la cruauté. Avant toutes les loix sociales, l'homme avoit le droit de subsister. L'a-t-il perdu par l'établissement des

loix ? Survendre au peuple les fruits de la terre, c'eſt les lui ravir ; c'eſt attaquer le principe de ſon exiſtence, que de lui ravir, par un impôt, les moyens naturels de la conſerver. En preſſurant la ſubſiſtance de l'indigent, l'état lui ôte les forces avec les alimens. D'un homme pauvre, il en fait un mendiant ; d'un travailleur, un oiſif ; d'un malheureux, un ſcélérat : c'eſt-à-dire qu'il conduit un famélique à l'échafaud par la miſere.

Si la taxe porte ſur des denrées moins néceſſaires : que de bras perdus pour l'agriculture & pour les arts, ſont employés, non pas à garder les boulevards de l'empire, mais à hériſſer un royaume d'une infinité de petites barrieres ; à embarraſſer les portes des villes ; à infeſter les chemins & les paſſages du commerce ; à fureter dans les caves, dans les greniers, dans les magaſins ! Quel état de guerre entre le prince & le peuple ; entre le citoyen & le citoyen ! Que de priſons, de galeres, de gibets, pour une foule de

malheureux qui ont été poussés à la fraude, à la contrebande, à la revolte même par l'iniquité des loix fiscales!

L'avidité des souverains s'est étendue des consommations aux marchandises, que les états se vendent les uns aux autres. Despotes insatiables, ne comprendrez-vous jamais que si vous mettez des droits sur ce que vous offrez à l'étranger, il achetera moins cher, il ne donnera que la valeur qui lui sera demandée par les autres nations? Vos sujets fussent-ils seuls propriétaires de la production assujettie aux taxes, ils ne parviendroient pas encore à faire la loi; parce qu'alors on demanderoit en moindre quantité, & que sa surabondance les forceroit à en diminuer le prix, pour en trouver la consommation.

L'impôt sur les marchandises que votre empire reçoit de ses voisins, n'a pas une base plus raisonnable. Leur prix étant réglé par la concurrence des autres peuples, ce seront vos sujets qui payeront seuls les droits. Peut-être ce renchérissement des productions étran-

geres en fera-t-il diminuer l'usage ? Mais si l'on vous vend moins, on achetera moins de vous. Le commerce ne donne qu'en proportion de ce qu'il reçoit. Il n'est au fonds qu'un échange de valeur pour valeur. Vous ne pouvez donc vous opposer aux cours de ces changes, sans faire tomber le prix de vos productions, en rétrécissant leur débit.

Soit que vous mettiez des droits sur les marchandises étrangeres ou sur les vôtres, l'industrie de vos sujets souffrira nécessairement. Il y aura moins de moyens pour la payer & moins de matieres premieres pour l'occuper. Plus la masse des reproductions annuelles diminuera, & plus la somme des travaux diminuera aussi. Alors, toutes les loix que vous pourrez établir contre la mendicité, seront impuissantes ; parce qu'il faut bien que l'homme vive de ce qu'on lui donne, quand il ne peut pas vivre de qu'il gagne.

Mais quelle est donc la forme d'imposition la plus propre à concilier les

intérêts publics avec les droits des citoyens ? C'est la taxe sur la terre. Un impôt est une dépense qui se renouvelle tous les ans pour celui qui en est chargé. Un impôt ne peut donc être assis que sur un revenu annuel : car il n'y a qu'un revenu annuel qui puisse acquitter une dépense annuelle. Or, on ne trouvera jamais de revenu annuel que celui des terres. Il n'y a qu'elles qui restituent chaque année les avances qui leur sont faites, & de plus un bénéfice dont il soit possible de disposer. On commence depuis long-temps à soupçonner cette importante vérité. De bons esprits la porteront un jour à la démonstration ; & le premier gouvernement qui en fera la base de son administration, s'élevera nécessairement à un degré de prospérité inconnue à toutes les nations & à tous les siecles.

Peut-être n'y a-t-il, en ce moment aucun peuple de l'Europe, à qui sa situation permette ce grand changement. Par-tout les impositions si fortes, les dépenses si multipliées, les besoins si

pressans; par-tout le fisc est si obéré, qu'une révolution subite dans la perception des revenus publics, altéreroit infailliblement la confiance & la félicité des citoyens. Mais une politique éclairée & prévoyante tendra, à pas lents & mesurés, vers un but si salutaire. Elle écartera avec courage & avec prudence, tous les obstacles que les préjugés, l'ignorance, les intérêts privés pourroient opposer à un systême d'administration, dont les avantages nous paroissent au dessus de tous les calculs.

Pour que rien ne puisse diminuer les avantages de cette heureuse innovation, il faudra que toutes les terres, indistinctement, soient assujetties à l'impôt. Le bien public est un trésor commun, dans lequel chaque citoyen doit déposer ses tributs, ses services & ses talens. Jamais des noms & des titres ne changeront la nature des hommes & des possessions. Ce seroit le comble de la bassesse & de la folie, de faire valoir les distinctions qu'on

a reçues de ſes peres, pour ſe ſouſtraire aux charges de la ſociété. Toute prééminence qui ne tourneroit pas au profit général, ſeroit deſtructive; elle ne peut être juſte qu'autant qu'elle eſt un engagement formel de dévouer plus particuliérement ſa fortune & ſa vie au ſervice de la patrie.

Si de nos jours, pour la premiere fois, les terres étoient impoſées, ne jugeroit-t-on pas néceſſairement que la contribution doit être proportionnée à l'étendue, & à la fertilité des poſſeſſions? Quelqu'un oſeroit-il alléguer ſes places, ſes ſervices, ſes dignités, pour ſe ſouſtraire aux tributs qu'exige le ſervice public? Qu'ont de commun les taxes avec les rangs, les titres & les conditions? Elles ne touchent qu'aux revenus; & ces revenus ſont à l'état, dès qu'ils ſont néceſſaires à ſe défenſe.

Cependant il ne ſuffit pas que l'impôt ſoit réparti avec juſtice, il faut encore qu'il ſoit proportionné aux beſoins du gouvernement; & ces beſoins ne ſont pas toujours les mêmes. La

La guerre exigea par-tout, & dans tous les siécles, des dépenses plus considérables que la paix. Les peuples anciens y fournissoient par les économies qu'ils faisoient dans des tems de calme. Depuis que les avantages de la circulation & les principes de l'industrie ont été mieux développés, la méthode d'accumuler ainsi les métaux, a été proscrite. On a préféré, avec raison, la ressource des impositions extraordinaires. Tout état qui se les interdiroit, se verroit contraint, pour retarder sa chûte, de recourir aux voies pratiquées à Constantinople. Ce sultan qui peut tout, excepté augmenter ses revenus, est réduit à livrer l'empire aux vexations de ses délégués, pour les dépouiller en suite eux-mêmes de leurs brigandages.

Pour que les taxes ne soient jamais excessives, il faut qu'elles soient ordonnées, réglées & administrées par les représentans des nations. L'impôt a toujours dépendu de la propriété. N'est pas maître du champ, qui ne l'est pas du fruit. Aussi, chez tous les peuples,

les tributs ne furent-ils établis dans leur origine sur les propriétaires, que par eux-mêmes; soit que les terres fussent réparties entre les conquérans; soit que le clergé les eût partagées avec la noblesse; soit qu'elles eussent passé par le commerce & l'industrie entre les mains de la plûpart des citoyens. Par-tout, ceux qui les possédoient, avoient conservé le droit naturel, inaliénable & sacré, de n'être point taxés sans leur consentement. Otez ce principe, il n'y a plus de monarchie, il n'y a plus de nation; il ne reste qu'un despote & un troupeau d'esclaves.

Peuples, chez qui les rois ordonnent aujourd'hui tout ce qu'ils veulent, relisez votre histoire. Vous verrez que vos ayeux s'assembloient, qu'ils délibéroient toutes les fois qu'il s'agissoit d'un subside. Si l'usage en est passé, le droit n'en est pas perdu; il est écrit dans le ciel, qui a donné la terre à tout le genre humain, pour la posséder; il est écrit sur ce champ que vous

ayez pris la peine d'enclore, pour vous en assurer la jouissance; il est écrit dans vos cœurs, où la divinité a imprimé l'amour de la liberté. Cette tête élevée vers les cieux, n'est pas faite à l'image du créateur, pour se courber devant un homme. Aucun n'est plus qu'un autre, que par le choix, que de l'aveu, de tous. Gens de cour, votre grandeur, est dans vos terres, & non aux pieds d'un maître. Soyez moins ambitieux, & vous serez plus riches. Allez rendre la justice à vos vassaux, & vous augmenterez votre fortune, & en augmentant la masse du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du despotisme sous les ruines de toute espece de liberté, de vertu, de sentiment, de propriété? Songez qu'il vous écrasera tous. Autour de ce colosse de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze, qui représentent les nations enchaînées aux pieds d'une statue.

Si le prince a seul le droit des tributs, quoiqu'il n'ait pas intérêt à surcharger & vexer les peuples, ils se-

ront surchargés & vexés. Les fantaisies, les profusions, les entreprises du souverain, ne connoîtront plus de bornes dès qu'elles ne trouveront plus d'obstacles. Bien-tôt une politique fausse & cruelle lui persuadera que des sujets riches deviennent toujours insolens, qu'il faut les ruiner pour les asservir, que la pauvreté est le rempart le plus assuré du trône. Il ira jusqu'à croire que tout est à lui, rien à ses esclaves; & qu'il leur fait grace de tout ce qu'il leur laisse.

Le gourvernement s'emparera de toutes les avenues & les issues de l'industrie, pour la traire à l'entrée & à la sortie, pour l'épuiser dans sa route. Le commerce n'obtiendra de circulation que par l'entremise & au profit de l'administration fiscale. La culture sera négligée par des mercénaires, qui ne peuvent jamais espérer de propriété. La noblesse ne servira & ne combattra que pour une solde. Le Magistrat ne jugera que pour des épices & pour des gages. Les négocians met-

tront leur fortune à couvert, pour la transporter hors d'un pays où il n'y a plus de patrie ni de sûreté. La nation n'étant plus rien, prendra de l'indifférence pour ses rois, ne verra ses ennemis que dans ses maîtres; espérera quelquefois un adoucissement de servitude dans un changement de joug; attendra sa délivrance d'une révolution, & sa tranquillité d'un bouleversement. Après ces mots il faut se taire: mais parlons d'une ressource dont les souverains font une ruine; c'est le crédit public.



CHAPITRE XI.

CRÉDIT PUBLIC.

En général ce qu'on nomme crédit, n'est qu'un délai donné pour payer. Le crédit suppose donc une double confiance; confiance dans la personne qui en a besoin, & confiance dans ses facultés. La premiere est la plus

nécessaire. Il est trop ordinaire qu'un débiteur de mauvaise foi trahisse ses engagemens, quoiqu'il ait assez de fortune pour les remplir, ou qu'il dissipe cette fortune par une conduite peu exacte & peu modérée. Mais l'homme intelligent & juste peut, par des opérations bien combinées, acquérir ou remplacer les moyens qui lui auroient manqué.

Le but du commerce est la consommation; mais avant que les marchandises soient arrivées aux lieux où elles doivent être consommées, il se passe souvent un temps considérable; il y a de grandes dépenses à faire. Réduisez encore le négociant à former ses achats avec de l'argent comptant, & le commerce languira nécessairement. Ceux qui ont à vendre, ceux qui doivent acheter, en souffriront également. De ces convenances est né le crédit entre les membres d'une société, ou même de plusieurs sociétés. Ils different du crédit public, en ce que ce dernier est le crédit

d'une nation considérée comme ne formant qu'un seul corps.

Entre le crédit particulier & le crédit public, il y a cette différence, que l'un a le gain pour but, & l'autre la dépense. Il suit de-là que le crédit est richesse pour les négocians, puisqu'il devient pour eux un moyen de s'enrichir, & qu'il est pour les gouvernemens une cause d'appauvrissement, puisqu'il ne leur procure que la faculté de se ruiner. Un état qui emprunte, aliene une portion de son revenu pour un capital qu'il dépense. Il est donc plus pauvre après ces emprunts, qu'il ne l'étoit avant cette opération funeste.

Malgré la rareté de l'or & de l'argent, les gouvernemens anciens ne connurent pas l'usage du crédit public, même à l'époque des plus funestes crises. On formoit durant la paix un trésor, qui s'ouvroit dans des tems de trouble. Alors, les métaux rentrés dans la circulation, excitoient l'industrie, & rendoient, en quelque

maniere, légeres les calamités inévitables de la guerre. Depuis que la découverte du nouveau-monde a rendu les métaux plus communs, les adminiſtrateurs des empires ſe ſont généralement livrés à des entrepriſes ſupérieures aux facultés des nations qu'ils gouvernoient; & ils n'ont pas craint de charger les générations futures des dettes qu'ils s'étoient permis de contracter. Cette chaîne d'oppreſſion s'eſt prolongée; elle doit lier nos derniers neveux, & s'appéſantir ſur tous les peuples & ſur tous les ſiecles.

L'uſage du crédit public, quoique ruineux pour tous les états, ne l'eſt pas pour tous au même point. Une nation qui a beaucoup de riches productions; dont le revenu entier eſt libre; qui a toujours reſpecté ſes engagemens; qui n'a pas l'ambition des conquêtes; qui ſe gouverne elle-même: une telle nation trouvera de l'argent à meilleur marché, qu'un empire dont le ſol n'eſt pas abondant; qui eſt ſurchargé de dettes; qui en-

treprend au-delà de ses forces ; qui a trompé ses créanciers ; qui a gémi sous un gouvernement arbitraire. Le prêteur, qui dictera nécessairement la loi, en proportionnera toujours la rigueur aux risques qu'il lui faudra courir. Ainsi, un peuple dont les finances sont en désordre, tombera rapidement dans les derniers malheurs, par le crédit public : mais le gouvernement le mieux ordonné y trouvera aussi le terme de sa prospérité.

Mais, disent quelques arithméticiens politiques, n'est-il pas utile aux états d'appeller dans leur sein l'argent des autres nations ? Et les emprunts publics ne produisent-ils pas cet effet important ? Oui, sans doute, on attire les métaux des étrangers par cette voie, comme on l'attiroit en leur vendant une ou plusieurs provinces de l'empire. Peut-être même seroit-il moins déraisonnable de leur livrer le sol, que de le cultiver uniquement pour eux.

Mais si l'état n'empruntoit que de

ses sujets, on ne livreroit pas le revenu national à des étrangers? Non; mais la république énerveroit plusieurs de ses membres pour en engraisser un seul. Ne faut-il pas augmenter les impositions, en raison des intérêts qu'il faut payer, des capitaux qu'il faut rembourser? Les propriétaires des terres, les cultivateurs, tous les citoyens, ne se trouveront-ils pas plus chargés, que si on leur eût demandé directement, & tout d'un coup, les sommes empruntées par le gouvernement? Leur position est la même que s'ils eussent emprunté eux-mêmes, au lieu de faire des économies sur leurs dépenses ordinaires, pour subvenir à une dépense accidentelle.

Mais les papiers publics qui résultant des emprunts faits par le gouvernement, augmentent la masse des richesses circulantes, donnent une grande extension aux affaires, facilitent toutes les opérations. Hommes aveugles! voulez-vous voir tout le vice de votre politique? Poussez-la aussi loin

qu'elle peut aller ; faites emprunter par l'état tout ce qu'il peut emprunter ; accablez-le d'intérêts à payer ; mettez-le ainsi dans la nécessité de forcer tous les impôts : vous verrez qu'avec vos richesses circulantes, bientôt vous n'aurez plus de richesses renaissantes pour vos consommations & pour le commerce. L'argent & les papiers qui le représentent, ne circulent pas d'eux-mêmes, & sans les mobiles qui les mettent en mouvement. Tous ces différens signes ne furent qu'à raison des ventes & des achats qui se font. Couvrez d'or, si vous voulez, l'Europe entiere ; si elle n'a point de marchandises dans le commerce, cet or sera sans activité. Multipliez seulement les effets commerçables, & ne vous embarrassez pas des signes ; la confiance & la nécessité les sauront bien établir sans vous. Gardez-vous, sur-tout, de vouloir les multiplier par des moyens qui diminueroient nécessairement la masse de vos productions renaissantes.

Mais l'usage du crédit public met

une puissance en état de faire la loi aux autres puissances. Ne verra-t-on jamais que cette ressource est commune à toutes les nations ? Si c'est une espece de grand chemin dont vous puissiez vous servir pour aller à votre ennemi, ne pourra-t-il pas s'en servir pour venir à vous ? Le crédit des deux peuples ne sera-t-il pas proportionné à leurs richesses respectives ; & ne se trouveront-ils pas ruinés, sans avoir eu l'un sur l'autre d'autres avantages que ceux dont ils jouissoient indépendamment de tout emprunt ? Quand je vois des monarques & des empires se battre & s'acharner les uns sur les autres, au milieu de leurs dettes, de leurs fonds publics, & de leurs revenus engagés ; il me semble voir, dit un écrivain philosophe, des gens qui s'escriment avec des bâtons dans la boutique d'un fayencier au milieu des porcelaines.

Il y auroit peut-être de la témérité d'assurer que, dans aucune circonstance, le service public ne pourra

exiger l'aliénation d'une portion des revenus publics. Les ſcenes qui agitent la terre ſont ſi variées ; les empires ſont expoſés à de ſi étranges révolutions ; le champ des événemens eſt ſi étendu ; la politique frappe des coups ſi ſurprenans, qu'il n'eſt pas donné à la ſageſſe humaine de tout prévoir, de tout calculer. Mais ici, c'eſt la conduite pratique des gouvernemens qui nous occupe, & non une ſituation bizarre, qui vraiſemblablement ne ſe préſentera jamais.

Tout état qui ne ſera pas détourné de la voie ruineuſe des emprunts par les conſidérations que nous venons de peſer, creuſera lui-même ſa tombe. La facilité d'avoir beaucoup d'argent à la fois jettera un gouvernement dans toutes ſortes d'entrepriſes injuſtes, téméraires, diſpendieuſes ; lui fera hypothéquer l'avenir pour le préſent, & jouer le préſent pour l'avenir. Un emprunt en attirera un autre ; & pour accélérer le dernier, on groſſira de plus en plus l'intérêt.

Ce désordre fera passer le fruit du travail dans quelques maisons oisives. La facilité de jouir sans rien faire, attirera tous les gens riches, tous les hommes vicieux, tous les intrigans dans une capitale, avec un cortege de valets dérobés à la charrue; des filles ravies à l'innocence & au mariage; des sujets de tout sexe voués au luxe; instrumens, victimes ou objets de la mollesse & des voluptés.

La séduction des dettes publiques se communiquera de plus en plus. Dès qu'on peut moissonner sans labourer, tout le monde se jette dans cette espece de négoce, qui est, tout à la fois, lucratif & facile. Les propriétaires & les négocians veulent devenir rentiers. On change son argent en papier d'état, parce que c'est le signe le plus portatif, le moins sujet à l'altération du temps, à l'injure des saisons, à l'avidité des traitans. L'agriculture, le commerce & l'industrie, souffrent de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses. Comme l'é-

tat dépense toujours mal ce qu'il a mal acquis; à mesure que ses dettes s'accumulent, il augmente les impôts pour payer les intérêts. Ainsi toutes les classes actives & fécondes de la société sont dépouillées, épuisées par la classe paresseuse & stérile des rentiers. L'augmentation des impôts fait hausser le prix des denrées, & par-là celui de l'industrie. Dès-lors la consommation diminue, parce que l'exportation cesse aussi-tôt que la marchandise est trop chere pour soutenir la concurrence. Les terres & les manufactures languissent également.

L'impuissance où se trouve alors l'état de faire face à ses engagemens, le réduit à s'en libérer par la voie la plus destructive de la liberté des citoyens & de la puissance du souverain, par la banqueroute. Elle devient enfin nécessaire, cette crise fatale aux empires; qui bouleverse les fortunes; qui dépouille violemment les créanciers, après avoir attiré tous les fonds par des intérêts usuraires, des édits d'emprunts;

qui déshonore le monarque par des faillites cruelles, après des engagemens solemnels; qui trahit les sermens du prince & les droits des sujets; qui perd sans retour la plus sûre base de tout gouvernement, la confiance publique. Telle est la fin des emprunts; jugez par-là de leur principe.



CHAPITRE XII.

BEAUX ARTS ET BELLES-LETTRES.

APrès avoir examiné les pivots & les colonnes de toute société policée, jettons un coup d'œil sur les ornemens & sur la décoration de l'édifice. Ce sont les beaux-arts & les belles-lettres.

Deux peuples célebres s'étoient élevés par des monumens de génie à une gloire qui ne finira jamais, & qui honorera toujours l'espece humaine.

Le christianisme, après avoir détruit en Europe toutes les idoles de l'anti-

quité payenne, conserva quelques arts pour servir de soutien à l'empire de la persuasion, & seconder la prédication de l'évangile. Mais à la place d'une religion embellie, égayée par les divinités riantes de la Grece & de Rome, il érigea des monumens de terreur & de tristesse, conformes aux tragiques événemens qui signalerent sa naissance & ses progrès. Les siecles gothiques nous ont laissé des monumens, où la hardiesse & la majesté respirent à travers les ruines du goût & de l'élégance. Tous ces temples furent bâtis en croix, couverts de croix, remplis de croix, décorés d'images horribles & funebres, d'échafauds, de supplices, de martyrs, de bourreaux.

Que devinrent les arts, condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des spectacles de sang, de mort & d'enfer? Hideux comme leurs modeles; féroces comme les princes & les pontifes qui les employoient; bas & rempans comme les adorateurs

de leurs ouvrages, ils épouvanterent leurs enfans dès le berceau; ils aggraverent les horreurs du tombeau par une perspective éternelle d'ombres effrayantes: ils attristerent la face de la terre.

Enfin le tems vint de diminuer ces échafaudages de la religion & de la police sociale. Les beaux arts retournerent avec les lettres de la Grece en Italie, par la Méditerranée, qui faisoit commercer l'Asie avec l'Europe. Les Huns, sous le nom de Goths, les avoient chassés de Rome à Constantinople; ces mêmes Huns, sous le nom de Turcs, les repousserent de Constantinople à Rome. Cette ville, dont le destin étoit de dominer par la force ou par la ruse, accueillit & ressuscita les arts ensevelis sous des tombeaux antiques.

Des murailles, des colonnes, des statues, des vases, sortirent de la poussieres des siecles & des ruines de l'Italie, pour servir de modele à la régénération des beaux-arts. Le génie, qui

préside au dessin, éleva trois arts à la fois; je veux dire, l'architecture, où la commodité même ordonna les proportions de la symmétrie, qui contribue au plaisir des yeux; la sculpture, qui flatte les rois & récompense les grands hommes; la peinture, qui perpétue le souvenir des belles actions & les soupirs des ames tendres. L'Italie seule eut plus de villes superbes, plus de magnifiques édifices, que tout le reste de l'Europe ensemble. Rome, Florence & Venise enfanterent trois écoles de peintres originaux : tant le génie appartient à l'imagination, & l'imagination au climat. Si l'Italie eût possédé les trésors du Mexique & les productions de l'Asie, combien les arts se seroient encore plus enrichis de la découverte des deux Indes!

Cette région, autrefois féconde en héros, & depuis en artistes, vit refleurir les lettres, compagnes inséparables des arts. Elles étoient étouffées par le barbarisme continuel d'une latinité corrompue & défigurée par la religion.

Un mêlange de théologie Egyptienne, de philosophie Grecque, de poésie Hébraïque : telle étoit la langue latine dans la bouche des moines qui chantoient la nuit, enseignoient le jour des choses & des paroles qu'ils n'entendoient pas.

La mythologie des Romains fit renaître dans la littérature les graces de l'antiquité. L'esprit d'imitation les emprunta d'abord sans choix. L'usage amena le goût, dans l'emploi de ces richesses. Le génie Italien, trop fécond pour ne pas créer, mêla ses hardiesses, ses caprices même aux regles, & aux exemples de ses anciens maîtres ; les fictions de la féerie à celles de la fable. Les mœurs du siecle & le caractere national imprimerent leur teinte aux ouvrages de l'imagination. Pétrarque avoit peint cette beauté virginale & céleste qui servoit de modele aux héroïnes de la chevalerie. Armide fut l'emblême de la coquetterie qui régnoit de son tems en Italie. L'Arioste confondit tous les

genres dans un ouvrage qu'on peut appeller un labyrinthe de poésie, plutôt qu'un poëme. Cet auteur sera dans l'histoire de la littérature, isolé, comme les palais enchantés qu'il a bâtis dans les déserts.

Les lettres & les arts, après avoir traversé les mers, franchirent les Alpes. De même que les croisades avoient apporté les romans orientaux en Italie, les guerres de Charles VIII & de Louis XII transporterent en France quelques germes de bonne littérature. François I, s'il ne fût pas allé disputer le Milanez à Charles-Quint, n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *pere des lettres*; mais ces germes de culture & de lumiere furent noyés dans des guerres de religion. On les recueillit, pour ainsi dire, dans le sang & le carnage; & le temps vint où ils devoient éclorre & fructifier. Le seizieme siecle avoit été celui de l'Italie; le suivant fut celui de la France, qui, par les victoires de Louis XIV, ou plutôt par le génie des grands hommes

qui se rencontrerent en foule sous son regne, mérita de faire une époque dans l'histoire des beaux-arts.

Ainsi qu'en Italie, on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme. Il respira dans le marbre & sur la toile; dans les édifices & les jardins publics, comme dans l'éloquence & la poésie. Tout lui fut soumis, & les arts ingénieux qui dépendent de la main, & ceux qui sont uniquement du domaine de la pensée. Tout sentit son empreinte. Les couleurs visibles de la nature vinrent animer les ouvrages de l'imagination; & les passions humaines vivifierent les passions du crayon. L'homme donna de l'esprit à la matiere, & du corps à l'esprit. Mais qu'on l'observe bien, ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande & puissante par la situation & l'étendue de son empire. L'honneur qui l'élevoit à ses propres yeux, qui la caractérisoit alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur étoit son ame,

son instinct, & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts de génie dans les républiques d'Athenes & de Rome, qui les avoit fait revivre dans celle de Florence; qui les forçoit de germer sur les bords nébuleux & froids de la Tamise.

Que n'eût pas fait le génie en France sous la seule influence des loix, s'il osa de si grandes choses sous l'empire du plus absolu des rois? En voyant ce que le patriotisme a donné d'énergie aux Anglois, malgré l'inactivité du climat, jugez de ce qu'il auroit produit chez les François, où le ciel le plus doux invite un peuple vif & sensible, à créer, jouir! Un pays où l'on trouve, comme autrefois en Grece, des esprits ardens & propres à l'invention, sous un ciel qui les échauffe de ses plus beaux rayons: des bras nerveux, sous un climat où le froid même excite au travail: des provinces tempérées, entre le Nord & le Midi, des ports de mer secondés par des fleuves navigables; des vastes plaines abon-

dantes en grains : des côteaux chargés de pampres & de fruits de toutes les especes : des salines qu'on peut multiplier à son gré : des prairies couvertes de chevaux : des montagnes où croissent les plus beaux bois : par-tout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premieres ressources pour la subsistance, les matieres communes des arts, & les superfluités du luxe. En un mot, le commerce d'Athénes, l'industrie de Corinthe, les soldats de Sparte, & les troupeaux d'Arcanie. Avec tous ces avantages de la Grèce, la France auroit porté les beaux arts aussi loin que cette mere du genie, si elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raison & de la liberté créatrices des grands hommes, souveraines des grands peuples.

Après la supériorité de la législation, il n'a manqué peut-être aux nations modernes, pour égaler les anciennes dans les travaux de l'esprit humain, que des langues plus heureuses. L'Italienne, avec du son, de l'accent & du nombre, a pris tous les caractères de

la poésie & tous les charmes de la musique. Ces deux arts l'ont consacrée aux délices de l'harmonie comme son plus doux organe.

La langue Françoise régne dans la prose. Si ce n'est pas le langage des Dieux, c'est celui de la raison & de la vérité. La prose parle sur-tout à l'esprit dans la philosophie. Elle éclaire ces ames privilégiées de la nature, qui semblent placées entre les rois & les peuples, pour instruire & diriger les hommes. Dans un temps où la liberté n'a plus de tribunes ni d'amphithéatres, pour agiter de vastes assemblées, une langue qui se multiplie dans les livres, qui se fait lire chez toutes les nations, qui sert d'interprête commun à toutes les autres langues, & d'instrumens à toutes sortes d'idées: une langue annoblie, épurée, adoucie, & surtout fixée par le génie des écrivains & la politesse des courtisans, devient enfin universelle & dominante.

La langue Angloise a produit aussi ses poëtes & ses prosateurs qui lui ont

donné un caractère d'énergie & d'audace, propre à l'immortaliser. Qu'on l'apprenne chez tous les peuples qui aspirent à n'être pas esclaves. Ils oseront penser, agir, & se gouverner eux-mêmes. Elle n'est pas la langue des mots, mais celle des idées; & les Anglois n'en ont eu que de fortes. Ce sont eux qui ont dit les premiers, *la Majesté du peuple*; & ce seul mot consacre une langue.

L'Espagnol n'a proprement eu jusqu'à présent, ni poésie ni prose, avec une langue organisée pour exceller dans l'une & dans l'autre. Eclatante & sonore comme l'or pur, sa marche est grave & mesurée, comme la danse de sa nation, elle est noble & décente comme les mœurs de l'antique chevalerie. Cette langue pourra soutenir un rang, acquérir même de la supériorité, lorsqu'elle aura beaucoup d'écrivains, tels que Cervantez & Mariana. Quand son académie aura fait taire l'inquisition avec ses universités; cette langue s'élevera d'elle-même aux grandes idées, aux

ſublimes vérités où l'appelle la fierté naturelle du peuple qui la parle.

Avant toutes les autres langues vivantes, l'Allemand, cette langue mere, originelle & indigene de l'Europe. C'eſt elle qui a formé l'Anglois & même le François par ſon mélange avec la langue latine. Mais peu faite, ce ſemble, pour les yeux & pour des organes polis, elle eſt reſtée dans la bouche du peuple, ſans oſer entrer que bien tard dans les livres. Sa diſette d'écrivains annonçoit un pays où les beaux arts, la poéſie & l'éloquence ne devoient pas fleurir. Mais tout-à coup le génie y a pris ſon eſſor, & des poëtes originaux en plus d'un genre y ſont éclos en aſſez grand nombre, pour entrer en rivalité avec les autres nations.

Les langues ne pouvoient ſe cultiver & ſe polir juſqu'à un certain degré, ſans que les arts de toute eſpece ne ſuiviſſent ce degré de perfection. Auſſi, leurs monumens ſont-ils tellement multipliés en Europe, que la barbarie des

siecles & des peuples à venir, aura de la peine à les détruire entiérement.

Cependant comme l'espece humaine n'est qu'une matiere de fermentations & de révolutions, il ne faut qu'un génie ardent, un enthousiaste, pour mettre de nouveau la terre en combustion. Les peuples de l'Orient ou du Nord soumis au despotisme, sont encore tout prêts à répandre leurs ténebres & leurs chaînes dans toutes l'Europe. Ne suffiroit-il pas d'une irruption des Turcs ou des Africains en Italie, pour y renverser les temples & les palais, pour y confondre dans une ruine générale les idoles de la religion avec les chefs-d'œuvre des arts? Et nous aurions d'autant moins de courage pour défendre des ouvrages de notre luxe, que nous y sommes plus attachés. Une ville qui a coûté deux siecles à décorer, est brûlée & saccagée en un jour. Un Tartare brisera peut-être d'un seul coup de hache, cette statue de Voltaire que Pigalle n'aura pas achevée en dix ans: & nous travaillons encore pour

l'immortalité, vains atomes poussés les uns par les autres dans la nuit d'où nous venons! Peuples, artistes ou soldats, qu'êtes-vous entre les mains de la nature, que le jouet de ses loix, destinés tour à tour à mettre de la poussiere en œuvre, & cette œuvre en poussiere?

Mais c'est par les arts que l'homme jouit de son existence, & qu'il se survit à lui-même. Les siecles d'ignorance ne sortent jamais du néant. Il n'en reste pas plus de trace, après qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu & le temps où ils s'écoulerent, ni graver sur la terre d'un peuple barbare : C'EST ICI QU'IL FUT; puisqu'il ne laisse pas même des ruines pour annales. L'invention seule donne à l'homme de la puissance sur la matiere & sur le temps. Le génie d'Homere a rendu les caracteres de la langue Grecque ineffaçables. L'harmonie & la raison ont mis l'éloquence de Ciceron au-dessus de tous les orateurs sacrés. Les pontifes eux-mêmes, amollis, éclairés par la

lumiere & le charme des arts, en les admirant & les protégeant, ont aidé l'esprit humain à briser les chaînes de la superstition. Le commerce a hâté les progrès de l'art, par le luxe des richesses. Tous les efforts de l'esprit & de la main se sont réunis, pour embellir & perfectionner la condition de l'espece humaine. L'industrie & l'invention, avec les jouissances du nouveau monde, ont pénétré jusqu'au cercle polaire, & les beaux arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.



CHAPITRE XIII.

PHILOSOPHIE.

Au char des lettres & des arts, est attachée la philosophie qui devroit, ce semble en tenir le timon; mais qui n'arrivant qu'après eux, ne doit marcher qu'à leur suite. Les arts naissent des besoins même de la société, dans l'enfance de l'esprit humain. Les lettres

ſont les fleurs de ſa jeuneſſe : filles de l'imagination qui aimez la parure, elles ornent tout ce qu'elles touchent ; & ce goût d'embelliſſement crée ce qu'on appelle proprement les beaux arts ou les arts de luxe & de décoration qui poliſſent les premiers arts, enfans du beſoin. C'eſt alors qu'on voit les genies aîlés de la ſculpture voler ſur les portiques de l'architecture; les genies de la peinture entrer dans les palais, y deſſiner l'Olympe ſur un plafond ; y retracer ſur la laine & ſur la ſoie toutes les ſcenes animées de la campagne, y reproduire ſur la toile les utiles vérités de l'hiſtoire, & les agréables chimeres de la fable.

Quand l'eſprit s'eſt exercé ſur les plaiſirs de l'imagination & des ſens, la raiſon vient avec la maturité des empires, donner aux nations une certaine gravité ; c'eſt l'âge de la philoſophie. Elle marche à pas lents & ſans bruit annonçant la vieilleſſe des empires, qu'elle s'efforce en vain de ſoutenir. C'eſt elle qui forma le dernier ſiecle des belles

républiques de la Grece & de Rome. Athenes n'eut des philosophes qu'à la veille de sa ruine qu'ils semblerent prédire. Ciceron & Lucrece n'écrivirent sur la nature des dieux & du monde, qu'au bruit des guerres civiles qui creuserent le tombeau de la liberté.

Cependant Thalès, Anaximandre, Anaximene, Anaxagore avoient jetté les germes de la physique dans leur théorie sur les élémens de la matiere; mais la manie des systêmes les détruisit les uns par les autres. Socrate vint, qui ramena la philosophie à la vraie sagesse, à la vertu : il n'aima, ne pratiqua, n'enseigna qu'elle, persuadé que l'homme n'a pas besoin de la science, mais des mœurs pour être heureux. Platon, son disciple, quoique physicien, quoique instruit des mystères de la nature par ses voyages en Egypte, donna tout à l'ame & presque rien à la nature, noya la philosophie dans la théologie, & la connoissance de l'univers dans les idées de la divinité. Aristote, disciple de Platon, parla moins de Dieu que de

l'homme & des animaux. Son histoire naturelle est venue à la postérité, mais elle fut médiocrement suivie de ses contemporains. Epicure qui vivoit à-peu-près dans le même tems, ressuscita les atomes de Démocrite, qui, sans doute, balancerent les quatre élémens d'Aristote, & dans cet équilibre de systêmes, la physique ne put avancer d'un pas. Les moralistes entraînerent le peuple qui les entend mieux qu'il ne comprend les physiciens. Ils formerent des écoles; car aussi-tôt que des opinions font du bruit, elle font des partis.

Dans ces circonstances, la Grece agitée au-dedans d'elle-même, après s'être déchirée par une guerre intestine, fut subjuguée par la Macédoine, & dissoute par les Romains. Alors, les calamités publiques tournerent les esprits & les cœurs vers la morale. Zenon & Démocrite, qui n'avoient été que des philosophes naturalistes, devinrent long-tems après leur mort, les chefs de deux sectes de moralistes, plus théologiens que physiciens, plus casuistes que phi-

loſophes ; ou plutôt la philoſophie fut livrée & reſtreinte aux ſophiſtes. Les Romains qui avoient tout pris aux Grecs, ne découvrirent rien dans le véritable champ de la philoſophie. Chez les anciens, elle fit peu de progrès, parce qu'elle fut preſqu'entiérement bornée à la morale. Chez les modernes, ſes premiers pas ont été plus heureux, parce qu'ils ont été guidés par le flambeau de la phyſique.

Il ne faut pas compter un intervalle de près de mille ans, où la philoſphie, les ſciences, les lettres & les arts ont dormi dans le tombeau de l'empire Romain, parmi les cendres de l'antique Italie & la pouſſiere des cloîtres. L'Aſie en conſervoit les monumens, ſans en jouir ; & l'Europe, quelques débris ſans les connoître. Le monde étoit Chrétien ou Mahométan, enſeveli par-tout dans le ſang des nations. L'ignorance ſeule triomphoit ſous l'étendard de la croix ou du croiſſant. Devant ces ſignes redoutés, tout genou fléchiſſoit, & tout eſprit trembloit. La philoſophie balbu-

tioit dans une enfance continuelle les noms de Dieu & de l'ame. Elle s'occupoit des seules choses qu'elle devoit toujours ignorer. Elle perdoit le tems, la raison & tous ses travaux dans des questions du moins oiseuses, la plupart vuides de sens, indéfinissables, interminables par la nature de leur objet, source éternelle de disputes, de scissions, de sectes, de haines, de persécutions, de guerres nationales ou religieuses.

Cependant, les Arabes conquérans menoient, comme en triomphe, les dépouilles du génie & de la philosophie. Aristote étoit entre leurs mains, sauvé des ruines de l'ancienne Grece. Ces destructeurs des empires avoient quelques sciences, dont ils étoient les créatures. Le calcul étoit de leur invention. L'astronomie & la géométrie alloient avec eux sur les côtes de l'Afrique, qu'ils dévastoient & repleuploient. La médecine les suivit par-tout. Cette science, qui n'a rien de meilleur peut-être que son affinité avec la chymie & la physique, les rendit aussi fameux que l'astrologie,

autre appui de la charlatanerie. Avicenne & Averroès, médecins, mathématiciens & philosophes, conserverent la tradition des véritables sciences, par les traductions & des commentaires. Mais imaginez ce qu'Aristote, traduit du Grec en Arabe, & depuis eux, d'Arabe en Latin, dût devenir entre les mains des moines qui voulurent adopter la philosophie du paganisme avec les codes Hébraïques de Moïse & de Jesus? Cette confusion des systêmes, des idées & des langues, arrêta long-tems l'édifice des sciences. Le théologien renversoit les matériaux qu'apportoit le philosophe. Celui-ci sappoit par les fondemens l'édifice de son rival. Cependant avec quelques pierres de l'un, beaucoup de sable de l'autre, de méchans architectes bâtirent un monument gothique & bisarre; c'est la philosophie de l'école. Toujours refaite, étayée & recrépite de siécle en siécle, par des métaphysiciens Irlandois ou Espagnols; elle se soutint à-peu-près jusqu'à la découverte du nouveau monde, qui de-

voit changer la face de l'ancien.

La lumiere naquit au sein des ténebres. Un moine Anglois cultiva la chymie; & préparant l'invention de la poudre, qui devoit soumettre l'Amérique à l'Europe, il ouvrit la porte aux vraies sciences par la physique expérimentale. Ainsi la philosophie sortit du cloître, & l'ignorance y resta. Quand Bocace eut mis au jour les débauches du clergé séculier & régulier, Galilée osa deviner la figure de la terre. La superstition en fut effrayée: elle jetta ses cris; elle lança ses foudres: mais la philosophie arracha le masque du monstre, & le voile dont étoit couverte la vérité. On sentoit bien la foiblesse & le mensonge des opinions populaires, sur quoi portoit la base de l'édifice social: mais pour détrôner l'erreur, il falloit connoître les loix de la nature, & la cause de ses phénomenes. C'est ce que chercha la philosophie.

Dès que Copernic fut mort, après avoir conjecturé, par la raison, que le soleil étoit au centre du monde, Galilée

naquit & confirma, par l'invention du télescope, le vrai systême d'astronomie, ignoré ou mis en oubli, depuis Pythagore qui l'avoit imaginé. Tandis que Gassendi remuoit les élémens de la philosophie ancienne ou les atomes d'Epicure, Descartes agitoit & combinoit les élémens d'une nouvelle philosophie, ou ses tourbillons ingénieux & subtils. Presqu'en même tems, Toricelli inventoit, à Florence, le thermometre pour peser l'air; Pascal mesuroit la hauteur de l'atmosphere sur les montagnes d'Auvergne; & Boyle en Angleterre, vérifioit & constatoit les expériences de l'un & de l'autre.

Descartes avoit appris à douter, pour détromper avant d'instruire Son doute méthodique fut le plus grand instrument de la science, & le service le plus signalé qu'on pût rendre à l'esprit humain, dans les ténebres & les chaînes dont il étoit enveloppé. Bayle, en appliquant cette méthode aux opinions les plus consacrées par l'autorité de la

force & du tems, a fait ſentir depuis l'importance du doute.

Le chancelier Bacon, philoſophe & malheureux à la cour, comme le moine Bacon l'avoit été dans le cloître; comme lui précurſeur plutôt que légiſlateur de la nouvelle philoſophie, avoit proteſté contre les préjugés des ſens, des écoles; contre ces phantômes qu'il appelloit les idoles de l'entendement. Il avoit prédit les vérités qu'il ne pouvoit réveler. D'après ſes oracles, tandis que la philoſophie expérimentale découvroit des faits, la philoſophie rationnelle cherchoit les cauſes.

L'une & l'autre concouroient à l'étude des mathématiques, qui devoient diriger les efforts de l'eſprit, & aſſurer ſes ſuccès. Ce fut en effet, la ſcience de l'algebre appliquée à la géométrie, & l'application de la géométrie à la phyſique, qui fit ſoupçonner à Newton le vrai ſyſtême du monde. En levant les yeux au ciel, il vit dans la chûte des corps ſur la terre, il vit entre les mouvemens des aſtres, des rapports, qui

supposoient un principe universel différent de l'impulsion, seule cause visible de tous les mouvemens. En étudiant l'optique après l'astronomie, il conjectura l'origine de la lumiere, & les expériences où l'entraîna cette conjecture, la changerent en systême.

Quand Descartes mourut, Newton & Leibnitz étoient à peine nés, pour achever, corriger & perfectionner son ouvrage, c'est-à-dire, l'établissement de la bonne philosophie. Ces deux hommes seuls en hâterent prodigieusement les progrès. L'un poussa la science de Dieu & de l'ame aussi loin que la raison peut la conduire; & l'inutilité de ses efforts désabusa pour jamais l'esprit humain de cette fausse métaphysique. L'autre étendit les principes de la physique & des mathématiques beaucoup plus avant que le génie de plusieurs siécles n'avoit pu les amener, & montra le chemin de la vérité. En même-tems, Locke poursuivoit les préjugés scientifiques dans tous les retranchemens de l'école; il faisoit évanouir tous

spectres de l'imagination, que Mallebranche laissoit renaître en les abaissant parce qu'il n'alloit pas à la racine des têtes de l'hydre.

Ne croyez pas que les philosophes seuls aient tout découvert & tout imaginé. C'est le cours des événemens qui a donné une certaine pente aux actions & aux pensées de l'homme. Une complication de causes physiques ou morales, un enchaînement des progrès de la politique avec les progrès des études & des sciences, un mélange de circonstances impossibles à hâter comme à prévoir, a dû concourir à la révolution qui s'est faite dans les esprits. Chez les nations comme dans l'individu, le corps & l'ame agissent & réagissent tour-à-tour l'un sur l'autre. Le peuple entraîne les philosophes, & les philosophes menent le peuple. Galilée avoit dit que la terre tournant autour du soleil, il devoit y avoir des antipodes; & Drake l'avoit prouvé par un voyage autour du monde. L'église se disoit universelle, le pape se disoit le maître de la terre; & plus des deux

tiers de ses habitans ignoroient qu'il y eût une religion catholique, & sur-tout qu'il y eût un pape. Des Européens qui voyageoient & commerçoient par-tout, apprirent à l'Europe qu'une partie de la terre vivoit dans les visions de Mahomet, & une plus grande partie encore dans les ténebres de l'idolâtrie, ou dans *l'inscience & l'incuriosité* de l'athéisme. Ainsi la philosophie étendoit l'empire des connoissances humaines, par la découverte des erreurs de la superstition & des vérités de la nature.

L'Italie, dont le génie impatient s'élançoit à travers les obstacles qui l'environnoient, fonda la premiere une académie de physique. La France & l'Angleterre, qui devoient s'agrandir par leur rivalité même, éleverent à la fois deux monumens éternels à l'accroissement de la philosophie; deux académies où tous les savans de l'Europe vont puiser & verser leurs lumieres. C'est de-là que sont émanés dans le monde une foule de mysteres de la nature, d'expériences & de phénomenes, de

découvertes dans les arts & dans les ſciences ; les ſecrets de l'électricité, les cauſes de l'aurore boréale. C'eſt de-là que ſont ſortis les inſtrumens & les moyens pour purifier l'air dans les vaiſſeaux ; pour rendre potable l'eau de la mer ; pour déterminer la figure de la terre & fixer les longitudes ; pour perfectionner l'agriculture, & donner plus de grains avec moins de ſemence & de peine.

Ariſtote avoit régné dix ſiecles dans toutes les écoles de l'Europe ; & les chrétiens après avoir perdu les traces de la raiſon, n'avoient pû la retrouver que ſur ſes pas. Long-tems même ils s'étoient égarés à la ſuite de ce philoſophe, parce qu'ils y marchoient à tâtons, dans les ténebres de la théologie. Mais enfin Deſcartes avoit donné le fil, & Nevvton des aîles, pour ſortir de ce labyrinthe. Le doute avoit diſſipé les préjugés, & l'analyſe avoit trouvé la vérité. Après les deux Bacons, Galilée & Deſcartes, Locke & Bayle, Leibnitz & Nevvton ; après les mé-

moires des académies de Florence & de Léipsick, de Paris & de Londres, il restoit un grand ouvrage à faire, pour la perpétuité des sciences & de la philosophie. Il a paru.

Ce livre, qui contient toutes les erreurs & les vérités qui sont sorties de l'esprit humain depuis la théologie jusqu'à l'insectologie; tous les ouvrages de la main de l'homme, depuis le vaisseau jusqu'à l'épingle: ce dépôt des lumieres de toutes les nations caractérisera, dans les siecles à venir, le siecle de la philosophie.

Après tant de bienfaits, elle devroit tenir lieu de la divinité sur la terre. C'est elle qui lie, éclaire, aide & soulage les humains. Elle leur donne tout, sans exiger aucun culte. Elle leur demande, non pas le sacrifice de leurs passions, mais un emploi juste, utile & modéré de toutes leurs facultés. Fille de la nature, dispensatrice de ses dons, interprête de ses droits, elles consacre ses lumieres & ses travaux à l'usage de l'homme. Elle le rend meilleur, pour

qu'il soit plus heureux. Elle ne hait que la tyrannie & l'imposture, parce qu'elles foulent le monde. Elle ne veut point régner, mais elle exige que ceux qui régnent n'aiment à jouir que de la félicité publique. Elle fuit le bruit & le nom des sectes, mais elle les tolere toutes. Les aveugles & les méchans la calomnient; les uns ont peur de voir, les autres d'être vus: ingrats, qui se soulevent contre une mere tendre, quand elle veut les guérir des erreurs & des vices qui font les calamités du genre humain.

Cependant, la lumiere gagne insensiblement un plus vaste horison. Une espece d'empire s'est formée, celui de la littérature, qui commence & prépare la république Européenne. Si jamais, en effet, la philosophie peut s'insinuer dans l'ame des souverains ou de leurs ministres; les systêmes de politique s'agrandiront, & seront simplifiés. On aura plus d'égard à l'humanité dans tous les projets; le bien public entrera dans les négociations, non comme un

mot, mais comme une chose utile, même aux rois.

Déjà l'imprimerie a fait des progrès qu'on ne sauroit arrêter dans un état, sans reculer la nation, pour vouloir avancer l'autorité du gouvernement. Les livres éclairent la multitude, humanisent les hommes puissants, charment le loisir des riches, instruisent toutes les classes de la société. Les sciences perfectionnent les différentes branches de l'économie politique. Les erreurs même des esprits systématiques se dissipent au grand jour de l'impression, parce que le raisonnement & la discussion les mettent au creuset de la vérité.

Le commerce des lumieres est devenu nécessaire à l'industrie, & la littérature seule entretient cette communication. La lecture d'un voyage autour du monde, a occasionné, peut-être, les autres tentatives de ce genre; car l'intérêt seul ne fait pas trouver les moyens d'entreprendre. Aujourd'hui, rien ne se peut cultiver sans quelqu'étu-

de, ou sans des connoissances, transmises & répandues par la lecture. Les princes eux-mêmes n'ont recouvré leurs droits sur les usurpations du clergé, qu'à la faveur des lumieres qui ont détrompé le peuple des abus de toute puissance spirituelle.

Mais la plus grande folie de l'esprit humain, seroit d'avoir employé toutes ses forces à augmenter le pouvoir des monarques, & à rompre plusieurs chaînes, pour forger de leurs débris celle du despotisme. Le même courage que la religion inspire pour soustraire la conscience à la tyrannie exercée sur les opinions; l'homme de bien, le citoyen, l'ami du peuple, doit l'avoir, pour garantir les nations de la tyrannie des puissances conjurées contre la liberté du genre-humain. Malheur à l'état où il ne se trouveroit pas un seul défenseur du droit public! Bientôt ce royaume se précipiteroit avec sa fortune, son commerce, ses princes & ses citoyens, dans une anarchie inévitable. Les loix, pour sauver une

nation de sa perte, & la liberté des écrits pour sauver les loix! Mais quel est le fondement & le rempart des loix? Les mœurs.



CHAPITRE XIV.

Morale.

Il y a des bibliotheques entieres de morale. Que de livres inutiles! Que de livres même pernicieux! Ils sont la plupart l'ouvrage des prêtres & de leurs disciples, qui, ne voulant pas voir que la religion ne devoit considérer les hommes que dans leurs rapports avec la divinité, il falloit chercher une autre base aux rapports que les hommes avoient entr'eux. S'il y a une morale universelle, elle ne peut être l'effet d'une cause particuliere. Elle a été la même dans les tems passés, elle sera la même dans les siécles à venir; elle ne peut donc avoir pour base les opinions religieuses, qui, depuis l'origine du monde & d'un pole à l'autre, ont toujours

toujours varié. Les Grecs ont eu des dieux méchans; les Romains ont eu des dieux méchans; l'adorateur stupide du fétiche adore plutôt un diable qu'un dieu. Chaque peuple se fit des dieux, & les fit comme il lui plut; les uns bons, & les autres cruels; les uns débauchés, & les autres de mœurs austeres. On diroit que chaque peuple a voulu déifier ses passions & ses opinions. Malgré cette diversité de systêmes religieux & de culte, toutes les nations ont senti qu'il falloit être juste. Toutes les nations ont honoré comme des vertus, la bonté, la commisération, l'amitié, la fidélité, la sincérité, la reconnoissance, l'amour de la patrie, la tendresse paternelle, le respect filial, tous les sentimens enfin, qu'on peut regarder comme autant de liens propres à unir plus étroitement les hommes. L'origine de cette unanimité de jugement si constante & si générale, ne devoit donc pas être cherchée au milieu d'opinions contradictoires & passageres. Si les ministres de la religion

ont paru penser autrement, c'est que par leur systême, ils devenoient les maîtres de régler toutes les actions des hommes; ils disposoient de toutes les fortunes, de toutes les volontés; ils s'assuroient au nom du ciel, le gouvernement arbitraire de la terre. Le masque est tombé.

Au tribunal de la philosophie & de la raison, la morale est une science, dont l'objet est la conservation & le bonheur commun de l'espece humaine. C'est à ce double but que ses régles doivent se rapporter. Leur principe physique, constant, éternel, est dans l'homme même, dans la similitude d'organisation d'un homme à un autre; similitude d'organisation qui entraîne celle des mêmes besoins, des mêmes plaisirs, des mêmes peines, de la même force, de la même foiblesse; source de la nécessité de la société, ou d'une lutte commune contre les dangers communs & naissans du sein de la nature même, qui menace l'homme de cent côtés différens. Voilà l'origine des

liens particuliers & des vertus domestiques; voilà l'origine des liens généraux & des vertus publiques; voilà la source de la nation d'une utilité personnelle & publique; voilà la source de tous les pactes individuels & de toutes les loix.

Beaucoup d'écrivains ont cherché les premiers principes de la morale dans les sentimens d'amitié, de tendresse, de compassion, d'honneur, de bienfaisance, parce qu'ils les trouvoient gravés dans le cœur humain. Mais n'y trouvoient-ils pas aussi la haine, la jalousie, la vengeance, l'orgueil, l'amour de la domination? Pourquoi donc ont-ils plutôt fondé la morale sur les premiers sentimens que sur les derniers? C'est qu'ils ont compris que les uns tournoient au profit commun de la société, & que les autres lui seroient funestes. Ces philosophes ont senti la nécessité de la morale, ils ont entrevu ce qu'elle devoit être; mais ils n'en ont pas saisi le premier principe, le principe fondamental. En effet, les mêmes sen-

timens qu'ils adoptent pour fondement de la morale, parce qu'ils leur paroissent utiles au bien général, abandonnés à eux-mêmes, pourroient être très-nuisibles. Comment se déterminer à punir le coupable, si l'on n'écoutoit que la compassion ? Comment se défendre des partialités, si l'on ne prenoit conseil que de l'amitié; comment ne pas favoriser la paresse, si l'on ne consultoit que la bienfaisance ? Toutes ces vertus ont un terme, au-delà duquel elles dégénerent en vices; & ce terme est marqué par les régles invariables de la justice par essence: ou, ce qui revient au même, par l'intérêt commun des hommes réunis en société, & par l'objet constant de cette réunion.

Ce terme, il est vrai, n'a point encore été connu; mais comment auroit-il pu l'être, puisque l'intérêt commun ne l'étoit pas lui-même ? Et voilà pourquoi, chez tous les peuples & dans tous les tems, on s'est formé des idées si différentes des vertus & des vices; pourquoi, jusqu'ici, la morale

a paru n'être parmi les hommes qu'une chose de pure convention. Que tant de siécles se soient écoulés dans cette ignorance profonde des premiers principes d'une science si importante à notre félicité; c'est un fait certain, mais qui doit nous paroître incroyable. On ne conçoit pas comment on n'a pas vu plutôt que la réunion des hommes en société, n'ayant ni ne pouvant avoir d'autre but que le bonheur commun des individus, il n'est, ni ne peut être parmi eux d'autre lien social que celui de leur intérêt commun. Que rien ne peut convenir à l'ordre des sociétés, s'il ne convient à l'utilité commune des membres qui les composent. Que c'est là ce qui détermine nécessairement le vice & la vertu. Qu'ainsi nos actions sont plus ou moins vertueuses, selon qu'elles tournent plus ou moins au profit commun de la société. Qu'elles sont plus ou moins vicieuses, selon que la société en reçoit un préjudice commun plus ou moins grand.

Est-ce pour lui-même qu'on érige en

vertu le courage ? Non, c'est à cause de l'utilité dont il est pour la société. La preuve en est, qu'on le punit comme vice dans l'homme qui s'en sert pour troubler l'ordre public. Pourquoi l'ivrognerie est-elle un vice? Parce que chaque citoyen est tenu de concourir à l'utilité commune, & qu'il a besoin, pour remplir cette obligation, du libre exercice de ses facultés. Pourquoi certaines actions sont-elles plus blâmables dans un magistrat ou un général, que dans un particulier? C'est qu'il en résulte de plus grands inconvéniens pour la société.

Puisque la société doit être utile à chacun de ses membres, il est de la justice que chacun de ses membres soit utile à la société. Ainsi, être vertueux, c'est être utile; être vicieux, c'est être inutile ou nuisible. Voilà la morale.

Oui, la voilà cette morale universelle: cette morale qui, tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des sociétés: cette morale qui ne peut ainsi varier que dans ses applications, mais

jamais dans son essence, dans son principe : cette morale, enfin, à laquelle toutes les loix doivent se rapporter, se subordonner. D'après cette régle commune de toutes nos actions publiques & privées, voyons s'il y a jamais eu, s'il peut y avoir de bonnes mœurs en Europe.

Depuis l'invasion des Barbares dans cette partie du monde, presque tous les gouvernemens n'ont eu pour base que l'intérêt d'un seul homme ou d'un seul corps, au préjudice de la société générale. Fondés sur la conquête, ouvrage de la force, ils n'ont varié que dans la maniere d'asservir les peuples. D'abord la guerre en fit des victimes, vouées au glaive de leurs ennemis ou de leurs maîtres. Que de siecles s'écoulerent dans le sang & le carnage des nations, c'est-à-dire dans la distribution des empires, avant que les conditions de la paix eussent divinisé cet état de guerre intestine, qu'on appella société ou gouvernement!

Quand le gouvernement féodal eut à

jamais exclu ceux qui labouroient la terre du droit de la posséder ; quand, par une collusion sacrilege entre l'autel & le trône, on eut associé Dieu à l'épée que faisoit la morale de l'évangile, qu'enhardir la tyrannie par l'obéissance passive, que cimenter l'esclavage par le mépris des biens & des sciences ; qu'ajouter enfin à la crainte des grands, la crainte des démons ? Et qu'étoient les mœurs avec de telles loix ? Ce qu'elles sont de nos jours en Pologne, où le peuple, sans terres & sans armes, se laisse hacher par les Russes, enrôler par les Prussiens ; & n'ayant ni vigueur, ni sentiment, croit qu'il suffit d'être Chrétien, & reste neutre entre ses voisins & ses Palatins.

A un semblable état d'anarchie, où les mœurs ne prirent ni caractere ni stabilité, succéda l'épidémie des guerres saintes où les nations se pervertirent & se dégraderent, en se communiquant la contagion des vices avec celle du fanatisme. On changea de mœurs, pour avoir changé de climat. Toutes les

passions s'allumerent & s'exalterent entre les tombeaux de Jesus & de Mahomet. On rapporta de la Palestine un germe de luxe & de faste, un goût ardent pour les épiceries de l'Orient, un esprit romanesque qui poliça la noblesse, sans rendre le peuple plus heureux, ni dès-lors plus vertueux : car, s'il n'y a point de bonheur sans vertu, jamais aussi la vertu ne se soutiendra sans un fond de bonheur.

Environ deux siecles après la dépopulation de l'Europe en Asie, arriva sa transmigration en Amérique. Cette révolution substitua le cahos au néant, & mêla parmi-nous les vices & les productions de tous les climats. La morale ne se perfectionna pas davantage, parce qu'on égorgea par avarice, au lieu de massacrer par religion. Les nations qui avoient le plus acquis dans le nouveau monde, semblerent recueillir en même temps toute la stupidité, la férocité, l'ignorance de l'ancien. Elles devinrent l'égoût des vices & des maladies, pauvres & sales dans

l'or, débauchées avec des prêtres, fainéantes & superstitieuses avec toutes les sources du commerce & les facilités de s'éclairer. Mais aussi l'amour des richesses corrompit toutes les autres nations.

Que ce soient la guerre ou le commerce qui introduisent de grandes richesses dans un état, elles sont bientôt l'objet de l'ambition publique. Ce sont d'abord les hommes les plus puissans qui s'en emparent. Alors comme les richesses se trouvent dans les mains qui tiennent le timon des affaires, elles se confondent dans l'esprit du peuple avec les honneurs; & le citoyen vertueux qui n'aspiroit aux emplois que pour l'amour de la gloire, aspire, sans le savoir, à l'honneur pour le lucre. On ne conquiert pas, on n'acquiert pas des terres & des trésors, sans vouloir en jouir, & l'on ne jouit des richesses que par la volupté ou l'ostentation du luxe. Par ce double usage, elles corrompent, & le citoyen qui les possede, & le peuple qu'elles fascinent. Dès qu'on ne

travaille que par l'attrait du gain, & non par l'amour du devoir, on préfere les conditions les plus lucratives aux plus honorables. C'est alors qu'on voit l'honneur de profession se détourner, s'obscurcir & se perdre, dans les routes de l'opulence.

A l'avantage de la fausse considération où parviennent les richesses, se joignent les commodités naturelles de l'opulence, nouvelle source de corruption. L'homme en place veut attirer chez lui. Ce n'est pas assez des honneurs qu'il reçoit en public; il lui faut des admirateurs, ou de son esprit, ou de son luxe, ou de sa table. Si les richesses corrompent en conduisant aux honneurs, combien plus encore en répandant le goût des plaisirs? La misere vend la chasteté; la paresse vend la liberté; le prince vend la magistrature, & les magistrats vendent la justice; la cour vend les places, & les hommes en place vendent le peuple au prince, qui le revend à ses voisins par des traités de guerre ou de subside, de paix ou d'échange.

Tels font les trafics fordides qu'introduit l'amour des richeffes dans un pays où elles font tout, & où la vertu n'eft rien. Mais il n'eft point d'effets fans caufes. L'or ne devient point l'idole d'un peuple, & la vertu ne tombe point dans l'aviliffement, fi la mauvaife conftitution du gouvernement ne provoque cette corruption. Malheureufement, il la provoquera toujours, s'il eft organifé de maniere que l'intérêt momentané d'un feul ou d'un petit nombre, puiffe impunément prévaloir fur l'intérêt commun & invariable de tous; il la provoquera toujours, fi les dépofitaires de l'autorité peuvent en faire un ufage arbitraire, fe placer au-deffus de toutes les regles de la juftice, faire fervir leur puiffance à la fpoliation, & la fpoliation à prolonger les abus de leur puiffance. Les bonnes loix fe maintiennent par les bonnes mœurs; mais les bonnes mœurs s'établiffent par les bonnes loix. Les hommes font ce que le gouvernement les fait. Pour les modifier, il eft toujours armé d'une force

irrésistible, celle de l'opinion publique; & le gouvernement deviendra toujours corrupteur, quand, par sa nature, il sera corrompu. Voilà le mot. Les nations de l'Europe auront de bonnes mœurs, lorsqu'elles auront de bons gouvernemens. Finissons.

Peuples, je vous ai entretenus de vos plus grands intérêts. J'ai mis sous vos yeux les bienfaits de la nature & les fruits de l'industrie. Trop souvent malheureux les uns par les autres, vous avez dû sentir que l'avarice jalouse, & l'ambitieux orgueil repoussent loin de votre commune patrie le bonheur qui se présente à vous entre la paix & le commerce. Je l'ai appellé ce bonheur que l'on éloigne. La voix de mon cœur s'est élévée en faveur de tous les hommes, sans distinction de secte ni de contrée. Ils ont été tous égaux à mes yeux, par le rapport des mêmes besoins & des mêmes miseres; comme ils le sont aux yeux de l'Etre suprême par le rapport de leur foiblesse à sa puissance.

Je n'ai pas ignoré qu'assujettis à des maîtres, votre sort doit être sur-tout leur ouvrage ; & qu'en vous parlant de vos maux, c'étoit leur reprocher leurs erreurs ou leurs crimes. Cette réflexion n'a pas abattu mon courage. Je n'ai pas cru que le saint respect que l'on doit à l'humanité pût jamais ne pas s'accorder avec le respect dû à ses protecteurs naturels. Je me suis transporté en idée dans le conseil des puissances. J'ai parlé sans déguisement & sans crainte, & je n'ai pas à me reprocher d'avoir trahi l'honorable cause que j'osois plaider. J'ai dit aux souverains quels étoient leurs devoirs & vos droits. Je leur ai retracé les funestes effets du pouvoir inhumain qui opprime, ou du pouvoir indolent & foible qui laisse opprimer. Je les ai environnés des tableaux de vos malheurs & leur cœur a dû tressaillir. Je les ai avertis que s'ils en détournoient les yeux, ces fideles & effrayantes peintures seroient gravées sur le marbre de leur tombe, & accuseroient leur cendre que la postérité fouleroit aux pieds.

Mais le talent n'est pas toujours égal au zele. Il m'eût fallu sans doute beaucoup plus de cette pénétration qui apperçoit les moyens, & de cette éloquence qui persuade les vérités. Quelquefois, peut-être, mon ame a élevé mon génie. Mais je me suis senti le plus souvent accablé de mon sujet & de ma foiblesse.

Puissent des écrivains plus favorisés de la nature achever par leurs chefs-d'œuvre ce que mes essais ont commencé! Puisse, sous les auspices de la philosophie, s'étendre un jour d'un bout du monde à l'autre cette chaîne d'union & de bienfaisance qui doit rapprocher toutes les nations policées! Puissent-elles ne plus porter aux nations sauvages l'exemple des vices & de l'oppression! Je ne me flatte pas qu'à l'époque de cette heureuse révolution mon nom vive encore. Ce foible ouvrage qui n'aura que le mérite d'en avoir produit de meilleurs sera sans doute oublié. Mais au moins je pourrai me dire que j'ai contribué autant qu'il a

été en moi au bonheur de mes semblables, & préparé peut-être de loin l'amélioration de leur sort. Cette douce pensée me tiendra lieu de gloire. Elle sera le charme de ma vieillesse, & la consolation de mes derniers instants.

Fin du dix-neuviéme & dernier livre.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce ſeptiéme Volume.

A

B

G

J

L

M

N

O

P

R

S

Z

Fin de la Table des Matieres.



